

CŒURS CICATRISÉS

De la même traductrice

Gib Mihăescu, *La Femme chocolat*

Max Blecher, *Cœurs cicatrisés*

Anton Holban, *Le Collectionneur de sons*

Mihai Neagu Basarab, *La dernière bohème bucarestoise (1964-1976)*

Călin Torsan, *Brocs en stock*

Ion Pillat, *Monostiches et autres poèmes*

Ion Pillat, *Le Bouclier de Minerve*

Jean Bart, *Europolis*

Valeriu Marcu, *1871*

Barbu Delavrancea, *Hadji Tudose*

Uniquement sur Amazon au format kindle :

Otto Alscher, *Fernab ein Tag / Au loin un jour*

William Dean Howells, *Les heures supplémentaires de la mémoire*

En tant qu'autrice :

Le Chemin du fort

MAX BLECHER

Cœurs cicatrisés

ROMAN

Traduit du roumain par Gabrielle Danoux

Titre original : *Inimi cicatrizate*

Les textes de Max Blecher appartiennent au domaine public, conformément à l'article L. 123-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Pour la traduction française :

Copyright © Gabrielle Danoux, 2014

Prix conseillé : 5 € H.T.

ISBN 978-1499207514

Dépôt légal mai 2014

PRÉFACE

Publié en 1937, quelques mois seulement avant la mort de son auteur le 31 mai 1938, *Cœurs cicatrisés* déroute par son exergue, qui surprend le lecteur pour le mettre néanmoins sur la bonne voie. Blecher cite *Un discours de circonstance*¹, de Sören Kierkegaard². Le ton et la forme de cette épigraphe augurent une sorte de carte postale, exutoire envoyé tant à soi-même, pour le retour à la maison, qu'aux autres, pour donner des nouvelles. Mais s'agit-il uniquement de se remémorer son séjour à un endroit précis ? De Berck-sur-Mer, en France, Emmanuel « l'étranger » (qui « écrivit un télégramme à l'attention de son père en Roumanie » sans autre précision d'origine), le jeune personnage (très probablement d'autofiction) nous livre le brûlant souvenir de la cicatrisation comme reconstitution des tissus au prix d'une insensibilité « au froid, à la chaleur et à la douleur ». La mémoire n'obéit-elle pas aux lois plus « terribles » de « l'éternité » ?

« Le repentir subit veut vider d'un coup toute l'amertume de la tristesse et en avoir fini ; il veut se débarrasser de la faute, fuir tout ce qui la rappelle, puisant des forces dans la pensée illusoire qu'il agit ainsi pour éviter

1 *En Leiligheds-Tale* af S. Kierkegaard, Kjöbenhavn 1847 : SV VIII 113-242 ; SV VIII 129-284 ; SV XI 9-140.

2 Sören Kierkegaard, *Un discours de circonstance* in *Œuvres complètes*, traduites par Paul-Henri Tisseau et Else-Marie Jacquet-Tisseau, sous la direction de la Fondation Jean-Luc Boudet, tome XIII, *Discours édifiants à divers points de vue*, Paris, 1966, Éditions de l'Orante.

tout retard dans le bien ; il veut que la faute soit complètement oubliée après quelque temps – et voilà encore l'impatience. Un repentir soudain et tardif fera peut-être mieux comprendre le défaut d'intériorité véritable d'un repentir soudain et prématuré. Un criminel puni par la loi a purgé sa peine ; il rentre corrigé dans la société ; il va à l'étranger où l'on ne sait rien de son passé, et il acquiert une réputation d'honnêteté. Tout est oublié ; survient un fugitif qui l'a connu comme son pareil aux jours d'infamie. Quel terrible souvenir à affronter ! Son évocation remplit d'effroi et d'angoisse mortelle ; quoique muet, il crie tout haut jusqu'à ce qu'il s'exprime par la voix de ce misérable échappé de prison : alors le désespoir s'empare soudain de celui qui semblait sauvé, et il s'empare de lui parce que le repentir avait été oublié, parce que cet homme amendé aux yeux de la société ne s'était pas remis à Dieu de manière à se rappeler son ancienne conduite dans l'humilité du repentir³. »

Presque trente ans plus tard, une autre étrangère universelle, Sylvia Plath, signe sa propre carte de Berck, son poème de 1961, *Berck-Plage* : « For a minute the sky pours into the hole like plasma. / There is no hope, it is given up⁴. » Si la poétesse nie l'espoir, devant l'immensité du ciel, devant le front de cette même mer, Blecher lui, invite à « l'affrontement », incite à s'exposer et à braver, à faire face à l'adversaire (au souvenir) en allant hardiment au-devant de lui, à son encounter. De cet élan de guerrier qui semblait guider Blecher, Mihail Sebastian se souvient dans son *Journal*, dont voici des extraits de la note du 30 décembre 1936 :

« Ce qui me réjouit et m'émeut chez lui, ce sont sa jeunesse, son humour, son exubérance, aux ressources encore intactes. Avec quelle foi, avec quelle application il me jouait à l'accordéon toutes sortes de tangos et de fox-trot ! Y a-t-il un effort pour retrouver une joie en vérité irrémédiablement perdue ? Il m'a raconté ses jeux de cet été, avec Geo Bogza,

3 *Ibidem*, p. 21, section VIII 147.

4 « L'espace d'un instant, le ciel se déverse dans la fosse comme du plasma / Il n'y a plus d'espoir, il est perdu. » (Notre traduction).

qui était venu le voir. Ils jouaient au bateau. Blecher donnait le signal du départ et Bogza remorquait son lit. Ils avaient placardé un avis sur le mur : "Il est interdit de monter au mât et de cracher d'en haut dans la salle des machines." Il m'a montré un album de photos. J'ai eu du mal à me retenir de pleurer devant une photo de lui à dix-sept ans – un admirable visage d'adolescent.

– *J'étais beau gosse, hein ?*

Je suis reparti vers quatre heures. Mais pourquoi n'ai-je pas osé l'embrasser, lui parler davantage, faire un geste fraternel, lui montrer d'une façon ou d'une autre qu'il n'est pas seul, qu'il n'est pas totalement et désespérément seul ?

Pourtant, seul, il l'est⁵. »

Saisissante mise en abyme : la nef des malades, arche de l'amo[u]r, qu'on pourrait tout aussi bien cartographier « de la mort » t'attend, toi lecteur curieux, qui ne craint pas la solitude. Que ce livre soit un viatique pour toi !

Sören Kierkegaard dédie lui-même son discours de circonstance « À propos d'une confession », il s'en expliquera d'ailleurs (cf. introduction de Jean Brun), non plus à la mémoire de son père, comme dans ses précédents écrits, mais au vrai lecteur : « "à l'Individu" ce petit livre est dédié ». Nouvelle mise en abyme, car Emmanuel appelle dans un premier temps son père au secours, par le biais d'un « télégramme », mais ne se rend-il pas vite compte que, s'il est le « criminel » de l'exemple de Kierkegaard, le père venu de loin n'est que ce « fugitif » qui lui renvoie sa peine ? Étrange coïncidence de destin, le père de Blecher fut aussi ce lecteur « repenté » qui conserva les « écrits du fils » en vue de leur publication. C'est la traductrice Georgeta Horodincă qui relate dans la préface aux *Aventures dans l'irréalité immédiate*, suivi de *La tanière éclairée* (Maurice Nadeau, 1989) : « Peu après sa mort, et selon sa dernière volonté, M. Blecher père confie au poète surréaliste Saşa Pană un paquet contenant l'héritage de l'écrivain. De sa propre initiative, le marchand de porcelaines

5 Mihail Sebastian, *Journal (1935-1944)*, traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, 2007, Éditions Stock, p. 100.

a ajouté quelques copies scolaires, que les professeurs avaient très bien notées : tardivement, il se sent fier de cet enfant malheureux » (p. 11-12). Cette interprétation transforme à son tour le père de « fugitif » en « criminel » repent, qui accepte enfin sa condition d'Individu-lecteur, qui dispose d'une « vie intérieure où l'on se repent toujours plus profondément de sa faute⁶ » et se prépare sans doute pour d'éventuelles retrouvailles avec le fils.

G.D.

6 Sören Kierkegaard, *op. cit.*, p. 22.

« *Quel terrible souvenir à affronter !* »(Kierkegaard)⁷

Dans le noir, Emmanuel⁸ monta l'escalier. L'air exhalait une forte odeur de produits pharmaceutiques et de caoutchouc brûlé. Au bout du couloir étroit, il reconnut la porte blanche qui lui avait été indiquée. Il entra sans frapper.

La pièce dans laquelle il se retrouva semblait encore plus ancienne et plus moisie que le couloir. Une seule fenêtre laissait passer une lumière qui dispersait une clarté bleue et incertaine sur le désordre du petit salon, où les magazines gisaient pêle-mêle partout, sur la table de marbre et sur les chaises solennelles, recouvertes de blouses blanches comme de confortables habits de voyage, prêtes pour le déménagement.

Emmanuel tomba plus qu'il ne prit place dans un fauteuil. Surpris, il observa des ombres qui parcouraient la pièce et découvrit soudainement que la fenêtre du fond était en réalité un aquarium où de gros poissons noirs, globuleux, avançaient lentement. Il les fixa de ses yeux grands ouverts pendant quelques instants, observant leur glissement paresseux, ayant presque oublié pourquoi il était venu.

En effet, pourquoi était-il venu ici ? Ah, il se le rappela et toussa doucement pour se faire remarquer, mais personne ne répondit.

Ses tempes palpaient encore, mais davantage parce

7 Pour quelques éclaircissements, voir préface [N.d.I.T].

8 Les prénoms à consonance française ont été orthographiés selon les règles de la langue française. Ainsi, *Emanuel* en original est re-devenu Emmanuel, *Eva* plutôt Éva, *Celina* (à noter que la prononciation en roumain renvoie à « țelina », le céleri, assez prisé dans la cuisine roumaine, mais dont on peut penser que l'odeur prononcée et la forme ronde seraient source de calembour) remplacé par Céline [N.d.I.T].

qu'il avait couru depuis chez le docteur Bertrand jusqu'ici, que par réelle émotion. Cette pièce grave et ancienne l'apaisait un peu.

Une autre porte s'ouvrit et une femme traversa à pas rapides le petit salon, disparaissant par la porte donnant sur le couloir. Emmanuel regretta de ne pas l'avoir interpellée pour la prier d'annoncer sa présence.

Moroses, les poissons glissaient toujours dans cette lumière rouillée par la tristesse. Dans cette pièce régnaient un silence, une obscurité, une apathie tels que si la situation avait duré une éternité, Emmanuel n'aurait rien eu à redire. Au contraire, il l'aurait acceptée avec résignation, demeurant ainsi longtemps en deçà de la brutale vérité qu'il devrait peut-être affronter dans quelques minutes seulement.

Derrière la porte, quelqu'un toussa brièvement, comme une réponse tardive à sa toux de tout à l'heure.

Une créature de petite taille, sombre tel un animal effrayé sortant de sa tanière, apparut dans l'embrasure de la porte.

– C'est le docteur Bertrand qui vous envoie ? Bon ! Je suis au courant, il m'a appelé : de violentes douleurs lombaires, n'est-ce pas ? Une radiographie de la colonne vertébrale.

L'homme trapu frottait nerveusement ses mains comme pour se débarrasser des résidus de terre encore accrochés aux doigts qui venaient de creuser son repaire.

Ses petits yeux de taupe, tuméfiés, scintillaient d'une lueur dorée grâce à l'éclairage anémique.

– Nous allons voir tout de suite de quoi il s'agit. Veuillez me suivre.

Emmanuel s'exécuta, traversa le couloir et se retrouva devant une pièce entièrement plongée dans le noir. C'est d'ici qu'émanaient les relents de caoutchouc brûlé.

Une ampoule de faible intensité s'alluma pour offrir aux regards une salle débordant d'appareillages médicaux aux structures, nickelées, de tubes et barres de cirque.

Il y avait tant de fils électriques partout qu'Emmanuel s'arrêta, indécis, sur le pas de la porte, de peur qu'en y entrant

et en touchant à l'un d'entre eux, il ne déclenche un formidable courant chargé de tonnerres et d'étincelles.

– Allez-y, je vous en prie, lui dit le médecin en le prenant presque par la main. Vous pouvez vous déshabiller ici.

Il désigna un coffre aux vis apparentes, énigmatique machine qui, de temps à autre, et comme il pouvait le constater, faisait office de canapé. C'était la première fois de sa vie qu'Emmanuel accomplissait un geste aussi simple et intime, se déshabiller, dans un cadre si solennel.

Le médecin continuait à fumer, laissant tomber les cendres par terre avec indifférence, sur le plancher de cette terrifiante pièce scientifique où chaque centimètre carré paraissait chargé en mystères et en électricité.

– Enlevez seulement la chemise.

Emmanuel était prêt. Il se mit à trembler.

– Avez-vous froid ? demanda le médecin. Cela ne prendra qu'une minute.

Au contact, glacial et coupant, de la table en tôle sur laquelle il s'était allongé, un frisson plus intense encore le transperça.

– Votre attention, s'il vous plaît, à mon signal, retenez votre respiration, je voudrais que la radiographie soit de bonne qualité.

Le médecin ouvrit et referma aussitôt une boîte métallique. L'ampoule s'éteignit. Un cliquetis déclencha un déclic précis. On entendit clairement la chute d'un levier comme un couperet dans le noir. Le courant électrique se mit à vibrer sourdement, comme un animal irrité. Tout se déroulait avec la précision de ces jeux d'adresse dans lesquels une bille nickelée doit tomber avec exactitude de case en case.

– Maintenant, dit le médecin !

Emmanuel coupa sa respiration. Son cœur se mit à battre avec force, résonnant presque contre la tôle sur laquelle il était allongé. L'obscurité tout entière vrombissait dans ses oreilles.

Un nouveau bruissement se fit entendre, de plus en plus fort, pour s'étouffer ensuite, soudainement, comme un tison

jeté dans l'eau.

– Vous pouvez respirer, dit le médecin.

À nouveau la lumière fut. Emmanuel éprouva tout à coup un sentiment d'extrême lucidité. Pourquoi était-il allongé sur cette table ? Pourquoi ?

Il eut la certitude d'être gravement malade. Autour de lui, tout le lui disait comme une évidence. Que signifiaient tous ces appareils ? Ils n'avaient assurément pas été conçus pour des gens en bonne santé.

S'il se trouvait là, parmi eux, prêts à donner des coups de crocs...

Le médecin retirait la plaque de la table de tôle.

– S'il vous plaît, ne vous rhabillez pas encore. Je voudrais voir si elle est bonne. Restez allongé.

Le médecin prit le manteau d'Emmanuel pour le déposer sur son torse, le borda avec une tendre attention ; seule sa mère, pendant son enfance, le couvrait ainsi avec la couette avant de s'endormir.

Que lui dirait le médecin ? Que montrerait la plaque ? La terrible plaque...

Il se sentait mieux dans la chaleur moelleuse de son manteau. S'il n'y avait pas eu le tranchant de la tôle en dessous de lui, avec sa froideur désagréable et s'il avait pu reposer sa tête sur autre chose qu'une barre métallique, il se serait peut-être endormi. Il tremblait légèrement à cause du froid, mais se sentait envahi par un épuisement doux et reposant.

Quelque part au fond du couloir, on entendit un bruyant claquement de porte. Au loin, la vie continuait donc son cours habituel. Il se sentit retiré d'elle, à l'abri sous son manteau, tel qu'il était, torse nu sur la table de radiographie.

– La plaque est bonne, dit le médecin en sortant de la cabine. Il me semble cependant qu'une vertèbre est fortement endommagée ; il lui manque un morceau d'os.

Le médecin prononça tout cela dans un français trop rapide, qu'Emmanuel ne comprenait pas très bien, avec des interruptions, se brûlant les doigts avec le bout de cigarette

qu'il venait justement de reprendre sur une table basse et sur lequel il tirait avec avidité.

Emmanuel fut déconcerté, il n'avait pas très bien compris. Il lui manquait un morceau d'os de vertèbre ? Mais comment avait-il pu disparaître ? Il le demanda au médecin.

– Elle est rongée... Rongée par les microbes, répondit le petit bonhomme noir. Entièrement dévorée... Comme une dent abîmée par une carie.

– Mais, vraiment à la colonne ? Une vertèbre détruite ?

« Dans ce cas, pourquoi ne me suis-je pas effondré jusqu'à présent alors que j'étais debout, puisque l'axe même qui soutient mon corps est brisé ? » se dit Emmanuel. Il se rappela qu'il devait se rhabiller, mais il n'osa pas se relever autrement qu'avec d'infinies précautions, s'appuyant toujours aux appareils. Il ressentit dans sa poitrine une telle vacuité qu'il en entendait le grondement distinctement, comme le vrombissement à l'intérieur d'un coquillage collé à l'oreille. Son cœur donnait la mesure de ce vide, de ses battements amplifiés. Son corps pouvait donc à tout moment se briser comme un tronc d'arbre, comme une poupée de chiffon.

Une fois, dans la chambre de la pension où il logeait, il avait installé un piège sur le plancher et une souris s'était fait prendre en plein milieu de la nuit. Emmanuel avait allumé pour la regarder tourner en rond, affolée par la terreur, dans le réseau de fils de fer du piège. À l'aube, la souris n'y était plus ; elle avait réussi à ouvrir la porte minuscule et à s'échapper. Cependant, elle errait dans la pièce, si désorientée, si terrifiée, avec des mouvements tellement lents et incertains, qu'elle aurait pu être attrapée à mains nues. Plusieurs fois, la souris passa devant sa propre cachette, la renifla légèrement, sans y entrer... Elle était complètement déboussolée par la peur et par la fatigue de cette nuit de captivité.

Emmanuel retourna au coffre où se trouvaient ses affaires, avec des gestes précautionneux et mous, qui lui rappelèrent la souris se traînant sur le plancher. Lui aussi à présent se traînait plus qu'il ne marchait. Il s'identifiait à cette souris jusque dans la moindre de ses attitudes. Il errait, tout

aussi terrifié, tout aussi désorienté...

Le médecin retourna dans la cabine. Soudain, Emmanuel songea au suicide, à la pendaison avec la ceinture de son pantalon à l'une des barres métalliques. Mais cette pensée était faible et inopérante, au point de ne pas contenir plus d'énergie que celle nécessaire pour lever la main. C'était, bien sûr, une excellente idée, tout aussi excellente que pour la souris de retourner dans sa cachette, mais tout aussi vague, entièrement désertée par sa réalité.

Il ne resta d'ailleurs pas longtemps seul. Le médecin revint avec le cliché, encore humide, pour le lui montrer. Il alluma une ampoule plus puissante et leva la radiographie pour l'examiner à sa lumière. Étonné, absent, Emmanuel regarda les ombres noires qui représentaient son squelette ; la plus secrète et la plus intime structure de son corps capturée là : des transparences assombries, funèbres.

– Regardez, ici... une vertèbre saine, expliqua le médecin, et là, plus bas, celle à laquelle il manque un morceau d'os... On voit bien qu'elle est rongée.

En effet, il y avait bien là-bas une vertèbre ébréchée.

– On appelle cela le mal de Pott⁹, tuberculose osseuse aux vertèbres.

Tout paraissait très clair, puisque cette écornure disposait même d'un nom scientifique.

– Ensuite, il y a quelque chose de suspect ici, continua le médecin en lui montrant une ombre large comme un entonnoir. Je crains qu'il ne s'agisse d'un abcès. Il faudrait que je vous examine dans mon cabinet.

Jusque-là, le médecin avait parlé sans s'arrêter ni regarder Emmanuel. Lorsqu'il leva les yeux et le vit si pâle, si glacé, il se précipita dans la cabine pour y laisser le cliché. Puis, revenant, il le prit par les mains et se mit à le secouer.

– Voyons donc ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Courage, voyons, un peu de courage ! C'est quelque chose qui se guérit... Vous irez à Berck... Là-bas se trouve votre salut...

9 Spondylodiscite [N.d.I.T].

Un peu de courage... Un peu de courage !

Il le traîna derrière lui le long du couloir et du vieux petit salon, où dans l'aquarium, indifférents, les poissons en captivité continuaient leur hermétique migration.

Ils entrèrent dans son cabinet de consultation. Ici aussi les rideaux étaient tirés, ici aussi il faisait noir, ici aussi une seule ampoule au milieu d'un torrent pétrifié de livres et de médicaments. Le petit homme se déplaçait agilement parmi eux, les dénichait au passage, flairait légèrement leur odeur, d'un reniflement animalier.

– Examinons d'abord le dos, dit le médecin. Sur un canapé recouvert d'un drap blanc, Emmanuel s'allongea sur le ventre.

Le médecin palpa doucement, avec attention, sa colonne vertébrale du haut vers le bas, appuyant sur chaque vertèbre comme un accordeur de piano sur les touches d'un clavier.

À l'endroit où il appuyait plus fort, une note de douleur résonna, rapide comme un éclair.

– C'est bien ce que montre la radiographie. La vertèbre malade est ici.

Le médecin appuya encore une fois et une fois encore la même note distincte de douleur résonna dans la colonne.

– Si je ne suis pas indiscret, pourquoi êtes-vous venu en France ? lui demanda le médecin pendant l'examen. Votre accent me suggère que vous êtes étranger.

– En effet, répondit Emmanuel. Je suis venu ici pour mes études.

– Qu'étudiez-vous précisément ? demanda le médecin.

– La chimie, répondit Emmanuel.

– Ah ! La chimie ! La chimie vous plaît, elle vous intéresse alors ?

Emmanuel pensa répondre : « Seule la vie m'intéresse à présent », mais il garda le silence.

– Vos parents pourront-ils vous entretenir ? poursuivit le médecin. Il vous faudra beaucoup de repos, une nourriture saine, mais surtout de la tranquillité... À Berck, par exemple, au bord de la mer, dans un sanatorium...

– J’écirai à mon père en Roumanie, répondit Emmanuel. Je pense qu’il m’aidera.

Étrangement, le mot sanatorium, que le médecin avait prononcé, éveilla en Emmanuel un souvenir suave et ensoleillé, comme un léger souffle de brise rafraîchissante dans l’atmosphère étouffante du cabinet médical. L’été dernier, lorsqu’il était resté un mois à Techirghiol¹⁰ pour soigner son supposé rhumatisme (c’est ainsi que les médecins avaient diagnostiqué ses douleurs dorsales), l’idée que très prochainement il vivrait dans un sanatorium l’avait obsédé tout le temps. Il se rappelait parfaitement qu’un beau matin ensoleillé, sur la plage, à l’ombre d’un parasol où ses amis, allongés sur le ventre dans le sable, jouaient aux cartes, brusquement et absurdement, l’idée lui avait traversé l’esprit qu’il devait prendre congé d’eux en leur annonçant qu’il s’en allait au sanatorium.

À présent, dans ce cabinet sombre, à la lumière chlorotique de l’ampoule, ce souvenir était tout ce qu’il y avait de plus clair et frais, parmi les papiers poussiéreux.

– Maintenant, observons l’abdomen...

Emmanuel se retourna. Le médecin parcourut de la paume de sa main toute la peau, la glissa légèrement et, soudain, stupéfait, s’arrêta et fixa Emmanuel du regard.

– Cela fait longtemps que vous avez ça ?

Il lui montra une enflure grosse et ronde, lisse, aux contours nets, comme un œuf qui avait poussé là-bas sous la peau, près des lombes (énorme, pensa Emmanuel, effrayé outre mesure). Il essaya en vain de s’en souvenir ; il ne l’avait jamais vue à cet endroit, d’ailleurs le docteur Bertrand non plus ne l’avait pas remarquée. C’était peut-être nouveau, apparu depuis quelques heures seulement.

– En tout cas, c’est bien que nous l’ayons découverte à temps, dit le médecin. Si elle avait éclaté, elle nous aurait donné du fil à retordre... C’est un abcès froid rempli de pus et qui vient de l’os malade. Il faudra ponctionner... Il faudra en

¹⁰ Station thermale et lac proche de la mer Noire, réputé pour ses boues curatives préconisées comme remède aux rhumatismes [N.d.l.T].

extraire le pus à la seringue.

Depuis un peu plus d'une heure, tant d'horreurs étaient survenues, sentencieusement, calmement, tant de chutes, qu'Emmanuel, fatigué par le sensationnel de cette journée, pendant un bref instant de vertigineuse inconscience, eut envie de rire.

La consultation du docteur Bertrand, la radiographie, la vertèbre rongée, et maintenant l'abcès froid, tout semblait écrit. Il s'attendait à ce que d'une seconde à l'autre, les médecins ouvrent encore une porte et l'invitent dans la pièce adjacente : « Je vous en prie, allez-y, la guillotine est prête... »

Cependant, le médecin ne disait mot, ne quittait pas l'abcès des yeux.

– Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ? demanda Emmanuel, diminué, avec une voix venue d'un autre monde.

– Eh bien, la ponction ! répondit le médecin, d'abord la ponction ! Je suis d'avis que ce soit le docteur Bertrand qui la fasse, car c'est lui qui vous a envoyé chez moi pour la radiographie. Je peux lui téléphoner, si vous le souhaitez. Il a une main très sûre... D'ailleurs, il ne s'agit pas d'une opération importante... Une simple piqûre avec une aiguille... C'est tout. Je l'appelle pour lui dire de se rendre chez vous avec le nécessaire. Quelle est votre adresse ?

Pendant que le médecin notait l'adresse dans un carnet, Emmanuel respira afin de se libérer quelque peu de l'oppression. C'est avec le souffle coupé qu'il avait écouté le médecin.

– Ensuite, dans quelques jours, vous partirez pour Berck, au bord de la mer...

– Berck ? demanda Emmanuel. Qui se trouve où ?

Le médecin prit sur une étagère un énorme *Larousse* et l'ouvrit à la page de la carte de France.

– Voilà, c'est ici... vous voyez : le canal de la Manche, au sud de Boulogne : Berck... Ce n'est pas indiqué sur la carte. Il s'agit d'une petite plage, perdue dans les dunes, une ville maritime où les malades comme vous viennent, des quatre coins du monde, pour guérir. Ils restent là-bas allongés,

plâtrés, mais ils mènent une vie parfaitement normale. Ils sortent même se promener dans des chariots attelés à des chevaux ou des ânes, spécialement conçus pour que les malades puissent rester couchés.

Le médecin débitait toutes ces explications sur un ton savant en murmurant, regardait constamment la carte, comme si tout ce qu'il disait, il le lisait dans ce dictionnaire.

– Et si la boursofflure éclate pendant que je rentre chez moi ? interrogea Emmanuel.

Il aurait voulu en demander beaucoup encore : si sa colonne vertébrale ne se briserait pas jusqu'à la pension, s'il ne s'effondrerait pas dans la rue, si sa tête ne tomberait pas de ses épaules en roulant sur le trottoir comme une boule de bowling. Depuis quelques minutes, il se sentait très mal agglutiné. Dans les manufactures de verre, les travailleurs s'amuse à jeter dans l'eau des morceaux de matière fondue, qui durcissent et deviennent ainsi plus résistants que le verre normal, de sorte qu'on peut les frapper avec un marteau, mais que, si un seul petit fragment s'en détache, toute la masse redevient poussière. Une seule vertèbre brisée, n'était-ce donc pas suffisant pour faire voler en éclats tout son corps ? En marchant dans la rue, son os malade aurait pu se détacher et Emmanuel se serait effondré aussitôt, ne laissant de lui aucune autre trace qu'un simple petit tas de cendres fumantes.

Le médecin le rassura, à force d'arguments scientifiques et médicaux.

Quant aux honoraires, il n'en accepta pas. « Les étudiants, je ne les fais pas payer... » Dans ses petits yeux brillaient des étincelles vivantes. Emmanuel se sentit envahi par une telle tendresse, languissante, que les larmes lui montaient aux yeux. Il remercia le médecin d'une effusion démesurée. Il s'accrochait à cette reconnaissance avec la frénésie d'une levée d'écrou.

Il avait envie de se jeter aux pieds du médecin et de se prosterner ainsi devant lui.

– Je vous remercie, docteur ! (Hosanna ! Hosanna !)

– Courage ! réitéra le médecin dans l’escalier, avec un petit claquement de langue comme un dompteur qui aiguillonne son animal pour le saut à travers le cercle.

Courage ! Courage ! L’écho résonna à l’intérieur d’Emmanuel, se heurta aux parois de sa poitrine.

Il se retrouva donc soudain en pleine rue, en pleine lumière du jour, ressentant inopinément une énorme dilatation du monde. Par conséquent, il subsistait encore des maisons, du bitume véritable et un ciel lointain, vapoureux et blanc. Il avait quitté le monde ainsi éclairé pour le retrouver à présent inchangé, quoique plus vaste et plus désolé, avec davantage d’air frais et moins d’objets que dans les pièces sombres du cabinet médical. Tout semblait néanmoins plus triste et plus indifférent... À présent s’avançait sur Terre un Emmanuel malade, avec une vertèbre rongée, un malheureux sur la route duquel, craintives, les maisons s’écartaient pour le laisser passer. Avachi, il déambulait sur le trottoir, comme s’il flottait sur l’asphalte. Durant son enfermement dans le cabinet du médecin, l’univers s’était étrangement aminci. Le contour des objets existait toujours, mais ce fil ténu qui, en dessin, entoure une maison pour faire d’elle une maison, ou définit le profil d’un être humain, ce contour-là qui renferme des objets et des gens, des arbres et des chiens, englobait difficilement entre ses limites la matière sur le point de s’effondrer. Il suffisait que quelqu’un détache légèrement ce fil ténu qui encadre les objets, pour qu’instantanément ces imposantes maisons dépourvues de contours propres se liquéfient en une matière uniformément trouble et grise.

Emmanuel lui-même n’était plus qu’une masse de chair et d’os maintenue par la rigidité d’un profil.

L’idée qu’il n’avait rien mangé de la journée le surprit. Que venait faire une telle pensée à un tel moment ? Emmanuel constata avec amertume que, dans un monde vague et inconsistant, il restait toujours des tâches triviales à accomplir.

Il se dirigea vers le petit restaurant universitaire d’un des vieux quartiers de la ville, où il prit son repas. La clientèle

était composée également de fonctionnaires et de travailleurs ; on y mangeait mal et vite, il y avait toujours foule et les clients attendaient debout qu'une place se libère, pour l'occuper tant qu'elle était encore chaude.

Pour la première fois, il déjeunait tard, alors qu'il n'y avait plus personne. Désertique, la salle se languissait, silencieuse et encrassée de fumée. Dans un coin mangeaient les serveuses. La caissière se sustentait à la caisse, derrière son cadre boisé, comme s'il était écrit qu'elle devait satisfaire à l'ensemble de ses besoins vitaux là-bas, perchée sur sa chaise, enfermée dans ce parc en dur. Un silence impressionnant régnait sur le restaurant, comme après un cataclysme. Éparpillées aux quatre coins, les chaises s'ennuyaient et Emmanuel ne trouva qu'une seule table encore recouverte d'une nappe blanche. Toutes les autres avaient été débarrassées.

Il s'assit sur une chaise doucement, de peur de crever l'abcès. Autour de lui, sur les murs, de grands miroirs aux cadres bronzés reflétaient compartiment par compartiment la même salle vide, d'un air de plus en plus terne et verdâtre, jusqu'à ce que dans les derniers miroirs, les plus reculés, la salle devienne aqueuse comme l'aquarium du petit salon du médecin.

Là-bas, au loin, dans des eaux stagnantes et obscures, flottait, solitaire et livide, le visage boursoufflé de la caissière : on aurait dit le regard paresseux d'une carpe, son œil rond et froid.

Si elle était le seul animal sous-marin de ces bas-fonds océaniques, alors Emmanuel en était le seul noyé.

À la pension, la concierge l'attendait, impatiente, sur le pas de la porte. Elle l'aperçut de loin et lui fit un signe de la main :

– On a téléphoné de la part du docteur Bertrand. Il vient à quatre heures avec le nécessaire. Voilà ce qu'il a dit et il a ajouté qu'il veut vous trouver au lit.

– Entendu, répondit Emmanuel, se dirigeant vers le couloir. Mais, happée par la curiosité et par l'impatience de l'attente, la concierge l'arrêta.

– Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi es-tu si pâle ? Tu es malade ? C'est grave ?

Elle le saisit par le manteau et se mit à le secouer comme un sac qu'elle voulait entièrement vider.

– Moins fort, moins fort, la désénerva Emmanuel. Viens dans ma chambre et je te dirai tout.

Il occupait une pièce exiguë, assez inconfortable, juste à côté de la concierge, au rez-de-chaussée. Il l'avait choisie pour éviter de monter les escaliers, toujours à cause des douleurs dorsales.

Il commença à se déshabiller. C'était la combienième fois qu'il le faisait ce jour-là ? Il se souvint d'un Anglais qui s'était suicidé en laissant ce mot : « Trop de boutons à boutonner et à déboutonner. » Il s'allongea maintenant, pour la troisième fois, sur le lit. La concierge l'agaçait toujours avec ses questions. Ensuite, Colette fit aussi son apparition dans la pièce.

Colette logeait dans la même pension. C'était une fille simple, lisse comme une feuille de papier. Elle exécutait à domicile de menus travaux de couture et broderie. Avec elle, Emmanuel pratiquait un amour hygiénique, dénué de

grandes voluptés.

Après l'amour, Colette servait du thé à la vanille brûlant. Le thé et la vanille renfermaient tout le parfum et toute la saveur de leur amour domestique et sage.

La concierge entama le ménage dans la chambre tandis que Colette rangeait les livres sur la table, pour qu'à l'arrivée du docteur Bertrand tout soit en ordre. Pendant ce temps, Emmanuel écrivit un télégramme à l'attention de son père en Roumanie.

Colette ne savait pas très bien comment exhiber décemment et conventionnellement sa tristesse. Elle avait envie de pleurer purement et simplement, mais elle se retenait, pensant que cela indisposerait Emmanuel. Elle se précipita avec le télégramme à la poste, satisfaite de quitter un peu cette pièce où elle en avait lourd sur le cœur. Au même moment, la concierge sortit à son tour.

Aussi Emmanuel se retrouva soudain seul, couché, à une heure de l'après-midi à laquelle il avait l'habitude de travailler à l'université.

Une sensation limpide et agréable de farniente s'empara de lui comme un ancien écho d'enfance, lorsque, « souffrant », il gardait le lit un jour d'école.

Il toucha légèrement l'enflure près des lombes et constata avec effroi qu'elle ne cessait d'augmenter.

Épouvanté, il s'immobilisa dans les oreillers, scruta le plafond, retint son souffle.

C'est ainsi que le docteur Bertrand le trouva.

– Eh bien, tu nous réserves des surprises ? Que s'est-il passé ? Au téléphone, j'ai entendu des choses effroyables, dit le médecin en entrant.

Il parlait avec la bonhomie sérieuse des médecins de famille qui, passé un certain âge, acquièrent, tous sans exception, une voix monocorde, comme un trait biologique de l'évolution de leur carrière. Il était grand, les épaules carrées, les cheveux coupés court, en brosse.

Imperturbable, il examina l'abcès. Impossible pour Emmanuel de deviner sur son visage la moindre émotion.

On frappa à la porte. C'était l'assistant du médecin, chargé de colis, qui contenaient des instruments et diverses boîtes nickelées.

– En effet, c'est bien ce qu'on m'a dit au téléphone. L'abcès doit être ponctionné de suite, dit calmement le médecin. Allons-y !

Il enleva son manteau, retroussa les manches de sa chemise et demanda de l'eau pour se laver les mains.

La concierge se précipita en s'affairant par-ci par-là, préoccupée et enchantée de jouer un rôle aussi petit soit-il auprès d'un personnage aussi éminent que le docteur Bertrand.

L'assistant rangea les boîtes nickelées sur la table. Il approcha ensuite le lit près de la fenêtre, en pleine lumière.

Emmanuel enleva sa chemise. Il se mit à nouveau à claquer des dents comme dans le cabinet de radiographie. En vain essaya-t-il de surprendre les mouvements de l'assistant, d'entrevoir un quelconque instrument de torture, de découvrir les dimensions de l'aiguille.

Le médecin et son assistant manipulaient sur la table différents objets, dont seul le cliquetis métallique parvenait jusqu'à Emmanuel.

Dehors, de l'autre côté des rideaux, dans la rue, un homme pressé. Il suivit le bruit de ses pas sur le bitume. Quels étaient les soucis qui l'agitaient, celui-là ? Il marchait nonchalamment dans la rue, tandis que lui, Emmanuel, gisait dans le lit, prêt à affronter une terrible ponction... maintenant il tremblait enfin de peur.

Le médecin se retourna vers le lit avec un coton imprégné d'iode. Il portait de grands gants rouges en caoutchouc, tel un chauffeur de camion.

Il badigeonna la tumescence et la moitié de l'abdomen, qui jaunirent instantanément. Une odeur antiseptique d'iodoforme et de produits pharmaceutiques se dissémina dans la pièce, ce qui lui donnait une réalité nouvelle, âpre et médicalisée. Il s'y passait quelque chose de grave et d'inévitable. Emmanuel s'étourdit complètement. Autour de

lui il apercevait l'armoire, les livres sur la table, les vieilles choses familières, bien connues, mais qui à présent se détachaient, incertaines dans leur limpidité trouble, à l'instar des paroles chaotiques criées par une voix inconnue, au milieu du vacarme d'une grande foule réunie dans la même salle. Bref ordre du médecin :

– Anesthésiant !

Emmanuel aperçut juste l'assistant qui s'approchait du lit avec un grand tube en verre, c'est tout. Le médecin lui couvrit le visage avec sa chemise, intima l'ordre à la concierge de tenir ses mains. L'éprouvette siffla brusquement et Emmanuel sentit sur sa peau, au-dessus de l'enflure précisément, du liquide gicler, propager un froid glacial, contracter la chair tout autour.

Ouverture-fermeture d'une boîte métallique.

– Aiguille, exigea le médecin de l'assistant qui s'approchait à nouveau.

« Aiguille... maintenant il va piquer... » songea Emmanuel. Les secondes palpitaient violemment sous la peau de ses tempes.

Maintenant ?

Près des lombes, il sentit une rude piqûre, comme un coup porté de toutes ses forces. Une douleur engourdie et sourde qui pesait lourd sur ses lombes. Une griffe qui se cramponnait à sa chair pétrifiée par l'anesthésie, une souffrance éloignée et pourtant résolument présente.

Il ouvrit légèrement les yeux et, malgré la chemise, il vit l'assistant pomper quelque chose dans une bouteille. Il ne distinguait rien d'autre. Que se passait-il là-bas, dans sa chair ? Que faisait le médecin ?

L'aiguille, qui s'enfonçait plus profondément, lui arracha un geignement de douleur. Est-ce que cela allait durer encore longtemps ? Ça n'en finissait plus, et l'assistant qui pompait toujours...

Enfin une pause... Emmanuel sentit l'aiguille ressortir intempestivement et il soupira de soulagement. Dans les muscles proches du gonflement persistait un affreux

raidissement, comme une douleur d'une intensité constante, mais plus supportable.

La concierge enleva la chemise qui lui couvrait le visage.

À présent, le médecin essayait avec de l'éther un léger saignement. Sur la table se trouvait une bouteille remplie d'un liquide compact et jaunâtre.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Emmanuel, anéanti par la tension et par l'émotion.

– Du pus, mon ami ! Du pus ! répondit le médecin de la même voix bonhomme. Tu dois partir à Berck et y rester tranquillement jusqu'à ta guérison, qui nécessitera beaucoup de temps et de patience. Tu as eu un sacré abcès. Je pense qu'il ne se reformera pas de sitôt, rassure-toi. Tu m'entends ? Reste bien couché... Quand pourras-tu partir ?

– Dans quelques jours, dit Emmanuel, épuisé. J'ai envoyé un télégramme à mon père et je pense qu'il viendra à la fin de la semaine. Il prendra le premier train, bien entendu.

Il aurait voulu poser encore beaucoup de questions, mais le visage impassible du médecin l'en découragea et l'idée que derrière cette indifférence se dissimulait l'ampleur exacte de son infirmité l'écœurerait. Ensuite, le médecin lui serra énergiquement la main et le quitta.

Dans la pièce, l'après-midi reprit son cours stérile et triste. La bouteille remplie de pus trônait sur la table. Quelques rayons de soleil cuivrés interprétaient de paisibles jeux de lumière sur le mur de la maison d'en face. Emmanuel ressentit une grande faiblesse dans la poitrine : on aurait dit qu'il inspirait une partie du contenu désertique et désolant de cet après-midi mélancolique.

Il s'essaya à la lecture, mais sans succès : les livres semblaient écrits pour d'autres lumières ; aucun livre au monde ne saurait combler le vide immense d'une tiède journée d'ennui et de souffrance intimes. Tel est l'inéluctable spleen des journées de maladie.

En face, sur le mur grisâtre, les rayons du soleil couchant montaient jusque sous le toit, et les fenêtres de la mansarde s'illuminèrent de flammes pourpres. L'apparence immobile et

abandonnée de la maison lui brisa le cœur.

Il souleva très doucement la couette pour regarder l'enflure ; elle avait disparu et il ne ressentait plus aucune douleur. Il observa ses jambes nues, son ventre, ses cuisses, son corps entier...

Colette le surprit en train de compter ses côtes.

Arides et incolores, terriblement tristes et longues, les journées passaient. Pendant son temps libre, Colette s'asseyait à ses côtés et brodait. Sur le chemin du retour de l'université, située d'ailleurs à proximité, quelques condisciples lui rendirent visite. Ils exhalaient une odeur acide de laboratoire, qui l'attrista davantage. Il ressentait avec plus d'intensité encore que c'était *lui* le malade, que ses vacances étaient forcées...

Il passait de longues heures immobilisé, la tête légèrement soulevée par des oreillers.

– Je fais mes classes de « malade », disait-il à Colette.

Tous les jours, vers quatre heures, il guettait très attentivement les pas de la concierge qui distribuait le courrier. S'ensuivait hélas la déception habituelle. Pas de télégramme ? Pas de lettre ? Rien. La monotonie reprenait le dessus.

Un soir, après le souper, Emmanuel feuilletait distraitement un journal dans son lit près de la fenêtre, lorsqu'il sentit que dans la rue quelqu'un s'arrêtait pour le scruter. La concierge avait oublié de fermer les volets. Il écarta légèrement le rideau. Celui qui depuis la rue le dévisageait n'était autre que son père.

Quelle émotion pour Emmanuel ! En pénétrant dans la pièce, son père dissimula mieux sa confusion et toussota pour que sa voix ne vibre pas. Il aimait Emmanuel au point de l'effrayer parfois. Emmanuel se sentait moralement redevable à son père de son amour et, si cela ne tenait qu'à lui, il serait sincèrement désolé d'être tombé malade. Ces derniers temps, il songeait, épouvanté, à l'hypothèse de sa mort. « La tristesse rendrait sûrement mon père fou », se dit-il, imaginant la démence apaisée et sévère de cet homme qui, sa vie durant,

avait tout accompli avec le plus grand sang-froid.

« L'éréthisme d'un tel homme ne pourrait être autrement que rigoureusement organisé », songea encore Emmanuel avec une infinie tristesse. Une manière comme une autre d'éprouver de l'amour-propre.

En quelques secondes, l'ambiance de la pièce se transforma. Son père se saisit de sa maladie comme d'une affaire commerciale compliquée qui devait être réglée sans essuyer la moindre perte. Il avait décidé de se rendre seul à Berck en éclaircur, durant une seule journée, afin de discuter avec les médecins et de chercher un sanatorium convenable. Il partit dès le lendemain pour revenir tard dans la nuit, enthousiasmé par Berck.

– Ta guérison se trouve là-bas. Les malades mènent une vie normale, dans des sanatoriums organisés comme de simples hôtels ; on n'a même pas l'impression d'être un malade. Tu verras... Tu verras...

Le lendemain, les valises étaient faites et eux, prêts à partir.

Au dernier moment, la concierge apporta un paquet, qu'elle glissa discrètement à Emmanuel.

– C'est de la part de mademoiselle Colette, dit-elle à voix basse.

Par curiosité plus qu'autre chose, Emmanuel l'ouvrit aussitôt. Il contenait une boîte de thé et quelques comprimés cubiques à base de viande, pour préparer de la soupe. Le thé était, bien sûr, une allusion à leur amour. Quant aux cubes de soupe, Colette s'était cassé la tête toute la matinée pour trouver un cadeau utile et bon marché et avait fini par se rappeler que, pendant la guerre, sa mère envoyait à son père, au front, du concentré de viande lyophilisé pour cuisiner de la soupe dans les tranchées.

« Là où Emmanuel s'en va, cela doit être pire que dans les tranchées, avait-elle simplement pensé. Un bol de soupe bien chaude ne pourra que lui faire du bien. »

Cette réflexion lui fit monter les larmes aux yeux.

Tiède et funeste, entre chien et loup, cette journée d'octobre jouait les prolongations. Les champs défilaient à travers la vitre du train : rouges, cuivrés, corrompus par le soleil absorbé à volonté pendant tout l'été. Seuls dans leur compartiment, Emmanuel et son père semblaient accaparés par la même taciturnité. Ils voyageaient en rythme avec ce bruit de vieille ferraille : on aurait dit les battements rapides d'un cœur mécanique, décrépit, fixé sous la voiture de leur train.

Dans une toute petite gare, où le train ne s'arrêtait pas plus d'une minute, ils prirent une correspondance.

Ils montèrent dans un second train, aux voitures étroites, dont la locomotive était désuète et gibbeuse comme un chameau. La voiture ne comportait qu'un seul banc de chaque côté, comme dans un tramway. Le train démarra lentement. Il cahotait sur les rails. L'ensemble des vitres de la voiture se mit à grelotter fortement, comme s'il appréhendait le voyage. Emmanuel jeta un dernier coup d'œil derrière lui à la petite gare blanche et aux glycines roses aux fenêtres. Quelqu'un tira ensuite le petit rideau, faisant ainsi disparaître le paysage, comme si on l'avait coupé aux ciseaux.

De nombreux voyageurs s'entassaient dans cette voiture, avec leurs colis et leurs paniers ; des adultes se serraient sur les bancs... des enfants chouinaient... et, dès que le train prit un peu plus de vitesse, la conversation se généralisa pour devenir un bourdonnement d'entente et d'allégresse universelles. Tout ce beau monde se rendait à Berck. Un cultivateur en habits du dimanche qui brandissait un bouquet de fleurs champêtres exposait, avec des gestes amples, la maladie de son fils à une dame mince et élégante, en *tailleur*

*gris*¹¹.

Juste en face, sur le banc, de jeunes parents qui emmenaient leur enfant au sanatorium. C'était un garçonnet chétif et pâle, qui portait des habits de marin, et dont la jambe était bandée. Ses bras fins et fatigués pendaient comme ceux d'une poupée de chiffon. Sa mère le tenait dans ses bras. L'enfant promenait du regard une intense expression d'incompréhension à travers la voiture et examinait avec curiosité tous ces inconnus.

La voisine d'Emmanuel, une petite vieille qui portait le deuil, l'interpella soudainement :

– Tu vas à Berck ? demanda-t-elle. Tu es malade ?

Elle criait très fort pour couvrir le double bruit du train et de la conversation généralisée :

– Où est-ce que tu as mal ? Ici ?... Là ?

Elle montra les lombes, ensuite le dos.

– Oui, ici, dans le dos, répondit Emmanuel.

La bouche en cul-de-poule, la petite vieille secoua la tête en signe de compassion :

– As-tu un abcès ? poursuivit-elle.

Emmanuel ne s'était pas trompé, il avait bien entendu : elle avait dit « abcès ». Comment cette femme pouvait-elle savoir ce qu'était un abcès ? Il afficha une mine si surprise que la petite vieille s'empressa de le rassurer.

– Tu vois, je m'y connais un petit peu en médecine... Depuis le temps que je viens à Berck, j'ai fini par apprendre tout cela... J'ai, moi aussi, un garçon malade là-bas.

Emmanuel ne répondit pas, mais quelqu'un lui tira la manche.

– Je t'ai posé une question, reprit-elle, fâchée, as-tu un abcès ou pas ?

– Ben oui, j'en ai un, dit Emmanuel avec une certaine brusquerie. Et alors ?

Cette fois-ci, la petite vieille resta silencieuse. La calligraphie de ses rides révélait clairement un immense

11 En français dans le texte [N.d.l.T].

chagrin.

À mi-voix, elle osa demander si l'abcès était fistulaire.

– Que veut dire « fistulaire » ? fit Emmanuel, perplexe.

– Cela veut dire suintant, qui a perforé la peau et produit un écoulement continu...

– Ça non, répondit Emmanuel. Jusqu'à présent, le médecin retirait du pus avec une aiguille et à ce que j'ai vu, l'enflure a régressé.

Le train trimbalaît toujours sa vieille ferraille et son bruit se fondait dans la conversation comme, à l'opéra, le chœur murmuré qui accompagne le chant des protagonistes. Ils passaient maintenant à travers les dunes qui entouraient la ville. Il ne restait plus que quelques minutes avant l'arrivée à Berck. Le trajet entier ne durait pas plus d'un quart d'heure.

– C'est une bonne chose que l'abcès ne soit pas fistulaire, murmura la petite vieille.

– Et si cela avait été le cas ? dit Emmanuel, d'un air distrait.

– Eh bien, cela change tout...

Se penchant à son oreille, elle lui dit tout bas et d'une seule traite : on dit à Berck qu'un abcès suintant c'est la porte du mourant.

– Qu'a-t-elle dit ? lui demanda son père.

– Crois-tu que j'ai pu comprendre ? Elle parle bien trop vite...

Le petit train se mit à grincer au freinage. Ils étaient arrivés. La gare ressemblait à n'importe quelle autre gare de province. Un grand monsieur avec des béquilles attendait la dame en *tailleur gris*¹². Personne d'autre sur le quai. La grande surprise attendait en revanche Emmanuel à la sortie.

Tandis que le chauffeur chargeait les valises, il demeura quelques instants sur la petite place devant la gare, à regarder autour de lui. Stupéfaction soudaine.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Un cercueil ambulancier ou une civière ? Un homme était couché sur un lit

12 En français dans le texte [N.d.l.T].

étroit, composé d'une sorte de cadre boisé et d'un matelas, le tout monté sur un véhicule à quatre grandes roues pneumatiques.

Il était cependant habillé normalement de la tête aux pieds. Il portait une cravate, un béret et un veston et pourtant il ne bougeait pas, ne se levait pas pour marcher comme tout le monde. Couché de la sorte, il prit son journal, paya le marchand et l'ouvrit pour lire, la tête appuyée sur les oreillers, tandis que l'homme derrière lui poussait le chariot dans les rues de la ville.

– Tu vois, lui dit son père, ici tous les malades vivent normalement. Ils sont habillés normalement, se promènent dans les rues, simplement, ils sont couchés, c'est tout. Tu en verras d'autres, toujours couchés, qui conduisent eux-mêmes leur charrette...

Emmanuel était trop abasourdi pour songer encore à quelque chose de précis. Dans la voiture, il ne cessa de regarder par la vitre dans l'espoir d'apercevoir un de ces malades en charrette, mais sans succès. Dans un virage, entre deux rangées de hautes maisons, surgit à l'arrière-plan la ligne azur et scintillante de l'océan, couchée dans le sable comme une claymore brûlante.

Devant la porte du sanatorium, le directeur l'attendait. Deux grandes plantes exotiques décoraient l'entrée. Les vases de faïence, les habits noirs de cérémonie du directeur, ainsi que ses guêtres blanches conféraient à cet accueil un air très théâtral. Le directeur s'inclina et serra d'abord la main du père, ensuite celle d'Emmanuel. Il avait la joue poudrée à outrance et il venait tout juste de jeter le bout d'une cigarette roulée qu'il avait fumée jusque-là. Quand il avait une cigarette aux lèvres, de larges rides canines se dessinaient sur une moitié de son visage et il ressemblait alors tout à fait à ces carlins de porcelaine vêtus d'une queue-de-pie rouge représentés sur certains cendriers. « Dommage, il lui manque sa queue-de-pie », songea Emmanuel.

Le silence du sanatorium impressionnait. Cependant, les couloirs ressemblaient à n'importe quel couloir d'hôtel :

portes blanches, alignées et numérotées. La chambre d'Emmanuel se trouvait au troisième étage.

L'ascenseur au bruit sourd montait lentement. Au fond d'un sombre couloir, le directeur ouvrit une porte. On voyait bien qu'il s'agissait d'une chambre bon marché. Pour tout mobilier, une armoire, une table et un lit de métal. Dans un coin se dressait la toilette avec un énorme broc à eau bleu en tôle émaillée.

– Ça te plaît ? demanda son père, une fois le directeur parti.

Qu'est-ce qui devait lui plaire ? Harassé, il s'allongea sur le lit, les yeux fermés. Le bruit du train bourdonnait encore dans sa tête, ainsi que des bribes de sa conversation avec la petite vieille qui portait le deuil. Les journées passées au lit l'avaient terriblement affaibli. Son père alluma. Une étrange et désagréable ambiance de chambre d'hôtel miteux, tout juste bon à y passer la nuit.

Au bout d'un moment, on frappa à la porte.

– Éva ! se présenta avec rudesse l'infirmière qui venait d'entrer. Elle avait un grand nez, si long et si pointu que, quel que fût le sens dans lequel elle tournait la tête, on voyait toujours son profil.

Elle s'enquit brièvement de l'état d'Emmanuel.

– Ici, vous allez guérir, murmura-t-elle sur un ton ennuyé, professionnel.

– Y a-t-il beaucoup de malades comme moi ? demanda-t-il. Ils ont tous une vertèbre malade ?

Elle leva les bras bien haut, comme une suppliante antique.

– Une vertèbre ? Une seule vertèbre ? Oh la la ! Il y en a qui ont jusqu'à dix vertèbres, toutes atteintes... d'autres le genou... la hanche... les doigts... la cheville... Vous croyez peut-être que vous êtes le seul ? Ha, ha...

Elle rit sèchement.

Cette colonne aux dix vertèbres atteintes obséda Emmanuel au point d'évoquer pour lui une cigarette qui, oubliée sur le cendrier, se décomposait, lentement et

intégralement, en un tas de cendres. « Amertume de la pourriture, implacable putréfaction ! » songea-t-il.

– Le docteur Cériez¹³ ? demanda le père d’Emmanuel. Quand revient-il à la clinique ? Lors de ma première visite, je me suis entretenu avec lui et...

– Oh, je vois ! Très bien ! l’interrompt Éva. Le médecin se trouve par hasard au sanatorium en ce moment même. Il rend visite à un malade qui vient d’être opéré... Je vais vous le chercher.

Apaisé et éreinté, Emmanuel restait couché sur le lit. Autour de lui, son père s’agitait, la porte s’ouvrait et se refermait, des tas de choses se passaient, auxquelles il ne participait pas. On aurait dit que le monde était devenu à la fois plus dense et plus vague. Ne subsistait distinctement en lui qu’un état d’épuisement extrême. Dans une autre chambre, quelque part, au loin, un accordéon asthmatique et triste se lamentait.

Quelques minutes plus tard, l’infirmière revint accompagnée du docteur Cériez. C’était un homme très grand, aux épaules larges, encore jeune, malgré ses cheveux grisonnants, coiffés en arrière avec grand soin. Superbe coiffure léonine. Visage rond et impassible. Seul son regard bleu et limpide reflétait un brin d’infinie et paradoxale bonté, de sorte que ses joues affectaient une apparence à la fois enfantine et austère.

Attentivement, il examina Emmanuel, les radiographies, palpa l’abcès et diagnostiqua la même tuberculose à une vertèbre.

– Ici, à Berck, le climat vous vivifie. Efforcez-vous de vous promener avec la charrette, et surtout, reposez-vous...

Il s’adressa ensuite à l’infirmière : « Pour l’instant, il reste... dans le lit, demain, vous lui apporterez une gouttière mobile¹⁴... et ensuite, dans quelques jours, une fois habitué à

13 Toujours en français dans le texte comme d’autres noms et prénoms : Dr Bertrand, Colette, Cora, Solange [N.d.l.T].

14 « La *gouttière* est une invention qui transforme un malade en homme sain. Elle cumule les fonctions du lit, de la charrette et des pieds. Il

la position allongée, nous le plâtrons... »

– Un plâtre ? murmura Emmanuel avec effroi.

Le médecin se retourna vers lui :

– Un plâtre, ce n'est pas grave... absolument pas ! Votre corset s'avérera tout aussi confortable qu'un fauteuil... je peux vous le garantir.

Il lui serra la main et prit son chapeau pour s'en aller, mais s'arrêta tout de même un instant :

– Connaissez-vous quelqu'un au sanatorium ? Y avez-vous déjà un ami ?

Tandis qu'Emmanuel infirmait d'un simple signe de la tête, le médecin ajouta :

– Je vais vous envoyer Ernest. C'est un brave garçon,

s'agit d'un char muni de quatre grandes roues pneumatiques, d'un cadre confectionné sur mesure, adapté aux mensurations de l'occupant, sur lequel gît le malade, avec des ressorts très puissants entre le cadre et les roues, afin d'amortir tous les chocs et les aspérités de la route. Dans les sanatoriums pour malades désargentés, où les chambres sont collectives et les malades couchés dans des lits, la gouttière n'est utilisée que pour les promenades en bord de mer. Dans certains hôtels particuliers et villas en revanche, le malade ne quitte jamais sa gouttière. Il y dort, mange, et sort en promenade. Dans sa chambre, le malade, en laissant pendre ses bras, peut diriger lui-même le véhicule où bon lui semble. J'ai vu des malades avancer ainsi jusqu'à l'étagère de la bibliothèque pour y prendre un livre ou se promener tout seuls dans les couloirs. Lorsqu'un malade veut faire des courses en ville, on téléphone immédiatement à un autre sanatorium proche et un ancien malade ou un convalescent vient pour pousser la gouttière en ville. » (Max Blecher, *Qu'est-ce qu'une gouttière ?*) [Note de l'auteur].

La gouttière est un appareil destiné à immobiliser, surtout en cas de fracture, un membre ou une partie du corps. Nombreuses sont les inventions médicales à cet usage, comme la gouttière de Bonnet qui permet le soulèvement automatique total du malade et qui a déjà été associée au mal de Pott. Blecher, crée, par synecdoque, le néologisme roumain « gutieră » traduit précédemment par « gouttière » ou « gouttière à quatre roues ». Toutefois, il semble opportun de souligner la principale caractéristique de cette « invention », selon les vœux de l'auteur : la possibilité, pour des malades contraints à l'immobilité, de se déplacer. Aussi, dans cette traduction, elle est désignée par le groupe nominal « gouttière mobile ». À de nombreuses reprises, le contexte confère à d'autres termes appartenant au même champ lexical que « char » un sens identique. Ils ont donc également été traduits par le syntagme nominal « gouttière mobile. » [N.d.l.T].

avec lequel vous vous entendrez à merveille...

Il sortit, l'air pressé. Derrière lui, le père d'Emmanuel referma la porte doucement et avec déférence comme si, par simple contact avec la poignée, le médecin l'avait imprégnée du précieux fluide de son éminente personnalité.

– Tu vois ? dit-il d'un air jovial, en se frottant les mains.

Pour lui, toute cette affaire de maladie était à présent réglée.

Emmanuel attendit encore quelque temps Ernest, qui ne semblait pas décidé à lui rendre visite le soir même. Il se prépara donc pour la nuit ; il n'avait ni faim ni soif. Une douce fatigue ramollissait tous ses membres.

Dans l'obscurité qui gagnait la pièce, les réverbérations mélancoliques de l'accordéon s'emparaient de la journée déclinante.

Emmanuel avait passé toute la matinée alité. Son père était resté auprès de lui ; dans la chambre en désordre, fenêtres ouvertes, il lui tenait la main et, ensemble, ils admiraient la lumineuse immensité de l'océan. Du lointain horizon leur parvenait un éclat laiteux qui recouvrait le contour des dunes et l'ombre des maisons, les couronnant ainsi d'une éblouissante auréole. Les vagues froufroutaient si près qu'on n'entendait plus le sanatorium. Une sonnette retentissait de temps à autre et ils sursautaient alors tous les deux, comme extirpés pour un instant de leur limpide béatitude.

Un brancardier vint enfin l'habiller. Dorénavant, il l'aiderait tous les jours. Avec adresse, l'aide-soignant remonta doucement le pantalon d'Emmanuel, toujours couché, puis lui mit sa chemise et son veston, lentement, sans précipitation et sans qu'Emmanuel dût exécuter d'autre mouvement qu'une légère inclinaison d'un côté, puis de l'autre, pour les manches.

« Il m'habille exactement comme si j'étais un cadavre », réflexion qu'Emmanuel voulut partager avec son père, mais il s'en empêcha.

Le brancardier ouvrit la porte : il poussait un chariot qu'il fit ainsi entrer dans la chambre. C'était le lit exigü dans lequel désormais, il devrait rester couché en permanence. Il comportait un nouveau matelas, recouvert d'une toile cirée noire et deux oreillers très fermes.

– Je vous en prie ! l'invita le brancardier et il l'aida à glisser du lit sur la gouttière mobile. À l'avenir, dit-il, il vous faudra dormir ici, comme les autres malades... Mais nous pouvons laisser le lit métallique dans la pièce, si vous le

souhaitez. Il pourra vous servir pour y ranger des livres, et d'autres affaires...

Au même moment, un gong sonna l'heure du repas.

– Est-ce que vous descendez au réfectoire ou vous restez dans votre chambre ? demanda l'aide-soignant.

À son tour, et d'un simple regard, Emmanuel, interrogea son père, qui répondit :

– Descendons ! Bien sûr, c'est mieux.

Lentement, le brancardier poussa le chariot dans le couloir, et l'introduisit ensuite dans l'ascenseur.

Encore grisé par cette matinée lumineuse et calme, Emmanuel considéra ce doux glissement sur la gouttière mobile comme une promenade ludique et distrayante. Quand l'ascenseur entama sa descente, un léger et agréable vertige s'empara de lui.

Ce n'est qu'en bas, au réfectoire qu'il prit conscience de son statut de malade ; il se rendit compte pour la première fois qu'il faisait son entrée dans cette atroce catégorie de vivants.

Il découvrit une banale salle de restaurant, vaste, haute, blanche, avec des rideaux aux fenêtres et de grandes plantes exotiques aux quatre coins. Mais qui donc avait imaginé ce solennel décor hospitalier pour cette pièce ? Qui donc était le metteur en scène de ce spectacle rigoureux et hallucinant ?

Alignés le long des murs, deux par deux à chaque table, les malades gisaient sur leurs gouttières mobiles. On aurait dit un festin antique où les hôtes étaient couchés à table, si les visages fatigués et livides de la plupart des malades n'avaient clairement démontré qu'il s'agissait de tout autre chose que des joyeux convives d'un repas rempli d'allégresse.

Quel sombre esprit avait composé un tableau vivant si douloureux, fantastique et démentiel ?

Dans un roman sensationnel, un écrivain avait imaginé une reine perfide et capricieuse qui momifiait ses amants pour les conserver dans leurs cercueils au sein d'une enceinte circulaire. Mais que représentait la terne vision d'écrivain par rapport à l'atroce réalité de ce réfectoire rempli de morts

vivants, figés dans des positions rigides, couchés et momifiés, alors même que la vie palpitait encore en eux ?

On installa Emmanuel à une table, à côté d'une malade en robe bleue. Ce qui, dans nos rêves, nous semble étrange et hallucinant, c'est que les aventures les plus bizarres se déroulent dans des décors familiers et banals. Au réfectoire, le rêve et la réalité se confondaient au point que, pendant quelques instants, Emmanuel sentit sa conscience entièrement ravagée : elle était devenue incertaine, extraordinairement transparente, terriblement éphémère. Que se passait-il ? Était-ce bien lui, Emmanuel, ce corps sur la gouttière mobile, au milieu d'une salle où tous les convives étaient couchés près de tables décorées de bouquets de fleurs ? Que signifiait tout cela ? Vivait-il encore ? Rêvait-il ? Dans quel monde, dans quelle réalité tout cela se déroulait-il ?

Sa voisine de table lui sourit dans le miroir. Elle aussi était couchée, habillée normalement, mais sa tête à même la gouttière mobile ne bougeait ni à droite ni à gauche. Pour voir ce qui se passait alentour, elle disposait d'un miroir fixé grâce à un support métallique juste au-dessus de sa tête. Elle pouvait le tourner dans tous les sens et scruter ainsi la salle dans son intégralité. Le miroir, où flottait sa joue détachée (comme dans une de ces illusions optiques bon marché qu'on rencontrait dans les foires, et qui représentaient une tête coupée), réfléchissait le sourire qu'elle destinait à Emmanuel.

– Cela fait longtemps que vous êtes malade ? demanda la fille, sans autre forme d'introduction.

– Je souffre depuis de nombreuses années, répondit Emmanuel, mais ma maladie vient seulement d'être diagnostiquée...

– Cela vaut pour nous tous, dit la malade avec un léger soupir. À sa droite, Emmanuel découvrit un jeune, la tête plongée dans un livre. Il observa tour à tour les malades présents dans la salle : certains complètement couchés, d'autres avec des oreillers sous la tête, enfin quelques-uns assis dans leur gouttière mobile comme sur une chaise, à ceci près que leurs jambes étaient allongées. Tous étaient habillés

convenablement : les femmes portaient des robes d'une certaine coquetterie, les hommes des vestons ordinaires, des faux cols et des cravates. On aurait dit une assemblée de gens normaux qui, sur commande, se seraient tous allongés sur des gouttières mobiles. Il osa demander à sa voisine pourquoi certains malades étaient complètement couchés et d'autres seulement à moitié.

– Parce qu'ils n'ont pas tous la même maladie, lui répondit la jeune fille. Chez certains, les vertèbres du cou sont rongées, comme chez moi par exemple, chez d'autres seulement le genou, ou la hanche.

La malade lui parlait avec beaucoup de spontanéité, lui souriant toujours dans le miroir. Emmanuel essaya de répondre avec le sourire à son tour, hélas, ses lèvres se crispèrent en une pénible grimace.

Un brancardier apporta dans la salle une élégante gouttière mobile, où était adossée à des coussins brodés une jeune dame blonde, pétulante, qui inclinait la tête pour saluer de tous les côtés. L'accompagnait sur ses béquilles un grand jeune homme au teint noiraud. La gouttière mobile fut installée au premier rang, et le jeune homme prit place à la même table.

– Qui est cette dame ? questionna Emmanuel. La malade tourna son miroir vers le lieu indiqué.

– Oh ! oui, c'est madame Wandeska, une Polonaise, qui loge au sanatorium depuis près d'un an. À présent, elle est guérie, elle commence à marcher. C'était son genou qui était gravement atteint. Elle aurait dû rentrer chez elle depuis longtemps, mais elle reporte à chaque fois...

– Pourquoi ? enquêta le père d'Emmanuel, curieux.

– Hum ! Cela s'avère assez difficile à expliquer à quelqu'un qui n'est pas malade. Son genou est guéri, mais il est resté ankylosé et rigide. Quand elle marche, elle boite. Elle préférerait donc rester ici parmi les malades, où tout le monde souffre de quelque chose, plutôt que de devenir l'objet de toutes les curiosités parmi les valides. Hélas, c'est impossible, il faudra malgré tout qu'elle retourne dans sa

famille. La guérison se révèle tout aussi cruelle que la maladie...

Elle se servit. Chaque malade prenait avec précaution son assiette de soupe sur la poitrine. Emmanuel aussi devait manger de la sorte. Son père, qui s'était assis à ses côtés, lui tenait son assiette. Puis, remarquant qu'il s'était déjà un peu habitué, il le laissa se débrouiller seul. À chaque bouchée, l'assiette semblait perdre son équilibre, prête à se renverser. Les malades exécutaient un véritable numéro d'acrobaties, que les anciens réussissaient avec une telle dextérité qu'ils ne regardaient même plus devant eux : ils poursuivaient nonchalamment le fil de leur conversation.

En face, madame Wandeska riait, fort amusée de ce que lui racontait le jeune homme à côté d'elle.

– Est-ce le mari de la dame ? interrogea Emmanuel, le désignant dans le miroir.

– Tonio ? Ah, non ! C'est un ami... Un Argentin... Lui aussi guéri depuis longtemps, mais il préfère l'air du sanatorium à celui de son cabinet d'avocats...

Au même moment, au fond de la salle, un couvert glissa des mains d'un malade et chut bruyamment. Sa gouttière mobile était abaissée et, s'il avait un tant soit peu tendu le bras, il aurait certainement pu récupérer l'objet. Emmanuel observa cependant le malade le regarder sans accomplir le moindre effort. Sa voisine aussi avait suivi la scène. Une aide-soignante apporta rapidement un autre couvert.

– Pourquoi ne l'a-t-il pas récupéré tout seul ? C'était pourtant très facile, opina Emmanuel.

– Facile ? Il se serait sans doute renversé ; il porte un plâtre de plusieurs dizaines de kilos.

Stupéfaction d'Emmanuel : il avait bien remarqué le malade immobile sur sa gouttière mobile, en revanche rien ne suggérerait le corset sous les habits.

– Le docteur Cériel les a bien réussis, pas vrai ? ajouta la jeune fille. Impossible de deviner la présence du plâtre sous les habits... Il les taille sur mesure.

Elle toqua à sa robe, qui résonna dur et sec, comme un

corps solide. Bien que vêtue normalement de la tête aux pieds, elle aussi portait un corset sans aucun signe extérieur d'infirmité.

– Moi aussi, j'aurai un plâtre, ajouta Emmanuel avec un grand découragement dans la voix.

À la vue de la rangée de malades couchés, la question de la maladie ne se résumait plus pour lui à une simple affirmation abstraite : « être » par opposition à « ne pas être » malade. Il se sentait rentrer dans les rangs comme dans un alignement militaire. Solidaire dans la maladie, solidaire dans le plâtre... Son corps avait lui-même pris sur la gouttière mobile une attitude adaptée et immobile d'infirme...

Le repas s'achevait lorsqu'Ernest entra, accompagné d'un autre malade. Ernest marchait normalement ; l'autre s'attarda un instant sur le pas de la porte, mesurant à l'œil nu la distance qui le séparait de sa table, comme s'il avait accumulé des forces afin de traverser la salle.

Quelle nouvelle et douloureuse surprise ! Une démarche d'estropié, une exhibition de mascarade, un numéro de clown ?

Le malade prenait appui sur deux cannes et à chaque pas, lançait violemment une jambe en l'air. Il la suspendait une seconde en tremblant, ensuite la lançait de côté et, toujours en tremblant, la reposait sur le parquet. Cette démarche se montrait si convulsive, désarticulée, inhumaine, qu'aucun pantin au monde n'aurait pu l'imiter. On avait l'impression qu'il sautait, même si cela ne ressemblait pas à des bonds. Une crise d'épilepsie, voilà de quoi il s'agissait ; une véritable crise d'épilepsie des jambes.

Pendant ce temps, Ernest semblait chercher quelqu'un dans la salle ; il ne s'intéressait pas au repas ; lorsqu'il aperçut Emmanuel, il se dirigea rapidement vers lui.

– Tu es le nouveau malade dont m'a parlé le docteur Cériez ? demanda-t-il avant de se présenter.

Il avait des mouvements vifs et presque sauvages. Ses yeux brûlaient d'une dévorante curiosité.

– Tu connais tes voisins de table ? interrogea-t-il à nouveau. Le malade de droite leva brièvement la tête de son livre, renfrogné d'avoir été interrompu.

– Je te présente monsieur Roger Torn¹⁵... Un bon ami de mademoiselle Cora.

Il désigna la malade en robe bleue avec laquelle Emmanuel s'était entretenu jusque-là. Aussi bien Roger Torn que Cora rougirent jusqu'aux oreilles.

– Qu'est-ce que tu peux être insupportable ! lui reprocha la jeune fille.

– En effet, il semblerait... répondit Ernest. Mais je pense que tu vas bientôt changer d'avis... Je sais arranger les choses, poursuivit-il en clignant des yeux avec ruse.

Ernest partit manger. Un vendeur de journaux entra dans la salle et déposa à certaines tables des journaux et des magazines. Les malades déjà servis se mirent aussitôt à lire. Le repas était fini et les brancardiers venaient à présent conduire tour à tour les gouttières mobiles au jardin. Depuis qu'il avait aperçu le malade qui lançait ses jambes, Emmanuel était en proie à un cruel vague à l'âme. Il regardait les brancardiers pousser les gouttières mobiles le cœur serré. Ce qui attristait douloureusement dans cette maladie, c'était le contraste entre la vie à peu près normale (lire le journal, prendre un repas au restaurant en compagnie des autres, être habillé) d'un homme comme tous les autres et ce plâtré aux os rongés par la tuberculose. Le paradoxe résidait dans cet « être » et pourtant « ne pas être vraiment ». Il sortit abasourdi de la salle. Dans son dos, les conversations et le bruit continuaient avec verve. Les aides-soignantes débarrassaient les tables, souriaient au passage aux malades.

15 En anglais, « thorn » désigne l'épine, tandis que « torn » signifie « déchiré » ; en roumain torn, dont la prononciation est proche du « torn » anglais, signifie « je verse » ou alors « je dénonce » (fam.). Par ailleurs, eu égard aux règles d'orthographe roumaine, « thorn » se transposerait sans « h », puisque le h est toujours aspiré. Il est donc assez difficile de trancher, mais on suppose néanmoins que l'auteur a voulu jouer de l'onomastique. L'orthographe « Torn » a été conservée [N.d.l.T].

Pour l'après-midi, Ernest lui proposa une balade en charrette.

– Les belles journées d'automne sont comptées à Berck, dit-il. Bientôt les pluies nous enfermeront pour longtemps à l'intérieur.

Emmanuel accepta volontiers.

– En ce qui me concerne, la maladie ne me semble pas au fond si terrible, avoua Emmanuel à Ernest, pendant qu'ils attendaient dans la chambre qu'on leur annonce l'arrivée de la charrette.

– J'ai toujours ressenti en moi un fond de paresse qui se trouve à présent pleinement satisfait, poursuivit-il. Je m'étire sur la gouttière mobile, je me repose admirablement, je me sens très bien et n'éprouve guère l'envie de marcher... Je crois que si je me levais, les douleurs enfonceraient à nouveau leurs griffes dans mon dos, avec barbarie. Une seule chose me tourmente...

Son père, qui était assis sur le lit et paraissait lire le journal, leva brusquement la tête.

– Je suis tourmenté par l'idée que progressivement, il faudra que je devienne un vrai malade, que tout ce que pour l'instant je prends pour de la paresse et du repos se transformera bientôt en un terrible carcan... J'ai peur du déclin... J'ai peur de devoir marcher avec deux cannes, en sautant comme une grenouille...

– Tu vois bien que je suis guéri, l'encouragea Ernest en tapant du poing dans sa poitrine.

– Toi aussi, tu portes un corset ? s'enquit Emmanuel. La poitrine résonnait dur.

– Oui, mais un simple corset sans plâtre, répondit Ernest à mi-voix.

– Je peux le voir ?

Ernest ôta son veston et sa chemise. Il évoquait à présent un lutteur antique cuirassé par son armure, ou un buste mécanique, bardé de vis et de ceintures, exposé dans une vitrine d'orthopédiste.

Le corset, qui maintenait le buste rigide des lombes aux épaules, était confectionné à base de celluloid rose, perforé de milliers de petits trous et se refermait avec des lacets dans le dos, autour du cou, des hanches et à la taille ; de côté, il était fixé avec des vis et serré au moyen d'une complexe armature de nickel.

– Combien de temps dois-tu le porter ? se renseigna Emmanuel.

– Celui-là, je ne le quitterai plus jamais, répondit Ernest. Je l'enlève seulement au coucher... je vais devoir le porter en permanence, toute la vie peut-être.

Pensif, Emmanuel garda le silence.

– Eh bien ! plutôt que de retourner à la vie enfermé hermétiquement dans un tel appareillage, je préfère... Il s'arrêta sans terminer sa phrase. Durant le court silence dans la pièce, son père se replongea dans sa lecture et Ernest se rhabilla.

Quelques minutes plus tard, son père abandonna son journal pour préparer sa valise. Il repartait l'après-midi même. Vu l'embarras et le silence qui régnaient dans la pièce, l'effet de la phrase d'Emmanuel persistait clairement.

– Ne fais pas de bêtises, lui dit son père en évitant son regard, tout en préparant ses bagages. Je t'enverrai de l'argent pour que tu prennes soin de toi... pour que tu guérisses... je travaillerai pour toi, seulement pour toi... ne l'oublie jamais.

Un sentimentalisme facile mais passager envahissait parfois Emmanuel. Lorsqu'il entendit son père parler avec autant d'émotion, les larmes lui montèrent aux yeux, si bien qu'il oublia aussitôt tout cela, et, impatient, sonna pour s'enquérir de la charrette.

Enfin, un garçon vint annoncer qu'elle était prête. La valise également – il ne leur restait plus qu'à descendre tous les trois.

Dans la cour les attendait une sorte de barque énorme, équipée d'arceaux, montée sur roues, et tractée par un cheval. C'était donc ça, la charrette pour les malades ?

Oui, c'était cela. Emmanuel n'avait pas le droit de bouger

du tout. La structure matelassée où il était allongé monta dans le carrosse par l'arrière et le garçon la glissa sur un cylindre comme dans un corbillard. Le brancardier ferma le panneau et remit les rênes entre les mains d'Ernest. La position légèrement inclinée d'Emmanuel lui permettait de voir parfaitement devant lui. Ernest et son père prirent également place à côté de lui, sur deux tabourets. Il y avait suffisamment de place pour la valise : ce carrosse pouvait contenir la cargaison de tout un navire...

L'automne soldait ses journées ensoleillées et froides. Les herbes se fanaient dans les jardins et la clarté fatiguée des après-midi bruissait calmement dans les arbres aux feuilles rouges, recroquevillées. Les rues semblaient abandonnées. Emmanuel promenait son regard sur les maisons inconnues, sur les villas aux volets baissés, dans cette ville perdue quelque part dans le monde sous un vapoureux ciel d'automne.

Au bout de la rue surgit inopinément l'immensité brillante de l'océan... Des ombres fantomatiques de bateaux de pêche flottaient quelque part là-bas, dans l'or de la lumière.

Emmanuel prit les rênes et conduisit tout seul droit vers la plage. Des allées de bois pentues, très légèrement inclinées, menaient de l'esplanade directement sur le sable. Il y avait d'autres véhicules rassemblés là-bas en cercle. Les malades discutaient en criant d'un carrosse à l'autre. Un d'entre eux jouait de la mandoline ; une malade tricotait.

L'océan ne scintillait qu'en son azur cristallin. Emmanuel respira cette plénitude ineffable de brillance illimitée – l'air vaste du large, l'étendue infinie des eaux. Son père et Ernest s'éloignèrent un peu en promenade. Il restait presque une heure avant le départ du train. Emmanuel se réjouit de rester seul. Il gonfla la poitrine en respirant profondément et suivit du regard le doux glissement des bateaux noirs. Il éprouva subrepticement un sentiment d'abandon grandiose : légère extase qui se dissipa bientôt au retour de ses deux accompagnateurs.

– Encore une demi-heure à passer ensemble, annonça

son père très ému.

Emmanuel conduisait à présent le carrosse vers la gare, traversa une large rue aux vitrines géantes et vaguement animée par quelques rares passants. Il la voyait pour la première fois et pourtant elle lui semblait familière. Il appartenait déjà davantage à cette rue, à cet océan dont il avait respiré la lumière, à cet automne étrange, qu'à son père. Une certaine compréhension des choses était chamboulée à l'intérieur de lui et le sentiment d'intimité avait sauté d'un plateau de la balance à l'autre. La rue éveillait une nostalgie de vieux souvenirs. Il l'avait déjà vue autrefois, en rêve...

La séparation fut simple et rapide. Ils s'étaient attardés sur la route et il ne leur restait plus qu'une minute avant le départ du train. Son père l'embrassa en hâte et disparut d'un pas chancelant. Il portait dans son âme un insupportable poids, la mélancolie de ce départ trop précipité.

Resté seul, Emmanuel eut une brève hésitation. Il se trouvait à présent au-devant d'une vie inconnue et terrible. Que devait-il faire ? Qu'allait-il se passer ? Il y a des moments simples dans la réalité, des instants banals de solitude, quand soudain, dans la rue ou ailleurs, l'atmosphère change et acquiert brusquement une nouvelle signification, plus pesante et plus fatigante.

– Tu as l'air triste, s'inquiéta Ernest au retour du quai. Pourquoi ton père n'est-il pas resté encore un ou deux jours ?

Les pensées en désordre, Emmanuel ne sut que répondre. Ernest s'empara des rênes et chemina par des rues nouvelles. Défilaient sous ses yeux des maisons, des toits, des fenêtres, beaucoup de fenêtres, des jardinets exigus et désuets de province, avec des géraniums rouge brûlant...

Ernest le sortit de sa torpeur :

– Tu as sans doute remarqué que Roger Torn est fâché contre toi ?

– Qui est Roger Torn ?

– Ton voisin de droite, tu sais, au réfectoire, le roux plongé dans son livre.

– Ah ! oui, je vois... et tu dis qu'il est fâché contre moi ?

Mais qu'est-ce que j'ai fait ? s'étonna Emmanuel.

– C'est-à-dire qu'à proprement parler tu n'as rien fait, tu n'es coupable de rien... Mais les choses se sont passées ainsi : avant ton arrivée ici, Roger Torn et mademoiselle Cora partageaient la même table, une vieille complicité entre eux. Le directeur du sanatorium, qui ne laisse passer aucune occasion de chicaner, lorsque tu es arrivé, t'a placé entre eux pour les séparer.

– Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Emmanuel. Et si je demandais une autre place dans la salle ? Ernest réfléchit une seconde.

– Oui, c'est la meilleure chose à faire. Dis au directeur que tu veux t'installer à côté de moi.

L'après-midi même, au retour, Emmanuel demanda à être conduit au bureau du directeur, une petite pièce sombre, avec un bureau propre sans le moindre papier dessus. Un seul objet sur la table : le téléphone. Le directeur était assis devant lui, la tête appuyée sur sa main, comme un chien rassasié devant un os à ronger. Il écouta la requête d'Emmanuel avec une âcre bienveillance professionnelle.

– Oui, c'est possible... je donnerai des directives dans ce sens, dit-il, d'un sourire forcé, en grimaçant comme lorsqu'on a trop avalé à la fois.

Au souper, Roger Torn et Cora étaient à nouveau ensemble ; Cora remercia Emmanuel d'un petit geste de la main.

– Tu vois que je ne suis pas si insupportable que ça, lui dit Ernest au passage et, prenant place à la même table qu'Emmanuel :

– En l'honneur de la réconciliation, demain soir, à neuf heures, soirée mondaine et... dansante dans ma chambre...

Fourbu, Emmanuel s'était couché depuis longtemps lorsque quelqu'un frappa à la porte. Il avait passé sa journée enfermé au salon avec d'autres malades. Dehors il avait plu tout le temps, une pluie froide et morose accompagnée de sévères bourrasques qui projetaient des paquets d'eau contre les fenêtres. Un horrible silence de désert régnait dans tout le sanatorium.

– Qui est-ce ?

– Tu es couché ? On peut rentrer ? On vient te chercher... C'était Ernest, accompagné de Tonio, l'Argentin haut perché, l'ami de madame Wandeska.

Emmanuel avait oublié la soirée dansante ; il faut dire qu'il était convaincu qu'il s'agissait d'une blague de la part d'Ernest.

– Vous voyez bien que je suis en pyjama, leur dit-il. Je suis navré, mais je dois refuser...

– Arrête tes bêtises ! Comme si tu étais le seul en pyjama, dit Tonio.

Ernest lui-même ne portait qu'une simple chemise et un pantalon. Le corset brillait étrangement au niveau du cou, dans la faible lumière venue du couloir. Tonio portait une robe de chambre très exotique et fleurie. Ce soir-là, il ne marchait qu'avec une seule canne.

– Regarde-nous ! Avons-nous peut-être des tenues de soirée ?... Allez, ne fais pas de caprice, insista Ernest.

Emmanuel n'eut pas le choix. Ernest et Tonio conduisirent sa gouttière mobile hors de la pièce. La chambre d'Ernest donnait sur le même couloir, mais de l'autre côté du bâtiment, côté rue.

Il était vingt-deux heures environ. Tout le monde

dormait au sanatorium à cette heure. Il marchait dans le couloir en silence. Une seule ampoule anémique éclairait tout l'étage.

– Doucement, fais attention, on se cogne à toutes les portes, chuchota Ernest, énervé. La direction aurait pu se donner la peine d'installer une seconde ampoule dans ce couloir...

– Une ampoule ? Pourquoi une seule ampoule ? Ils devraient éclairer à giorno... murmura Tonio ironiquement.

Les petits bruits de voix qu'on entendait en sourdine venaient de la chambre d'Ernest. L'entrée d'Emmanuel fut saluée par des applaudissements.

– Voici notre nouvel ami et la dernière acquisition de la direction ! tambourina Ernest.

Dans la pièce régnaient un charivari et un désordre inimaginables. Quelques gouttières mobiles et leurs malades avaient été repoussés vers la fenêtre, d'autres invités étaient debout. Emmanuel reconnut Roger Torn et Cora, leurs gouttières mobiles collées l'une à l'autre. Au coin de la fenêtre, un malade gros, noiraud, avec un nez aquilin, fumait calmement sa pipe. Emmanuel devina qu'il s'agissait de Zed. Ernest lui en avait beaucoup raconté à son sujet la veille. C'était un ancien pilote de course. Tout le monde l'appelait Zed, car jadis il avait porté cette initiale sur son maillot. Il avait gagné d'innombrables trophées jusqu'à ce qu'un jour dans un accident, il se casse les tarses au niveau des chevilles. Maintenant, il était étendu sur une gouttière mobile. Une couverture recouvrait quelque chose qui dépassait de ses pieds. Ernest lui avait expliqué que les pieds de Zed étaient incarcérés dans un bloc de plâtre et que des morceaux de doigts et de peau étaient attachés avec des agrafes en argent. Un véritable hachis de viande ! avait conclu Ernest.

Dans la pièce, il y avait encore un monsieur qui discutait avec Zed et deux autres jeunes filles. Près du lit, un autre malade couché sur une gouttière mobile, qui venait d'une autre clinique. Il s'appelait Valentin et avait un visage terriblement insignifiant.

Ernest fit les présentations : une des deux filles s'appelait Katty, une Irlandaise.

– Bref, Katty, dit Ernest. Identité incomplète, vingt et un ans, venue à Berck pour étudier les malades comme d'autres filles de son âge vont en Italie étudier les œuvres d'art...

Katty rit bruyamment. On voyait bien qu'elle était un peu étourdie. Ses cheveux roux complètement ébouriffés et son visage rubicond et piqueté de taches de rousseur rappelaient une poupée de collection, maquillée à outrance.

Ernest se mit à verser du vin blanc dans un grand bol afin de préparer une boisson à base de fruits. L'autre fille lui donna un coup de main, une blonde taciturne et sérieuse aux gestes raffinés. Le regard d'Emmanuel se fixa longuement sur elle : elle pelait les bananes et les pommes avec vitesse et dextérité. Ernest ne l'avait pas encore présentée, mais il la regardait avec une telle insistance que la fille s'en rendit compte, rougit légèrement et murmura, quelque peu confuse :

– Je m'appelle Solange.

Elle s'essuya avec une serviette pour lui tendre la main. Une fois la boisson prête, Katty voulut la verser dans des verres.

– Un instant ! dit Ernest.

Il restait un fond de rhum dans une bouteille, qu'il rajouta dans le même grand bol. La boisson était fortement alcoolisée. Ils avaient tous des verres à vin ; seuls Tonio et Zed demandèrent des verres plus grands. L'alcool qu'il venait de prendre et l'épaisse fumée qui flottait dans la pièce avaient légèrement désorienté Emmanuel. Il percevait toute l'assemblée à travers un vertigineux voile de brume. Le prénom mélodieux et argenté de Solange le hantait comme une légère ivresse supplémentaire.

– C'est une boisson rafraîchissante pour les femmes évanouies. Eh, Ernest, tu n'as rien d'autre ?

– Du cognac, si tu veux. Du pur et dur, pas pour les petits joueurs. Le truc qui, versé dans le gosier, agit comme de la lave brûlante...

– Voyons voir ! dit Tonio

Ernest apporta deux bouteilles et déboucha l'une d'entre elles.

– Qu'en dis-tu, Zed ? cria Tonio de l'autre bout de la pièce, on fait un concours de vitesse sur la descente d'une bouteille de cognac ? Allez, vite une réponse...

– Contre-la-montre ou départ simultané ?

Zed prenait la compétition vraiment au sérieux.

– Départ simultané !

Ernest déboucha la seconde bouteille et les servit tous deux. Tous les regards s'étaient portés sur eux.

– Trois, deux, un, partez, commanda Ernest.

Zed porta la bouteille à la bouche au même instant que Tonio. On entendit quelques gargarismes sonores puis Tonio jeta la bouteille vide sur le lit. Il l'avait buée en trois gorgées, comme s'il était mort de soif.

– On voit bien que tu es amouraché... dit quelqu'un.

Qui avait parlé ? Avec le regard perdu et des gestes indécis, Tonio prit un verre sur la table et le porta également à sa bouche. Un instant de silence. Valentin, le malade à ses côtés, avait toutefois envie de parler. Il avait gardé le silence jusque-là, mais soudain il se mit à débiter des sornettes.

– Comme si nous ne savions pas tous que tu es amoureux de madame Wandeska ! dit-il, animé d'une stupide insistance.

Tonio resta coi. Il regarda quelques instants autour de lui, prenant chaque personne à part, comme s'il implorait de l'aide. « Regardez-moi ce morveux qui se moque de moi ! » Brusquement, il leva son verre et dit d'une voix solennelle et presque en criant :

– Honorable assistance, vous tous qui êtes ici, je vous déclare ce soir, sur ma conscience et mon honneur, qu'entre moi et madame Wandeska il n'y a aucune sorte de relation. Nous sommes des amis, et rien d'autre, entendez-vous ?

Il avait complètement perdu la tête. Valentin était bien sûr ivre lui aussi, car il ne voulait pas se taire.

– C'est ça, ricana-t-il légèrement. Comme si nous ne savions pas que tu te rends chez elle tous les soirs.

– Allons discuter, l’animal ! Allons discuter ! cria Tonio. Tu ne sais pas que madame Wandeska a un plâtre jusqu’à la cuisse, qui lui maintient toute la jambe ? Comment peut-on faire l’amour dans ces conditions-là ?

Il prononça ces mots d’une voix très hésitante, visiblement rongé par la culpabilité de devoir faire de telles déclarations, mais il ne pouvait résister à l’ivresse.

– Elle est plâtrée, et alors ? poursuivit Valentin. Comme si on ne pouvait pas faire l’amour comme ça aussi ! Tu la caresses, tu l’embrasses à différents endroits...

Tonio, grinçant des dents, s’approcha de lui. Il le regarda droit dans les yeux pour un bref instant, ensuite il lui jeta son verre au visage.

Ahuri et la joue complètement mouillée, Valentin s’essuya des mains. Ensuite, il revint à lui, empoigna violemment le broc à eau sur la toilette et voulut le jeter à la tête de Tonio.

– Holà ! holà ! sans crime, si possible ! cria Ernest, s’interposant entre eux pour les séparer.

– Toi, Tonio, tu te couches ici... commanda-t-il, et il le poussa sur le lit. Reste tranquille et médite sur ton cognac calmement.

Au même moment, il prit Valentin avec sa gouttière mobile au milieu de la pièce, loin de l’Argentin.

– Quel animal ! Quel animal ! balbutia Tonio, s’allongeant sur le matelas... Si Ernest n’était pas intervenu, je lui aurais mis quatre gifles et l’aurait laissé pour mort !

– On ne tue pas quelqu’un de quatre gifles ! proclama calmement Zed dans son coin, impartial comme l’arbitre d’un match.

Pour faire diversion, Ernest fredonna doucement une mélodie. Ils reprirent tous en chœur :

Votre mari... bididi... bididi...

*Il est dans la soupenette...*¹⁶

– Moins fort, moins fort ! exigea Ernest

16 En français dans le texte [N.d.l.T].

*En train de baiser bididi... bididi..*¹⁷

Le soupir d'Ernest fut jugé comique par toute l'assemblée :

*En train de baiser la servante...*¹⁸

La mélodie monotone et triste accompagnait les paroles obscènes d'ivrogne et, au lieu de les animer et de les réveiller, les plongeait encore plus dans la torpeur. Dehors, la pluie crépitait contre les vitres, le vent sifflait en lamentations intenses et longuettes. Tout le monde resta prisonnier du vertige, ainsi que d'une profonde inquiétude intérieure qu'on rumine en silence. Katty se jeta sur le lit aux côtés de Tonio et, glissant sa main dans ses cheveux, le dorlotait.

– Ce n'est rien, ça va passer... Tonio... Tononio... Tonononio...

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Tonio, embrouillé.

– C'est comme ça qu'on parlait chinois à l'école, dit Katty sur un ton enfantin.

Valentin déclamaient des vers, lorsque soudain il fut interrompu par une controverse qui avait éclaté entre Zed et son voisin, un ingénieur de Paris qui venait de temps en temps à Berck en vacances pour se reposer et traquer les canards sauvages dans la baie d'Authie, célèbre terrain de chasse.

– Et moi, je te dis que je l'aurai du premier coup, insista l'ingénieur en montrant quelque chose du doigt à travers la fenêtre.

– Éteignez donc la lumière ! commanda Zed. Dans le noir, nous nous en ferons une idée.

Dans la pièce maintenant sombre, plongée dans le noir, rentraient par la fenêtre des reflets vacillants de l'ampoule de la rue, agitée par le vent.

– Je l'aurai du premier coup...

– C'est ce que nous allons voir, dit calmement Zed.

Ils avaient parié entre eux que l'ingénieur pouvait cibler

17 En français dans le texte [N.d.l.T].

18 En français dans le texte [N.d.l.T].

l'ampoule de la rue avec son fusil.

– Vous êtes vraiment devenus fous, dit Solange, effrayée.

L'ingénieur partit dans sa chambre et revint quelques minutes plus tard avec un objet lourd dans la main. Dans le noir, Ernest, somnolent, ne se rendait pas trop bien compte de ce qui se passait, jusqu'à ce que l'ingénieur ouvre la fenêtre et qu'une rafale de vent froid et pluvieux pénétre dans la chambre et éparpille tout.

Cette fois, Ernest se réveilla et tituba vers la fenêtre.

– Vous voulez vraiment faire ça ? Vous êtes vraiment tous fous ce soir ?

Il arriva malheureusement trop tard. L'ingénieur avait porté son fusil à son œil, visé, et il tira.

Le coup résonna formidablement, les effraya tous. Bien sûr, tout le sanatorium était réveillé.

Que se passerait-il à présent ? Ils tremblaient de peur et d'émotion. Tonio, perdu, sorti de son somme, vidait à présent le contenu entier de son estomac en émettant des bruits affreux. Dans la rue, l'ampoule, elle, continuait à illuminer, balancée par le vent. En vain Ernest essayait-il de refermer la fenêtre, tandis que Solange s'évertuait à arracher des mains de Zed le fusil qu'il avait pris à l'ingénieur. Il tenait absolument à tirer lui aussi et rien ne paraissait pouvoir l'en empêcher, cette fois-ci.

– Si tu ne lâches pas le fusil, sache que je tirerai dans le plafond ! J'ai le doigt sur la détente, dit Zed, très agressif. Il s'était en effet relevé sur sa gouttière mobile et, bombant le torse, il visa l'ampoule. Ernest s'écarta et le second tir retentit, plus fort encore, plus terrible, plus terrifiant.

Tout l'épisode des deux tirs n'avait pas duré plus d'une minute. Dans la rue, l'ampoule s'était éteinte : il l'avait eue.

La consternation empêcha les présents dans la chambre de protester. Zed posa le fusil contre une chaise. Ernest referma doucement la fenêtre, avec des mouvements hésitants comme après une catastrophe immense, inéluctable. Il grelottait de froid, d'énervement ; il cherchait une parole suffisamment sévère, suffisamment violente pour se libérer

de la terreur qui l'habitait, mais les deux coups de fusil l'écrasaient encore sous le poids d'une cruelle peur.

Emmanuel avait assisté à l'intégralité de la scène avec une impression d'irréalité. Depuis quelques minutes, précisément depuis la dispute entre Tonio et Valentin, autour de lui tout prenait un aspect incompréhensible et artificiel. Ces gens étaient-ils réels ? Il lui semblait ainsi prendre part à une mise en scène ridiculement fausse et inutile. Tous ces gens-là réussiraient-ils vraiment à jouer au théâtre avec sérieux jusqu'au bout ?

Au lieu de le dégriser, les coups de fusil l'avaient plongé davantage dans l'incompréhension et l'hallucination : coup de grâce qui avait démolì avec fracas toute réalité pour la noyer dans la nuit. La suite serait forcément indolente, veule, comme dans un monde formé de chiffons et de coton hydrophile.

Emmanuel n'avait plus la force d'imaginer la suite. Advienne que pourra...

Zed marmonnait sans cesse :

– Vous voyez que je l'ai eue ? Malade, mais encore un homme... Ha, ha... brisé comme je suis, j'ai tout de même eu la peau d'un chasseur. Il demandait encore à boire. Le vertige s'était transformé en ce pathétique sérieux avec lequel les ivrognes s'obstinent à commettre des absurdités.

Ernest errait par-ci par-là dans la pièce sans trouver sa place :

– Que va-t-il se passer ? Que va-t-il se passer ? Sachez que demain matin, le directeur va tous nous mettre à la porte, quelle folie !

Depuis les coups de fusil, on ouvrait et on refermait des portes dans le sanatorium, on entendait des chuchotements, des pas dans le couloir. Ernest se rendit à la porte et y colla son oreille.

Au fond du couloir, quelque part, on avait claqué une porte avec fracas.

– Ça, c'est le directeur ! Il vient enquêter ! Que vais-je lui dire maintenant ? Ils avaient tous le souffle coupé par

l'angoisse de l'attente.

– S'il vous plaît, silence maintenant ! Le silence le plus complet

On entendit des pas traînants qui s'approchaient de la chambre. Ernest tourna lentement la clé dans la serrure.

– Silence ! murmura-t-il, je pensais que c'était le directeur, mais...

On frappa à la porte. Dans la pièce régnait le plus absolu des silences.

– Ouvrez, ouvrez, monsieur Ernest ! Qu'est-ce qui vous a pris ? Qu'avez-vous fait ?

C'était une voix aiguë de femme âgée. Elle secoua la porte en piaillant comme un oiseau.

– Ouvrez ! Ouvrez cette porte !

– Qui est-ce ? Qui est là ? demanda Ernest depuis la chambre.

– Ouvrez, monsieur Ernest, sinon j'appelle les brancardiers pour qu'ils défoncent la porte. C'est moi, la veilleuse de nuit, allez, ouvrez donc !

– Que me voulez-vous ? demanda Ernest avec beaucoup de calme.

– Vous me demandez ce que je veux ? Vous buvez, vous vous enivrez – vous tirez au fusil... C'est quoi ici, un sanatorium ou un bistrot ?

– Bordel, s'exclama, imperturbable, Ernest. Et de crier à son tour :

– Que voulez-vous ? Qui vous envoie ? Qui a tiré au fusil ? Avez-vous perdu l'esprit ? Vous voyez bien que je viens à peine de me réveiller à cause des coups de fusil, quelqu'un a tiré dans la rue... C'est à moi de jouer aux gendarmes ? Renseignez-vous sur qui a tiré et laissez-moi en paix !

Dans la pièce d'à côté, on cogna au mur pour que cesse le scandale.

– Les coups de fusil venaient d'ici, s'acharnait à nouveau la voix stridente du dehors. Je vais appeler le directeur...

Ernest déverrouilla la porte et, d'un mouvement brusque, l'ouvrit largement. Il se retrouvait maintenant face à

face avec la surveillante de nuit : lui, grand, les épaules larges, et une petite vieille, frêle, en blouse blanche de service, apparition squelettique dans la lumière pâle du couloir, étique fantôme au milieu de la nuit.

– Écoutez, qu'est-ce que vous me voulez, dites-le-moi clairement ? Pourquoi êtes-vous venue directement chez moi ? C'est toujours moi le bouc émissaire dans ce sanatorium. Quand on verse du vin dans le piano du salon, on vient voir Ernest. C'est Ernest qui l'a versé... Quand on entend du bruit quelque part, on va chez Ernest... Quand quelqu'un tire des coups de fusil, Ernest, toujours le même Ernest. S'il vous plaît, allez dire au directeur que demain je m'en vais d'ici. J'en ai marre, entendu ?

La surveillante restait muette de stupéfaction, clouée au sol par la célérité de cette avalanche d'arguments. Ernest protestait avec une sincérité si véhémence que n'importe qui aurait eu pitié d'un garçon à tel point persécuté. Embarrassée, la surveillante ne savait plus comment partir.

– Eh bien, eh bien, je vais en parler au sergent de ville, murmura-t-elle, confuse, en s'éloignant dans le couloir au cliquetis de son trousseau de clés, qui accompagnait son pas traînant.

Ernest revint dans la pièce, plein de superbe.

– Vous avez vu ? Si un jour quelqu'un veut effrayer cette petite vieille, il doit se dire prêt à quitter le sanatorium. Elle est ici, depuis quarante ans dans ce service, et elle a attrapé la routine comme les murs attrapent les moisissures...

Le plus difficile à présent était de reconduire chaque malade dans sa chambre. Ernest se sentait épuisé : il avait mal au dos. Quant à Tonio, on ne pouvait pas dire qu'il était en état d'apporter son aide : il s'était à nouveau endormi dans l'odeur âcre des restes de nourriture. Ils avaient décidé de rester pour l'instant dans la chambre, de somnoler, et de soudoyer un brancardier pour s'occuper d'eux, en toute discrétion.

Il avait cessé de pleuvoir. Ernest entrouvrit la fenêtre pour faire sortir l'odeur pesante de vin et de cigarette. Zed

dormait la bouche parfaitement ouverte en forme de O, comme si dans son sommeil il continuait à s'émerveiller devant la réussite de son coup.

Emmanuel ne voyait ni Roger ni Cora, mais il les repérait, avec leurs gouttières mobiles l'une à côté de l'autre, au seul bruit de leurs chuchotements passionnés, et du grincement des suspensions. À la lueur de l'allumette qu'Ernest utilisa pour chercher une tasse d'eau, on les distingua subrepticement, retournés du même côté, enlacés.

– Ils se contentent de frotter leurs plâtres l'un contre l'autre, c'est tout ce qu'ils peuvent faire, chuchota Ernest à l'oreille d'Emmanuel.

Et Solange ? Où était donc passée Solange ?

Emmanuel la découvrit près de la fenêtre, à observer la nuit. Dehors, l'obscurité se creusait, s'effilait et Emmanuel s'obstinait à y distinguer précisément la silhouette de Solange. La chambre était envahie par le parfait silence.

– Pousse-toi, la brute ! Ernest bouscula Tonio pour se coucher lui aussi auprès de Katty.

Valentin dormait comme une bûche, respirait bruyamment, les voies nasales encombrées. Le ronflement couvrait le silence de la chambre comme un réseau sonore qui se tissait tout seul, au-dessus des corps couchés... Emmanuel ne se souvint pas de s'être endormi en fixant la fenêtre et cette tache incertaine : Solange.

Le matin, il se réveilla confus, mais pas de fatigue et de tristesse. Dans la chambre dominait une mélancolie d'après ripaille. L'ambiance de la soirée s'estompait dans l'air grisâtre, irrespirable, à la clarté désolante d'une matinée nuageuse.

Solange était partie depuis longtemps, ainsi que Katty et Tonio. Ernest et un brancardier s'échinaient à présent à sortir mademoiselle Cora.

Juste après son départ, Roger Torn enleva la couverture qui le recouvrait et regarda attentivement son matelas.

– Quelle misère ! dit-il, fort attristé. Le matelas est entièrement mouillé et le pyjama et tout...

Il avait des fistules ouvertes et un pansement

probablement mal fait.

– Qu’y a-t-il ? Que se passe-t-il ? demanda Valentin, vaseux, ç’a transpercé ?

– Oui, et bien plus encore. Quelle porcherie ! Jusqu’à huit heures, quand la clinique ouvrira ses portes, il faudra que je reste baigné dans cette mare.

D’où il se trouvait, Emmanuel vit le drap regorgeant de sécrétions verdâtres, purulentes.

À leur retour, Ernest et le brancardier contemplèrent eux aussi le désastre.

– Tu as badiné toute la nuit, dit Ernest. C’est bien fait pour toi !

– S’il te plaît, laisse tomber les leçons de morale à cinq heures du matin, répondit amèrement Roger Torn.

Emmanuel s’en allait à son tour ; il leur fit un signe de la main pour leur dire au revoir. Ernest le poussait en bâillant à s’en décrocher la mâchoire.

Emmanuel se retrouva seul dans sa chambre et la journée lui parut encore plus vide, plus désolante. Dans sa poitrine s’était logée une atroce vacuité, comme un besoin impérieux de respirer, ou de pleurer.

Emmanuel aurait bien fait la grasse matinée, s'il n'y avait eu cette visite inattendue. Quel étonnement de voir entrer le docteur Cériez, accompagné de deux infirmières ! « Il vient certainement me gronder, pour la fête de la nuit dernière », pensa-t-il. Il avait honte qu'on le morigène alors qu'il était obligé de rester couché ; le médecin le regarderait de haut, sans qu'Emmanuel puisse cacher son regard, sans qu'il puisse échapper à cette posture humiliante, allongé sur la gouttière mobile, comme un animal en passe d'être disséqué.

– Tu dors encore à cette heure-ci ? demanda le médecin avec sa voix rauque et joviale.

Ce ton amical irrita Emmanuel. Il sentit une vague de chaleur sous la couverture.

– Puis-je, par un temps si morose, t'annoncer une nouvelle désagréable ? continua le médecin avec la même bonhomie. « Il veut probablement me notifier mon renvoi de la clinique », se figura Emmanuel, qui leva rapidement la tête, sourit nonchalamment et s'efforça de prendre un air canaille.

– Voilà, je vais te dire pourquoi je suis venu. Je voudrais te demander si tu veux être plâtré aujourd'hui même. Un jour ou l'autre, il faudra bien que tu le portes. Tes vertèbres doivent être consolidées, si tu veux guérir. Alors, qu'en dis-tu ? On le fait aujourd'hui, ou on reporte à demain ?

Soulagé et très content qu'il ne s'agisse pas de la soirée dansante, Emmanuel oublia le plâtre et acquiesça immédiatement avec effusion :

– Bien sûr, dès aujourd'hui ! Bien sûr ! Allons-y ! Je crois que je me suis habitué à rester couché et que je vais le supporter facilement...

– Tu es le premier malade qui se réjouit d’être plâtré, sourit le médecin. D’habitude, quand j’annonce cette nouvelle, les malades affichent une mine déconfite.

Un brancardier le conduisit à la clinique.

Dans la chambre blanche et aseptisée, entouré d’appareils orthopédiques, Emmanuel éprouva soudain un pincement au cœur et, pour rééquilibrer les comptes de la sincérité, il regretta son précédent enthousiasme. « Quoi qu’il en soit, il vaut mieux un plâtre qu’une leçon de morale », se dit-il pour se donner un courage nébuleux. Ses pensées se mélangeaient quelque peu et seule la forte odeur de phénol restait claire et intelligible.

Éva, l’infirmière, ôta son pyjama.

– C’était une sacrée bringue, à ce qu’il paraît, murmura-t-elle suffisamment bas pour que le médecin n’entende pas.

Elle aimait fourrer son nez dans l’intimité des malades et se faire passer pour leur amie. Mais d’autre part, elle propageait des ragots sur leurs dos auprès du médecin. Ernest avait déjà démasqué plusieurs fois cet agent double.

Emmanuel fit semblant de ne pas savoir de quoi il retournait. Le médecin d’ailleurs était prêt à commencer. Il endossa un large tablier, fermé jusqu’au cou, et des bottes de caoutchouc pour ne pas se faire asperger par le gypse hydraté. Dans la clinique, il faisait assez froid.

– Tu vas très vite te réchauffer, chuchota Éva avec perfidie, puisque Emmanuel avait repoussé ses amabilités.

Elle l’habilla avec une flanelle fine, blanche comme un maillot de sport. En se mirant dans le reflet convexe d’une boîte nickelée, Emmanuel trouvait que cela lui allait plutôt bien.

– Désormais, tu garderas ce seul maillot sur toi, jusqu’à ce qu’on enlève le plâtre, dit le docteur.

Le charme se dissipait ainsi.

Ils l’allongèrent sur le ventre, sur deux tables collées l’une à l’autre, puis séparèrent les tables et Emmanuel forma

ainsi, avec la moitié de son tronc suspendu dans le vide, un pont entre elles.

Dans des bassines, sur des chaises, attendaient la poussière blanche, l'eau chaude et les bandelettes de tissu.

L'opération n'était guère compliquée : le médecin prenait une bandelette, l'enfarinait de gypse et la trempait dans l'eau. Il l'appliquait ensuite, comme une compresse, sur le dos d'Emmanuel, dans le sens de la longueur. Paf ! et repaf ! Elles se collaient sur les côtes, sur la poitrine, sur les hanches, adhéraient à la peau comme s'insinueraient certains animaux gluants et toujours vivants. Le médecin travaillait avec la rapidité d'un maçon qui jongle avec les briques. Il égouttait le flic flac du gypse dans le creux de sa main et le modelait sur son corps. Les bandelettes s'abattaient l'une après l'autre et enfermaient Emmanuel dans une tunique blanche du cou jusqu'aux hanches.

Il commençait en effet à se réchauffer : ce n'était ni désagréable ni douloureux. À l'intérieur du corset, une humidité tiède et assez agréable collait à sa peau et, de temps à autre, un filet d'eau s'écoulait rapidement depuis ses épaules le long de son dos : frisson d'une fine calligraphie tactile.

À présent, le dos était prêt. Le plâtre devait encore s'étoffer devant, sur la poitrine. Il commençait d'ailleurs à durcir.

– Je voudrais voir si tu arrives à te retourner sur le dos tout seul, lui demanda le médecin, pendant qu'il rapprochait les tables.

– Oui, tout de suite, répondit Emmanuel précipitamment et, prenant appui sur un coin de la table, il essaya de se retourner. Quelle stupeur ! Combien de milliers de kilos pesait-il à présent ? Impossible de bouger. Il gisait, anéanti, inerte, emprisonné dans le corset. C'était donc ça !

Cette carapace le confinait hermétiquement, immobile, accablé, comme écrasé par un rocher. « Adieu, Emmanuel ! Tu es un homme mort », se dit-il. La douleur le prenait à la

gorge.

– Qu'est-ce qui reste à faire maintenant ? se demanda-t-il.

L'infirmière et le médecin le retournèrent sur le dos. Ils le manœuvraient comme un mannequin sans vie. Ils le soulevèrent, le tortillèrent, le déposèrent lentement sur la table pour ne pas le cogner. Dépossédé de toute sa mobilité usuelle, Emmanuel sentit une terrible abolition qu'il n'avait encore éprouvée qu'en rêve.

Sur l'abdomen, le docteur coupa un carré pour laisser plus de liberté à la respiration.

Avec les ciseaux, il arrondit le corset à l'aine et aux hanches. Quand Emmanuel leva un peu la tête et se regarda jusqu'au bout des pieds, il découvrit qu'il était devenu une statue entièrement hybride, une étrange combinaison de peau et de gypse. Ils le conduisirent dans sa chambre. L'infirmière apporta des bouteilles remplies d'eau chaude pour accélérer le séchage. Dehors, la bruine tambourinait aux vitres. On alluma les calorifères et les bouteilles d'eau chaude furent disposées autour du plâtre. La chaleur agréable de tout à l'heure, celle des compresses, s'était transformée en une humidité dont on entendait, à la moindre tentative de mouvement, le clapotis à l'intérieur du corset. Couché, il fixait des yeux les crevasses du plafond. Le temps s'écoulait et durcissait le plâtre, tandis que l'humidité refroidissait de plus en plus. Les bouteilles remplies d'eau chaude ne propulsaient plus de chaleur jusque sous le plâtre. On lui apporta à manger, mais il ne toucha à rien. À quoi bon introduire des aliments dans cette boîte de plâtre ?

Ernest lui rendit visite juste après le déjeuner.

– Tu viens d'endosser ton uniforme ! Tu es rentré dans les rangs ! s'exclama-t-il. Ils t'ont eu juste après la soirée dansante. Je crois que tu as repris tes esprits.

Il se coucha sur le lit métallique qu'on avait laissé dans la chambre, près de la gouttière mobile et alluma une cigarette :

– Zed et son ingénieur : de vrais fous à lier ! Cela aurait

pu virer au grand scandale, cette affaire...

Emmanuel se souvint de la nuit passée chez Ernest, mais à présent, dans la lumière de l'après-midi pluvieux, dans le silence où seul le calorifère sifflotait encore faiblement, tous ces détails précis de la nuit dernière s'effiločiaient dans un calme désespoir. Comme si rien d'autre n'était survenu, comme si rien d'autre n'avait jamais existé hormis l'enveloppe humide et froide du corset.

À la fenêtre, Ernest suivait le ruissellement sinueux de la pluie. Lui aussi était accablé par cette journée automnale.

– J'aime bien quand il pleut, dit-il enfin. Le temps qui nous correspond bien, à nous les malades. Pluie, ciel bas, froid ; alors tu sais que tout le monde est réduit à la même chambre aux quatre murs, à la même tristesse.

Emmanuel le comprenait de toute son âme.

– Lorsqu'il fait beau dehors, quand il fait chaud et qu'il y a du soleil, continua Ernest, tout m'apparaît alors terriblement vain et incompréhensible. Que peut bien faire un homme au milieu de la limpidité du décor ? Et même s'il avait quelque chose à faire, cela serait bien trop clair, trop évident, donc trop inintelligible. Le plus troublant des mystères est peut-être celui qui surgit de la plus simple des évidences. J'aime ces journées maussades et pluvieuses, quand on s'enferme dans la maison et quand on ne comprend pas plus le monde qu'un chien battu.

Ils partagèrent le même silence pendant quelque temps, en écoutant la pluie. Emmanuel ferma les yeux.

– Tu voudrais peut-être que je te laisse dormir ?

– Impossible... Je suis noyé dans une flaque épouvantable. L'humidité me semble pénétrer sous la peau, s'infiltrer jusqu'à mes os, s'emparer de mon cœur, monter lentement vers la tête...

– C'est en effet très désagréable, approuva Ernest. Je connais, je sais ce que c'est... Cela prendra encore deux-trois jours avant de sécher complètement, ensuite tu ne sentiras plus rien.

Emmanuel réfléchit avec terreur à ces « deux-trois jours ».

– Tu penses vraiment que je vais m’habituer à ça ? dit-il en tapant furieusement dans la carapace. À chaque fois que je voudrai bouger, le plâtre me retiendra et me rappellera que je suis hermétiquement confiné.

– Si, si, tu finiras par t’y habituer ; tu bougeras autant que tu voudras, tu verras, tu finiras par bouger comme si le plâtre n’était qu’une simple chemise...

Ernest se leva pour partir.

– Je voudrais te demander quelque chose, dit Emmanuel. Qui est la grande fille blonde qui était chez toi hier soir et qui s’appelle Solange ?

– Ah, Solange ! Une ancienne malade elle aussi, avec une gouttière mobile comme toi. Comme tu peux le voir, elle a admirablement bien guéri. En revanche ce n’est pas une demoiselle, c’est une dame, elle a été mariée et, lorsque la maladie s’est déclarée, son mari l’a quittée. Plutôt aimable et élégant de sa part, n’est-ce pas ?

– Que fait-elle encore à Berck, alors ?

– Voilà une affaire très curieuse... Berck est autre chose qu’une ville de malades, c’est un poison autrement plus subtil, qui pénètre jusque dans le sang. Qui a vécu ici ne trouve plus sa place nulle part ailleurs, tu ressentiras cela aussi un jour. Tous les commerçants, tous les médecins d’ici, les pharmaciens, même les brancardiers, tous sont d’anciens malades qui n’ont pas pu vivre ailleurs.

– Et Solange ? demanda à nouveau Emmanuel, pour revenir à un sujet qui lui tenait à cœur.

– Elle vit ici seule. Elle gagne seule sa vie. Elle est dactylo dans un cabinet d’avocats.

Ernest ouvrit la porte. Emmanuel le retint.

– Pourrais-je lui parler ? Pourrais-je la voir ?

– C’était donc cela, c’est vraiment du sérieux alors ! Tu es amoureux d’elle ? J’ai connu ça aussi : quelque chose comme

le plâtre, mais exactement à l'envers : une torture sèche et brûlante. Je pense que je vais lui en parler dès demain et que je l'appellerai ici. Elle viendra peut-être, au revoir !

Il laissa Emmanuel dans l'humidité, la solitude et plein d'impatience.

Pendant la nuit, l'humidité se transforma en une tunique de fièvre et de cauchemars. Emmanuel s'assoupissait un instant, mais se réveillait aussitôt baigné dans une véritable mare. En cette journée d'hiver ensoleillée, la neige fondait sur les toits. Avec ses bottes en caoutchouc, il barbotait dans l'eau, mais le soleil brillait dans la rue. Soleil ! Soleil ! Des boules de feu jaillissaient tous azimuts ! Feu d'artifice en plein jour, dans la neige ! Aveuglant ! Le souhait éternel d'Emmanuel : qu'une fille l'accompagne en plein soleil un jour comme celui-ci. Solange. Peut-être. Les violettes encore humides de la fécondité de la terre glaise, quelle odeur ! Tu vois les deux oiseaux blancs qui volent de toit en toit ? Ce sont nos âmes : ruine et rempart, « dans l'ombre j'attendrai mieux le soleil et Solange... », dans l'ombre tout devient bleu. Ensuite les ventouses, ainsi soit-il, la béatitude doit être absorbée par l'ombre et par les ventouses... ventouses glaciales et gélatineuses...

Emmanuel se réveilla et alluma. À certains endroits, le plâtre contenait des litres entiers d'eau. Près des côtes se formait un espace neutre, où la respiration pouvait un instant se libérer, mais plus loin, elle se collait à nouveau à la froideur. La lumière électrique amplifiait le tout et multipliait la douleur avec chaque objet. Le noir semblait encore plus supportable.

Dans l'obscurité, Emmanuel dessinait la carte de l'humidité et de la torture. Des promontoires abrupts qui s'avançaient profondément dans les eaux et plus loin, des endroits tranquilles, des étendues humides et froides, enfin des baies d'un calme relatif, où il s'imaginait Solange.

Hélas, il était devenu impossible de dissocier le souvenir

de son regard limpide et bleu de la moisissure répugnante de l'humidité.

Il se mit à grelotter de froid. Ensuite, plus de sensation de froid, mais il continuait à trembler d'énervement.

Enfin, il s'endormit, écrasé de fatigue. Il sentit que le sommeil l'avait submergé, il savait qu'il dormait, qu'il n'était plus simplement immergé dans la mollesse d'un état de veille, mais il n'avait plus la force de songer à tout cela. Il flottait dans des eaux pesantes et épuisantes...

Ce matin-là, Emmanuel le passa au salon en compagnie d'autres malades, enfants, vieilles dames qui tricotaient, imposantes sur leurs gouttières mobiles comme des statues identiques. Sur les murs dégoulinait une peinture verdâtre et délavée, comme une horrible et secrète maladie de la pièce.

Sous une couverture blanche jusqu'au cou, Emmanuel pouvait à peine bouger sa tête à droite et à gauche. Il voyait la « marquise », ancienne professeure toujours en robe de velours violette, avec des bracelets et des bagues aux doigts, ses énormes seins défunts décorés de médaillons et de dentelles.

Dans un coin, un garçonnet d'environ dix ans moulinait sans cesse la manivelle d'une boîte à musique, déclenchait le refrain persistant et neurasthénique des mêmes trois notes mineures. C'était le fils d'un commerçant de Vienne. Son père, assis à côté de lui, lui dorlotait les cheveux.

La conversation avait gagné toute la pièce. Emmanuel fut pris dans ses filets comme une nouvelle proie, facile à capturer. Tous s'intéressaient à son plâtre. Emmanuel répondait avec un ennui bienveillant. Une attente secrète le tourmentait. Ernest était parti en bas au téléphone pour demander à Solange de venir au sanatorium.

– Ce matin en tout cas, elle travaille, et peut-être cet après-midi, dit Ernest. Que dois-je lui dire, quel motif dois-je invoquer ?

Emmanuel réfléchit une seconde.

– Dis-lui purement et simplement que je veux la voir. Ernest n'en revenait pas. Emmanuel, impatient, répondait

désormais confusément aux questions de ceux qui l'entouraient.

– Tu as mal à la tête ? demanda la « marquise ».

– Oui, horriblement, à la tête, au cou et à la hanche gauche, répondit Emmanuel avec un infini sérieux et on le laissa aussitôt tranquille.

Enfin, on entendit les pas d'Ernest.

– Elle vient, dit-il d'un signe discret, clignant d'un œil rusé dès le pas de la porte.

Emmanuel sentit brusquement un grand poids s'évaporer de son plâtre. Mais Solange fut en retard et n'arriva qu'à l'approche du dîner. Les brancardiers commençaient à relever les malades pour les emmener vers l'ascenseur. Emmanuel demanda à être conduit dans sa chambre. Ernest et Solange le suivaient dans le couloir. C'était une des sensations étranges liées à la maladie, lorsqu'un malade était suivi par des personnes saines, comme la marche de la famille derrière un cercueil, comme des voyageurs pressés qui suivent leur chariot rempli de bagages.

Emmanuel aurait bien aimé rester seul au moins un instant avec Solange. Ernest l'avait compris, voulut s'en aller et Solange le retint.

Elle s'intéressait de très près au plâtre.

– C'est vraiment désagréable, n'est-ce pas ? Moi aussi, j'étais plâtrée, pendant huit mois, et à présent j'ai tout oublié.

Dans la chambre, il n'y avait pas de chaise. Solange s'assit sur le lit près d'Emmanuel. Elle était si proche de lui qu'il sentait son parfum, un mélange indistinct de clémentine et de lavande, un parfum frais qui adhérerait parfaitement au tricot simple qu'elle portait, une flanelle bleue avec un col blanc d'écolière. La grâce entière de cette jeune femme émanait d'une certaine sévérité dans sa tenue vestimentaire, dans ses gestes, son parfum.

Ils abordèrent des sujets insignifiants, pendant qu'Emmanuel s'efforçait de découvrir comment faire en sorte qu'elle revienne le voir un jour, seule.

Il se surprit soudain à gémir, tout d'abord très

discrètement, intensifia ensuite le gémissement jusqu'au point précis où les autres l'entendaient, mais croyaient néanmoins qu'il l'étouffait.

– Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Solange.

Emmanuel cessa et fronça les sourcils. Il fallait composer habilement, suffisamment distinctement pour qu'on voie qu'il souffrait en secret et que, stoïque, il préférerait cependant se taire.

– Oh rien, vraiment rien, absolument rien, dit Emmanuel avec une retenue qui effraya les autres.

– Pourtant, je vois bien que quelque chose te fait mal, il faut que tu me le dises. Sache que je ne partirai pas si je ne sais pas ce qui te fait mal, dit Solange avec une compassion soudaine.

Emmanuel exulta, mais protesta à nouveau sur le même ton mélancolique :

– Je vous assure qu'il n'y a rien, ça va passer.

Solange semblait sincèrement abattue.

– Allons, dis ce que tu as.

– Le foie, murmura Emmanuel (jamais de sa vie il n'avait souffert du foie).

– Où est-ce que tu as mal ? Montre-moi, dit Ernest.

Emmanuel ne savait pas trop où étaient localisées les douleurs en cas de crise de foie. Il montra avec la paume de sa main grande ouverte toute la poitrine et la moitié du ventre. Cela lui semblait suffisant.

– Oh la la ! s'étonna Ernest. Il s'agit de douleurs irradiées dans la ceinture pelvienne...

– Et la crise frappe juste au moment où tu as le plâtre...

– C'est terrible, murmura Emmanuel, s'apitoyant si sincèrement sur son propre sort que les larmes lui montèrent presque aux yeux.

– Que pouvons-nous faire ? demanda Solange.

Au même moment, on lui apporta le plateau-repas. Emmanuel était mort de faim.

– Je pense que tu ferais mieux de ne rien manger, lui conseilla Ernest.

– Oui, en effet, approuva Solange. Une tisane. Une tisane et des biscottes.

L'aide-soignante repartit donc avec le plateau chargé, d'agréables effluves de soupe chaude derrière elle. Emmanuel s'attrista vraiment, mais il lui fallait jouer la comédie jusqu'au bout.

– Je me sens un peu mieux, murmura-t-il.

– Repose-toi, d'accord ? Cela passera. Je suis vraiment désolée, mais je ne peux plus rester, dit-elle, en regardant l'heure. Tout comme je suis désolée de te voir tant souffrir.

Une brève crise de foie crispa à nouveau le visage d'Emmanuel, qui tenait admirablement le coup.

– Ce n'est pas que cela, murmura-t-il. Toutes ces douleurs, tout ce plâtre n'est rien comparé à l'horrible, l'effrayante terreur de rester seul dans sa chambre, chaque jour, jour après jour...

Ernest comprit tout, enfin, et toussa en signe d'approbation.

– Pourquoi tu ne viendrais pas le voir plus souvent ? demanda Solange à Ernest, qui ne répondit pas, pendant qu'Emmanuel continuait à gémir.

– Eh bien, je viendrai te voir, moi, dit Solange d'un air héroïque. Quand ? Elle réfléchit une seconde. Dimanche, par exemple. Dimanche, je suis libre toute la journée.

– Je te remercie, merci vraiment beaucoup, gémit Emmanuel dans un dernier effort d'humilité et de clownerie.

– S'il te plaît, ne l'oublie pas, dit Ernest.

Ils s'en allèrent tous les deux. Une fois seul, Emmanuel se détendit un bref instant. On venait de lui apporter la tisane.

– Le reste aussi, commanda-t-il. Il faudrait me rapporter tout le plateau-repas, le tout, j'ai faim, la crise est passée.

Il renvoya la boisson anémique et sirupeuse, à la grande surprise de l'aide-soignante.

Pour l'après-midi, Emmanuel ne pouvait pas se plaindre d'avoir été abandonné. Beaucoup de malades lui rendirent visite : Tonio le premier, qui était amer, car depuis quelques jours un membre de la famille de madame Wandeska était

arrivé de Pologne, un soi-disant cousin, qui devait la ramener chez elle.

– Comment vais-je faire tout seul ? se torturait-il.

Ce qui le torturait surtout, c'était l'énigme de ce jeune cousin plutôt agréable à voir qui pouvait, éventuellement, être un amant...

Ensuite Zed, avec sa gouttière mobile, lui rendit une petite visite, et vers le soir, quand il fut à nouveau seul, arriva Quitonce¹⁹, le malade qui marchait avec deux cannes en jetant ses pieds et qui s'attarda un peu plus.

Assez jeune, il avait néanmoins les tempes grisonnantes. Il donnait l'impression de ne jamais penser à son infirmité. D'ailleurs, il le confessait :

– Comprends-tu ? Je suis malade depuis l'enfance. Je connais tous les médecins, toutes les infirmières, tous les sanatoriums d'Europe. À l'instar des escrocs internationaux qui ont parcouru la Terre entière et qui savent de manière très précise dans quelle ville, et à quelle enseigne on peut faire un beau casse, moi, je connais par cœur la géographie des cliniques pour maladies osseuses. Je peux te dire dans quel sanatorium de Suisse les infirmières sont aimables et où, en Allemagne, on fait le meilleur plâtre. Je me suis spécialisé : dans mon métier de malade, j'ai dépassé le stade du dilettantisme. Je suis devenu un vrai « professionnel ».

Quitonce était le fils d'un célèbre ingénieur de Paris. Emmanuel avait même vu une fois dans les journaux la photographie de l'ingénieur Quitonce lors de l'inauguration de travaux techniques remarquables.

– Tu es un héros de la maladie et non pas un professionnel, lui fit remarquer Emmanuel.

– Qu'est-ce qu'être un héros veut dire ? s'offusqua-t-il. Si conquérir quelque chose dans le monde signifie être un héros, alors je n'ai rien et je ne suis donc pas un héros. Tiens, je vais te dire, moi, où l'héroïsme des malades s'arrête.

19 Le prénom semble avoir été forgé par l'auteur lui-même, peut-être en référence à l'anglais « quit once » (démissionner, abandonner) ou « quit at once » (arrêter tout de suite) [N.d.l.T].

Il s'arrêta pour reprendre son souffle, car il était légèrement asthmatique, cela apaisait sa conversation amère et lui donnait beaucoup de charme. Sa parole calme, d'un ton uniforme, se maintenait toutefois uniquement lorsqu'il était assis. Dès qu'il se levait, le mécanisme de secousses des jambes se mettait en marche et tout le reste du corps tremblait également comme une usine qui vibre tout entière lorsqu'un puissant moteur se met en branle.

– Pour être un héros, pour atteindre un tel but, continua Quitonce, une légère fatigue dans la voix, il faut une certaine énergie et une certaine volonté, afin de vaincre un grand nombre de difficultés. Eh bien, tout malade dispose de cela. Durant l'année, un malade déploie exactement autant d'énergie et de volonté qu'il faut pour conquérir un empire... À cette différence près qu'il les consomme en pure perte, voilà pourquoi les malades peuvent être appelés des héros négatifs. Chacun d'entre nous est « celui que César n'a pas été », bien qu'il ait réuni toutes les conditions pour l'être. Comprends-tu ? Remplir toutes les conditions nécessaires pour être un César et être... un malade. C'est bien là la forme suprême et ironique de l'héroïsme.

Il passa sa main devant son visage comme sur un masque. Il semblait préoccupé par autre chose que ce dont il parlait.

– Dans deux semaines ou dans un mois, je ne sais plus exactement quand, il faudra que je sois à nouveau opéré, ce sera la douzième opération de ma vie. On m'a déjà coupé des doigts pourris, des morceaux de crâne. Regarde les cicatrices par ici... et par là, et encore ici. Eh bien, s'il en fallait encore, par-dessus le marché, de l'héroïsme pour supporter cette nouvelle épreuve, je me suiciderais, je ne résisterais plus...

– Et pourtant, tu la supporteras, dit Emmanuel.

– Bien sûr, bien sûr, mais pas par héroïsme... Sans courage, sans espoir, sans rien. Je garde pour l'intervention chirurgicale le sentiment parfaitement neutre que j'éprouve lorsque je bois un simple verre d'eau : ni courage ni lâcheté, je bois un verre d'eau, un point c'est tout.

Il passa à nouveau sa main sur sa joue et demeura silencieux, son visage dans la paume de sa main. Dans la chambre, il faisait noir à présent, mais Emmanuel ne voulait pas allumer, pour ne pas interrompre l'incantation de ce début d'amitié.

– J'ai déjà tout fait dans la vie, dit à nouveau Quitonce. J'ai essayé toute la palette des sensations : des douleurs jusqu'aux... j'allais dire voluptés, jusqu'aux bêtises... Allume, s'il te plaît !

Il sortit de sa poche un portefeuille volumineux et fouilla dedans.

– Tiens, regarde ! et il donna à Emmanuel un paquet de photographies.

Que des photographies pornographiques, assez bien cadrées. Dans toutes revenait le même visage d'homme vigoureux et nu, en pleine tension virile, et deux femmes aux corps finement modelés.

Emmanuel regarda plus attentivement, et découvrit que l'hypersexuel était Quitonce lui-même.

– Je retrouvais toujours mes forces entre deux opérations, expliqua-t-il. Qu'en dis-tu ? Excitant, n'est-ce pas ?

Emmanuel était torturé par une question que néanmoins il ne posa pas : « Est-ce que pendant l'acte sexuel Quitonce jetait ses pieds comme lorsqu'il marchait ? » L'image d'un pantin frénétiquement déchaîné, qui se jetait et tremblait de tout son corps en faisant l'amour lui était pénible. Il rendit les photos pornographiques et remercia.

– Excitant, hum ? réessaya Quitonce en claquant de la langue.

De redoutables envies broyèrent Emmanuel cette nuit-là, une souffrance unique et terriblement localisée. Son sexe s'était transformé en une douleur vive, en une âpre torture intérieure de l'épiderme lui-même, qui arrachait de l'aine, en même temps que son épuisante virilité, ce qui restait de calme nécessaire à l'endormissement. Insomnie suprême, profondément ancrée dans la chair, suprême effort prisonnier...

Vers le petit matin commencèrent, à l'intérieur du plâtre qui avait séché, les démangeaisons de la peau. Nouvelle souffrance, nouveau supplice, nouvel écartèlement froid, hallucinant. Emmanuel glissait en vain ses mains impuissantes sur le corset. Ses ongles grattaient seulement l'épaisse tunique du gypse. À l'intérieur, l'épiderme s'enflammait par endroits et l'irritation croissait frénétiquement, comme un déversement d'acides ou comme si une griffe minuscule se promenait dans le plus fin réseau du système nerveux.

Il ferma les yeux et serra les paupières avec force, ressentant bien qu'il ne pouvait plus contenir autant d'irritation calme et démentielle. Il tenta de se gratter, se frotter de l'intérieur aux parois du plâtre, mais de nouveaux territoires de l'épiderme prenaient feu de démangeaisons frénétiques, pendant que la douleur de la sexualité croissait elle aussi toujours, en parallèle avec les irritations de la peau.

Emmanuel rassembla encore une fois de toutes ses forces tous les muscles de son visage et se concentra dans une suprême résistance. Poings et paupières serrées, recroquevillé et réduit au minimum, il se décida ainsi à attendre que s'éteigne ce feu qui s'était emparé de son corps.

Enfin, le dimanche était arrivé. La pluie s'était arrêtée et tous les malades étaient descendus à l'air libre. Ils étaient alignés sur leurs gouttières mobiles sous un étroit préau de toile maculée, jadis jaune, à présent délavé par la pluie. Devant eux s'érigait, obsédant et sombre, l'immeuble du sanatorium. Quelques pauvres mètres carrés de gazon fané et deux ou trois buissons de rosiers desséchés constituaient tout le jardin : humble et triste, enfermé entre des murs, comme un animal souffrant dans un parc.

Emmanuel s'était bien enveloppé sous deux couvertures pour que les courants d'air froid ne pénétrant pas jusque sous le plâtre. Du côté de l'océan lui parvenait une brise coupante et humide, fortement imprégnée d'une odeur d'algues, de moisissures et de charogne.

Il attendait Solange avec impatience, bien qu'il sût qu'elle ne viendrait pas le matin.

Il alluma une cigarette, pouffa calmement, les volutes de fumée s'entortillaient comme un fil bleu, déchiré par le vent, et Emmanuel poursuivit, inerte, silencieux, sans une pensée.

Son horrible nuit de supplice et de torture s'était évaporée miraculeusement dans l'air ample de cette matinée automnale. La toilette à l'eau froide dans sa chambre l'avait rafraîchi, comme une peau neuve qu'il aurait enfilée sur les joues et les mains. Il avait passé l'éponge gorgée d'eau, de façon absurde et inutile, également sur la tunique de gypse, une satisfaction d'ordre strictement moral. Il enfila ensuite sa chemise correctement, comme sur un corps bien lavé.

À l'intérieur, le plâtre avait presque complètement séché.

Emmanuel resta dans le jardin, à l'écart des autres malades jusqu'à l'heure du repas. L'après-midi, il s'enferma

dans sa chambre et une attente frissonnante.

Dans le sanatorium régnait l'atmosphère de vacuité et d'ennui du dimanche après-midi. De temps à autre résonnait dans quelque chambre l'écho grésillant et effacé d'un phonographe, ensuite le silence retombait, plus lourd et plus hypnotisant. Il guettait le moindre bruit dans le couloir. Était-ce Solange, cette fois-ci ? Les pas s'approchaient, trompeurs, puis se révélaient soudain : les pas indifférents d'une personne étrangère, comme dans le numéro d'un prestidigitateur qui substitue rapidement des objets.

En vain, il attendit jusque tard dans la soirée. Solange ne vint ni ce jour-là ni le lendemain. Exaspéré, il lui envoya un petit mot par un brancardier à la pension où elle habitait. Mais sans aucun effet.

Humilié, Emmanuel ruminait à présent une ire maîtrisée, mais assez violente contre elle. L'attente s'était transformée en volonté de ne plus jamais la voir et cette volonté était clairement tout aussi lucide et insistante que la précédente. Passaient encore une heure, encore une journée de cette « attente de ne plus la voir ». Il savait que le hasard la lui mettrait à nouveau devant les yeux et il calculait le probable moment où cette rencontre n'aurait pas lieu.

Un soir, vers la fin de la semaine, Solange frappa à la porte inopinément. « Que me dira-t-elle ? Quel banal et absurde motif invoquera-t-elle ? » songea Emmanuel. Solange entra, la respiration coupée, les joues embrasées. « Avait-elle couru ? Était-elle si pressée ? Quelle comédie ! » se dit Emmanuel. « Depuis quatre jours, depuis qu'elle avait reçu le petit mot, elle aurait pu prendre son temps... »

Elle tenait le petit mot déplié, dans sa main et portait un pardessus simple destiné aux voyages.

– Tu es fâché parce que je n'ai pas répondu de suite ? demanda-t-elle, le voyant maussade.

Emmanuel ne répondit pas.

– Je viens droit de la gare. Je ne me suis pas attardée à la pension si ce n'est le temps de lire ton mot. Et voilà, le jour même où je suis repartie d'ici, mon patron a une affaire

importante à régler à Paris et il m'a donc emmenée... Ça fait cinq jours que je deviens folle, à taper à la machine des contrats et des transactions... Une usine des alentours fusionne avec d'autres. Difficile d'imaginer combien de chiffres et de paragraphes s'engouffrent dans la panse de certains fabricants...

Elle parlait vite pour calmer Emmanuel, recherchant sur son visage quelque signe d'apaisement.

– Dimanche, j'ai bénéficié de deux heures libres. C'est tout. Je me suis acheté un sandwich et je me suis précipitée dans un cinématographe pour me changer un peu les idées, me reposer et calmer ma faim en même temps.

Emmanuel sentit s'évaporer brusquement toute la sévère indifférence qu'il lui avait destinée ces derniers jours, comme une charge explosive. Il aurait voulu lui prendre les mains et les embrasser, lui dire qu'il l'aimait, pour que ce moment pénible de début de toute relation amoureuse survienne au plus vite.

Solange enleva son pardessus.

Emmanuel la contemplait, grande, simple, devant lui, et eut un léger frisson devant cette étonnante présence, entière, ineffable, contenue soudainement dans cette chambre si horriblement vide jusqu'alors.

Elle prit place, toujours sur le lit, auprès de lui, comme quelques jours auparavant. Vertigineuse sensation de réalité après une longue attente...

Pendant le voyage, sa robe s'était imprégnée de l'air acide du compartiment, mais à travers cette odeur transparente, Emmanuel retrouvait l'ancien parfum de lavande.

Enfin, il lui demanda si elle ne voulait rien manger. Elle accepta une tisane et une orange.

Dans une lucide rêverie, il l'admirait en train de manger l'orange. Avec chaque geste s'accomplissait la simple plénitude des retrouvailles. Elle avait divisé le fruit en quatre et mordu directement dans la chair rouge et juteuse, si profondément que de petits fils blancs d'écorce restaient

accrochés entre ses dents.

– Excuse-moi de dévorer cette orange comme une sauvage, s'excusa-t-elle.

Depuis quelques minutes, Emmanuel se sentait écrasé par le poids du plâtre. Précisément, depuis l'instant où il lui était passé par la tête que Solange pourrait devenir sa maîtresse. À peu près de la même façon que le poids du corset l'oppressait, la limpide désinvolture de Solange le torturait également. Il chercha quelques mots simples et directs pour le lui dire, mais toutes les constructions mentales pâlissaient rapidement devant son élémentaire présence.

Pendant quelque temps, ils discutèrent amicalement. Solange lui raconta les menus incidents du trajet et présenta son patron comme un financier dont « l'orientation de départ avait bien sûr oscillé longtemps entre la tentation de devenir boucher ou préposé de la fourrière ».

Emmanuel était préoccupé par l'envie de prendre sa main dans la sienne. Opposerait-elle résistance ? La retirerait-elle ? La main de Solange reposait, indifférente, sur le châssis métallique du lit.

Il était paralysé par son imagination rigoureuse : il voyait en pensée leur idylle depuis longtemps consommée, il suivait des attitudes précises d'amour entre eux, qui n'existaient pas encore, il avait soudain de vieux souvenirs de choses qui ne s'étaient pas encore déroulées, des tableaux vivants passionnants qui le déconcentraient et enveloppaient l'ambiance présente dans le calme d'événements survenus il y a longtemps...

Ensuite, toutes ses pensées s'ancraient brusquement, stupides, dans l'impossibilité de lui prendre la main, dans la paralysie du geste le plus anodin et le plus immédiat. Finalement, il réussit à tendre son bras avec un suprême effort, mais le geste fut si rapide, si brutal, que Solange, effrayée, se tut. Il serrait à présent sa main entre ses doigts osseux avec force, en fermant les yeux comme dans une expérience de magnétisme.

Solange le regardait avec perplexité. Mais

lorsqu'Emmanuel l'attira vers lui, elle comprit et se laissa glisser vers sa bouche de plein gré, sans protester. Ses lèvres vibraient légèrement. Le parfum de ses cheveux brûla Emmanuel comme la surprise fascinante du baiser, comme la chaleur limpide de son bras dénudé.

– Je sais bien ce que je fais, murmura-t-elle. C'est pour cela que je suis venue.

Elle l'enlaça et se colla à son visage brûlant.

Quelque chose d'horrible se produisit alors. Depuis quelques instants, Emmanuel avait oublié qu'il portait un plâtre et maintenant, enlacé par le bras de Solange, sa lourdeur lui pesait de manière insupportable. Solange serrait un buste de pierre. Emmanuel glissa en vain les mains vers ses épaules, entre eux le plâtre interposait une barrière d'indifférence et créait une organicité nouvelle, impersonnelle et terriblement dure... Il en aurait pleuré de chagrin. La difficulté du corset lui fouettait plus âprement encore le sang et en lui ses envies se soulevaient. Il lui caressa les bras sans compter, ensuite les cuisses. Il sentit soudain l'étoffe de la robe, l'extrémité des bas et plus haut la peau lisse. En tendant la main, il parvint à éteindre la lumière. Dans le noir complet, tout se précipita, dans un désir plus impétueux, qui se réduisit aux ébats sur la gouttière mobile qui, impuissante, grinçait des dents.

Tout à coup, au moment où Emmanuel glissa sa main sous la robe et sentit le corps chaud, ensuite l'angle ineffable et brûlant des cuisses réunies, Solange murmura :

– Ça, c'est pas bon pour toi !

Emmanuel tressaillit intérieurement et son affreux vertige ne fit que se ranimer avec une exaltation et des envies plus vives encore. Les mots susurrés le brûlaient comme un liquide plus bouillant, plus corrosif encore dans le sang. « Ça, c'est pas bon pour toi », répéta-t-il. « Ça », c'est-à-dire ce que lui voulait, ce qui le torturait et le retournait avec une telle intensité, à cet instant précis.

Il atteignait à présent sa féminité secrète et la souffrance d'Emmanuel devint presque fureur.

Sa tentative de glisser à côté sur le lit fut un échec ; le plâtre le clouait à la gouttière mobile. Solange se laissa tomber, la tête à côté de lui, le long de son corps cerclé par le corset tel un mannequin inanimé. Maintenant, le plâtre entravait plus encore qu'avant les mouvements libres, naturels.

Emmanuel, nu, ne réussit à pénétrer convulsivement que la chair entre ses cuisses resserrées, là où, brûlante, cette chair devient trompeuse le temps d'un instant, instant durant lequel l'exaltation immense se détendit en un suprême épuisement. C'était un acte vivant et normal, réduit à un pénible simulacre, dont Emmanuel se sentait humilié et honteux.

Il alluma, dégoûté. Un amer désespoir, harassant, bruissait dans sa tête comme un inépuisable mécanisme, impossible à arrêter. Solange lui caressa le front. Ensuite, ressentant toute sa tristesse, elle colla à nouveau sa joue à la sienne.

– S'il te plaît, ne sois pas triste ! Plus que de m'allonger auprès de toi, je voudrais être ton chien et dormir sur le pas de ta porte. Voici tout le dévouement dont je me sens capable.

Emmanuel sentit encore disparaître en lui un pan de sa vie libre et essentielle, peut-être pour toujours. À sa place s'installa une calme et douloureuse amertume, semblable à une lumière intérieure nouvelle, remplie de tristesses.

Cette semaine-là se déroula un événement qui impressionna profondément Emmanuel. Depuis quelques jours, Tonio, qui ne trouvait plus sa place au sanatorium, arpentait les couloirs, désorienté, chemise déboutonnée, tirant sur sa cravate comme sur la laisse d'un chien. Le jour du départ de madame Wandeska approchait.

– Ah, si seulement je savais si le blond maigrichon qui l'accompagne partout est son amant ou pas, dit-il un soir à Ernest.

Au réfectoire, il conservait pourtant son ancienne attitude, digne et indifférente. Lorsqu'il saluait madame Wandeska, il prenait appui sur une seule canne, levait légèrement la tête, le regard vaguement distrait. Il tenait à dissimuler son désespoir sous un orgueil froid et masculin. Dans ses yeux scintillait cependant toute la mélancolie des nuits d'insomnie.

Pourtant, personne n'était dupe : de simples gestes, ou des attitudes à peine perceptibles lui échappaient malgré tout, ou alors une clarté nouvelle apparaissait dans la lividité de son visage. Le pauvre garçon tentait de boiter le moins possible lorsqu'il passait devant le cousin valide et ses joues rubicondes.

Lors de ses sorties en carrosse, Emmanuel le trouvait éternellement assis à la table d'un bistrot de troisième ordre, sur l'esplanade, les yeux égarés, devant un verre rempli d'un liquide jaune qu'il sirotait avec une paille.

On aurait dit de l'orangeade, mais c'était tout à fait autre chose :

– C'est une invention du patron, révéla Tonio par borborygmes, c'est super bon, du raki mélangé avec du rhum

et du jaune d'œuf. Très bon et fortifiant.

Si fortifiant que, lorsqu'il se levait de table, il tenait à peine debout.

En vain Ernest et Emmanuel avaient-ils essayé de le convaincre que ses soupçons n'étaient pas justifiés.

Un après-midi, plus ivre que d'habitude, il ne put maîtriser son impatience et son inquiétude. Il courut chez Ernest, car il avait une illumination :

– La chambre d'Emmanuel, n'est-elle pas adjacente à celle de madame Wandeska ?

– C'est exact, répondit Ernest.

– J'ai vu dans la chambre d'Emmanuel une armoire, qui cache certainement une porte. Est-ce que je ne pourrais pas, ce soir ?... Comprends-tu ?

Ernest fit semblant de ne pas avoir compris.

– Comment ça, tu ne comprends pas ? J'irai, ce soir, quand le cousin viendra la voir, pousser l'armoire, écouter à la porte et je saurai avec certitude si...

Il lui était difficile d'exprimer la terrible supposition à voix haute, de se l'entendre dire.

– Nous devrions demander l'avis d'Emmanuel, dit Ernest. Qu'en penses-tu ?

Ils se rendirent dans sa chambre sans le trouver. Il était parti en carrosse à la plage. Tonio bouillonnait d'impatience. Cette idée avait pris possession de son cerveau, où elle tournait frénétiquement en rond, comme une toupie, déchirait tous les réseaux de la pensée comme des toiles d'araignée.

Il lui fallait, de toute façon, attendre jusqu'au soir, mais il courut chercher Emmanuel à la plage, comme si sa nervosité pouvait accélérer l'écoulement du temps, en le fouettant pour qu'il passe plus vite.

Essoufflé, il grimpa sur la colline qui conduisait à l'océan. Son irritation, sa jalousie et son ivresse s'étaient transformées en une féroce obstination de retrouver son ami.

C'était une concentration suprême de ses sentiments essentiels sur un fait anodin et sans importance, comme un déversement absurde d'énergie sur une rigole étroite.

Il trouva la plage complètement vide. À perte de vue, le sable plat s'étendait au loin, comme frappé d'une désertion évidente, organisée spécialement pour l'exaspérer.

Il marcha quelque temps le long de l'eau, chaotique, en marge du calme infini, comme dans le néant de sa propre tristesse. Le soleil se couchait avec toute la grandeur éternellement stupide et inutile de la nature indifférente aux questions graves.

Il retourna au sanatorium et se laissa tomber dans un fauteuil du *hall*²⁰.

Il envoya un garçon lui acheter des cigarettes.

– Quelle sorte de cigarettes ? demanda celui-ci.

– Prends les moins bonnes, répondit Tonio. C'était, pour lui, une nouvelle forme de mortification.

Il s'empara d'un journal, mais, capricieuses, les lettres se jouaient de lui, se dissolvaient entièrement ou alors se regroupaient par blocs solides, comme des barrières infranchissables. Il suivait le temps sur l'horloge énorme accrochée au mur, et la surface du cadran absorbait difficilement son impatience, la filtrant trop lentement en minutes inflexibles.

Il alluma une cigarette, puis une autre... tellement absorbé par l'attente, si attentif à ses pensées intérieures qu'il ne reconnut même pas Emmanuel lorsque celui-ci passa en carrosse devant la fenêtre ouverte. Cet événement simple, qu'il avait attendu intensément pendant plus de deux heures se débattit quelques secondes dans sa tête, comme un doute. « Emmanuel vient de passer, et alors ? »

Ah ! Il se rappela que, justement, il fallait lui parler.

Il jeta alors brusquement sa cigarette et courut comme un fou dans la cour pour accueillir Emmanuel. Celui-ci n'était pas seul. Solange l'accompagnait.

Il dut donc attendre quelques minutes encore jusqu'à ce qu'elle s'en aille. Ils entrèrent dans le sanatorium. Il expliqua avec difficulté ce qu'il voulait, s'emmêlant les pinceaux...

20 En français dans le texte [N.d.l.T].

Au même moment, madame Wandeska passait dans le couloir, poussée vers le réfectoire par un brancardier.

Tonio regarda longuement derrière elle. Le cousin l'accompagnait, à côté de la gouttière mobile, et lisait le journal.

– Ah ! la salope ! grinça-t-il des dents. Il regretta immédiatement :

– Je t'en prie, considère que je n'ai rien dit... Il mordit légèrement ses lèvres, comme pour rétablir la circulation du sang.

Le soir, juste après le dîner, il se rendit dans la chambre d'Emmanuel. Épuisé par cette terrible journée, il avait besoin de ses béquilles. Il poussa doucement l'armoire, mais ce travail achevé, il semblait déçu :

– Écouter aux portes, ah, non, ça jamais !

Il partit sans dire bonsoir, mais ne fit que quelques pas dans le couloir et rebroussa chemin. Un silence pénible s'installa dans la pièce. Emmanuel prit un livre, et se plongea dans la lecture. On entendait l'ascenseur monter les malades, son ronronnement étouffé interrompu par les arrêts à chaque étage.

L'ascenseur s'arrêta au troisième. Cette fois-ci, c'était madame Wandeska. Emmanuel reconnut aussitôt le léger grincement de sa gouttière mobile.

Il avait appris à identifier chaque bruit du sanatorium. Il reconnaissait parfaitement le pas de sentinelle des brancardiers et celui, secret, des infirmières, sur la pointe des pieds. Il connaissait tous les bruits de roues mal graissées. À côté, on entendait désormais chaque mouvement.

– Pour l'instant, elle est seule, dit Tonio.

Il essaya de lever la tête et de regarder Emmanuel droit dans les yeux, mais il baissa aussitôt le regard... Emmanuel éteignit la lumière.

– C'est mieux, chuchota Tonio. Quelle infamie d'écouter aux portes !

– Chut ! Tais-toi ! l'interrompit Emmanuel.

L'aide-soignante était entrée. On l'entendait déshabiller

lentement madame Wandeska, en lui parlant à voix basse. Dans le noir, chaque bruit se détachait très nettement : la robe qui tombait de la chaise, le frou-frou de la robe de chambre, un livre pris sur la table. Ensuite, l'aide-soignante sortit et le silence régna à nouveau. Toujours dans l'obscurité, Emmanuel et Tonio se taisaient. Combien de temps ? Quelques minutes, peut-être plus, une demi-heure...

Des pas, à côté, s'approchèrent de la porte. Leur attention était à son apogée. Emmanuel sentait battre son poulx dans ses paumes fermées.

– C'est lui, chuchota Tonio.

Après quelques coups discrets dans la porte, quelqu'un entra et on entendit quelques murmures indistincts.

– Oui, referme, dit vigoureusement madame Wandeska et la clé tourna dans la serrure.

Nouveau silence, chuchotements indistincts, des pas résonnèrent un peu partout dans la chambre de madame Wandeska et de temps en temps elle riait légèrement. Dans la chambre obscure flottait une sensation d'intense curiosité et de crainte secrète comme si, d'une seconde à l'autre, le mur pouvait devenir transparent et démasquer ceux qui écoutaient à la porte.

Les bruits devenaient de plus en plus confus à mesure que croissait l'attente. Le bourdonnement intérieur de leur intense attention couvrait les murmures de l'autre chambre. Tonio porta sa main au cœur ; pour mieux écouter, il aurait fallu qu'il batte moins fort. Soudain, tous deux retinrent leur respiration.

Petits bruits de baisers ? Lèvres qui effleuraient la peau par-ci par-là, passionnément, à volonté ? L'imagination de Tonio s'enflamma comme un feu de paille. Il écoutait en compagnie de l'inquiétude réfugiée dans son cerveau, de tout son sang qui y affluait soudain, de ses joues embrasées.

Désormais oui, il n'y avait plus aucun doute. Voici qu'il lui faisait de la place à côté d'elle, qu'ils riaient à nouveau. Tonio serrait les maxillaires. Il aurait voulu pleurer, hurler, courir dans les couloirs. L'idée de se jeter dans la cage de

l'ascenseur lui traversa l'esprit. Mais comment ? Quand ?

Dans le noir, Emmanuel sentit tout à coup sa main brûlante qui s'appuyait sur la sienne.

De nouveaux bruissements leur parvenaient d'à côté, quelques mouvements saccadés et puis le silence... Des corps qui s'enlacent, se serrent, des ébats, des gémissements peut-être... Cela pouvait-il être vrai ? Un bruit plus fort les sortit de leur torpeur : des pas, ensuite un broc à eau versé brusquement dans une bassine. Un bruit réel comme une explosion de leur propre tension.

– J'y vais, dit Tonio, ahuri, en se levant. Emmanuel ne croyait pas qu'il oserait vraiment, mais il entendit bien l'Argentin prendre ses béquilles. Tâtonnant dans le noir, la main tendue, Emmanuel réussit à attraper une béquille ; Tonio tenta de la lui arracher.

– Eh, calme-toi, Tonio, attends, murmura Emmanuel, qui ne savait pas trop quoi lui dire pour le raisonner.

On avait pourtant tout entendu si clairement...

– J'y vais, chuchota Tonio, halluciné. Je veux les surprendre nus.

Il s'empara avec force de la béquille et l'extirpa de la main d'Emmanuel. Il sortit en laissant la porte ouverte. On n'entendait rien d'autre dans tout le sanatorium que ses pas dans le couloir. Tonio s'arrêta quelques instants devant la porte, écouta attentivement, comme pour mieux enregistrer leurs derniers mouvements et s'imaginer plus précisément la position obscène dans laquelle il allait les trouver.

Il frappa ensuite violemment à la porte. Dans le silence, ses coups résonnèrent effroyablement.

– Qui est-ce ? demanda, effrayée, la voix de madame Wandeska. Emmanuel attendit, frissonnant, la réponse de Tonio, mais les mots restaient coincés dans sa gorge, il ne parvenait pas à les articuler. Il frappa à nouveau.

– Qui est-ce ? Qui est-ce ? Qu'est-ce que c'est ?

– C'est moi, Tonio... Je suis venu vous dire bonne nuit.

– Ah, vous m'avez terriblement effrayée, reprit madame Wandeska. Pourquoi autant de bruit ? Que s'est-il passé ?

- Ouvrez ! Tonio hurlait presque.
- Tout de suite, une seconde, attendez.

Dans la chambre, on rangeait hâtivement des affaires dispersées et ensuite, on entendit soudain la clé dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Suivirent quelques moments de stupéfaction et de vibrante impatience pour Emmanuel.

– Bonsoir, je suis venu vous dire bonsoir. On entendait maintenant Tonio, assommé, parler dans la chambre voisine, mais avec une voix complètement changée et confuse. Madame Wandeska lui disait quelque chose... Au lieu du scandale attendu, Emmanuel n'entendit qu'une conversation à voix basse, fort calme.

D'ailleurs, Tonio quitta aussitôt la chambre et revint. Emmanuel alluma. Le visage de l'Argentin lui parut horriblement changé. Il était éreinté et traînait ses béquilles comme des ailes brisées.

Il regarda Emmanuel comme s'il venait de se réveiller.

– Alors, c'était comment ?

Hélas, Tonio ne pouvait plus parler. Finalement, il marmonna quelque chose d'inintelligible.

– Il y avait là-bas l'infirmière, elle lui faisait sa toilette hebdomadaire, comme à tous les malades... C'était ça les bruits que nous entendions, l'eau reversée, ce que nous avons pris pour... Ce n'était que ça... La toilette... L'écoulement de l'eau avec laquelle l'avait lavée l'infirmière...

Son regard se figea dans le vide, confus et terriblement honteux. Soudain, avec une violence que rien ne laissait présager dans son corps flasque et fatigué, il se mit à se taper sur la tête avec une béquille, de plus en plus fort :

– Je suis ignoble ! murmura-t-il, je suis ignoble !...

Désormais, Emmanuel sortait plus souvent en carrosse avec Solange. Elle cherchait par tous les moyens à terminer son travail le matin pour libérer ses après-midi. Le terrible automne avait commencé : des pluies denses quadrillaient les rues, une lumière grise comme dans un sous-sol, d'âpres rafales dans une ville déserte, des après-midi aériens et infiniment fragiles, la plage à découvert. L'océan déferlait de ses vagues pâles, charriant une écume jaune, saumâtre. Ils partaient plus souvent vers la campagne, par des chemins étroits et abandonnés, à travers les dunes couvertes de végétation hivernale : d'énormes herbes comme des sabres sortis du sable ou des chardons desséchés sur des étendues infinies, comme le véritable brou des plaies et des hématomes de la terre.

Parfois, la pluie les surprenait et, bien qu'il remontât le planchéage, l'eau rentrait par bourrasques et mouillait leurs pommettes. Solange essayait le visage d'Emmanuel, pendant qu'il ordonnait au cheval d'aller plus loin, au bord d'une route pour y trouver un endroit abrité par le haut muret d'une propriété rurale. Là, protégés de la tempête et du monde entier, ils s'embrassaient sans enthousiasme, les joues humides de pluie. Solange descendait du carrosse et cueillait dans les champs des mauvaises herbes au parfum sauvage et piquant de la poussière, ou des feuilles qui, lorsqu'on les frottait longtemps dans la main, dégageaient une vague senteur de cadavre. Elle décorait le carrosse de ronces et agrémentait le planchéage d'énormes feuilles de plantes rudérales, d'un vert sombre et triste. Il revenait ainsi avec un carrosse ornementé et chargé de mauvaises herbes comme une charrette de gitans.

Souvent, il s'arrêtait dans des auberges de campagne aux serveuses cramoisies, habillées solennellement en robes noires de dentelle endimanchées. Là, ils mangeaient des viandes saignantes et on leur donnait à boire une bière noire et amère de fabrication maison, dans laquelle ils retrouvaient encore des gousses de semences qui avaient servi à l'élaborer. C'était la boisson la plus savoureuse qu'Emmanuel eût jamais dégustée.

Une fois, ils demandèrent dans un bistrot perdu au milieu des ronces et des halliers du café au lait et on leur servit le liquide brûlant, fumant, dans deux grandes assiettes à soupe, sur un plateau avec deux cuillères. Emmanuel s'étonna quelque peu de cette présentation.

– C'est ainsi que nous dégustons le café ici, dit le tenancier, un paysan tout aussi rude et sauvage que l'endroit désertique où se trouvait son auberge. Nous y trempions aussi des morceaux de pain...

Il apporta des tranches de pain grumeleux qu'Emmanuel et Solange déchiquetèrent en morceaux et trempèrent dans les assiettes à café.

L'automne les recouvrait d'un ciel nuageux, comme le plafond d'un immense salon où ils seraient seuls. Ils avaient les mains bleues par le froid. Le vent soufflait, une brise coupante. Leur idylle était faite de petits riens, réalité simple, élémentaire. Parfois, les mains d'Emmanuel gelaient sur les rênes. Il s'arrêtait pour bouger les doigts et détendre la crampe qui les avait rabougries si longtemps. Solange les prenait alors et les introduisait sous sa chemise de flanelle, collées à la chair brûlante de son corps, sur ses seins ardents. C'était comme deux blocs de glace posés sur l'épiderme, mais elle fermait les yeux pour supporter le froid, pendant que les mains se dégourdisaient doucement.

Des mèches de chaleur s'écoulaient, comme un déversement aqueux qui à travers les doigts inondait tout le corps. Les mains communiquaient ainsi avec elle par le sang et la chaleur jusqu'aux sombres bas-fonds organiques. Ce contact unifiait la circulation et Emmanuel retrouvait son

pouls dans les battements du cœur de Solange. Il l'attirait vers lui et l'embrassait sur les cheveux. Il adossait sa tête contre elle et inspirait son parfum de lavande chaud, féminin. Elle était un animal tout aussi splendide que son cheval, auquel il tenait plus que tout, et le lui disait :

– Tu es tout aussi belle que Blanchette.

La jument, en entendant son nom, tournait la tête. C'était un animal de race normande au poil rêche et touffu aux sabots, la crinière courte et dure comme une brosse. De là où il était installé, Emmanuel ne voyait que sa croupe forte, mais lorsqu'il l'appelait par son nom, elle tournait la tête, le regardait de ses grands yeux mélancoliques d'homme ennuyé qui demande une cigarette (quel dommage qu'elle ne fumât pas, il aurait été si naturel pour le cheval de tenir une pipe entre les dents) ! Par l'entremise de Solange, Emmanuel lui envoyait des morceaux de sucre. Blanchette les saisissait de ses lèvres larges et noires en reniflant la paume de la main tendue.

– Tu es aussi belle qu'elle, tu as une croupe tout aussi généreuse et admirable, disait-il à Solange. Ensuite, il glissait sa main sous la robe et lui caressait les cuisses, l'entrejambe brûlant et son dos rond, le creux de ses lombes, et la plénitude de sa croupe de jeune cheval.

– Et qui est-ce que tu aimes le plus ? demanda Solange.

– Je vous aime toutes les deux pareillement.

– Et nous aussi, répondit Solange, insistant sur ce « nous » de solidarité animale avec Blanchette.

Emmanuel la couchait auprès de lui sur sa gouttière mobile, la gardait collée à lui, puis se retournait, l'écrasait sous le poids de son corps et du plâtre. Il s'était maintenant habitué au corset, il réussissait beaucoup de mouvements qu'il ne croyait même pas possibles avant. Solange gémissait doucement de plaisir et du poids qu'elle supportait. À certains endroits, le plâtre entraît dans ses cuisses et elle ressentait de la douleur mélangée à l'extase de l'amour, comme l'amère présence de leur amour âprement accompli à l'air libre et immense des dunes, entourés de l'infini de ces

lieux sauvages.

Emmanuel reprenait ensuite sa position, couché sur le dos, achevé par la fatigue, les yeux grands ouverts, perdus dans le ciel d'une blancheur indistincte, comme dans une clarté sans signification qui devenait alors cette sensation de paix intérieure. Béatitude au goût sec, simple et un rien brutale, comme l'était Solange.

Ainsi s'écoulaient leurs journées d'errance dans les dunes. Certains après-midi, le ciel se dégageait et les bords dentelés des nuages se doraient, comme ces énormes objets déterrés, qui conservent encore l'éclat de l'or sur les contours de leurs reliefs. Emmanuel dirigeait le cheval vers un endroit caché, sur un petit pont devant une baie où le coucher du soleil se déployait en d'innombrables nuances de cataclysme sanguinaire.

Dans cette baie, l'océan se retirait, pour laisser derrière lui des milliers de petites rigoles remplies d'eau, creusées profondément dans le sable. Le crépuscule les incendiait de sa rougeur et alors, sur toute l'étendue, apparaissait comme un réseau de sang et de feu. On aurait dit que cet endroit de la terre avait été écorché vif, pour livrer l'intimité de sa circulation sanguine, les artères brûlantes et terribles par lesquelles l'or et la pourpre incendiaire s'écoulaient en lui. Un instant d'effrayante grandeur, qui coupait le souffle.

À l'arrière-plan, le soleil s'immergeait doucement, déversant les derniers flots de sang. L'air entier s'assombrissait brusquement comme une solution dont la concentration augmente, et dans son bleu profond, le réseau scintillant acquérait la précision et la finesse d'une construction d'acier, qui s'érigait au loin comme une énorme et étrange témérité métallique.

Emmanuel et Solange quittaient les lieux l'âme éreintée de beauté.

Un soir début décembre, un billet de Quitonce invita Emmanuel dans sa chambre. La veille de son opération, il souhaitait le voir encore une fois pour lui dire au revoir. C'était une habitude au sanatorium, un rite d'amitié le jour qui précédait les événements graves.

Il trouva Quitonce au lit, un peu pâle, enveloppé de la tête au cou dans de la gaze blanche.

– Ils m'ont lavé, rasé partout, badigeonné d'iode et ils m'ont enveloppé dans des bandelettes comme une momie, dit Quitonce. Me voilà prêt pour un éventuel rôle de cadavre...

– Arrête, ne parle pas ainsi, le gronda Éva.

Elle s'affairait dans la chambre, cherchant quelque chose à faire, alignait les livres sur l'étagère, essuyait une poussière imaginaire, comme si la chambre elle-même allait subir une opération. Avant de quitter la chambre, elle s'approcha encore une fois du lit de Quitonce :

– Est-ce que tu te sens bien ? As-tu faim ? Soif ?

– Je crois que j'ai une petite faim, répondit Quitonce, qui jeûnait ce jour-là. Pourquoi me le demandes-tu ? la morigénait-il.

Tous ces petits soins à l'approche d'une opération le fatiguaient terriblement, toutes ces analyses, mais surtout la mine funèbre et préoccupée qu'affichaient les infirmières et le médecin. Dès qu'Éva quitta la pièce, il soupira de soulagement.

Il se releva légèrement sur ses oreillers, s'appuyant sur ses coudes.

– Tout ce brûlant amour qu'elle me dévoile est intéressé. Éva voudrait que je lui lègue mon phonographe, elle a le béguin pour lui... Crois-moi, elle n'a que faire de savoir si j'ai

soif, faim ou mal à la tête. Elle veut mon phonographe et s'épuise en dévouement inutile. Je connais ce jeu-là.

Quitonce domptait une calme nervosité intérieure. Toute cette irritation s'évacuait comme un courant électrique par le bout des doigts qui tremblaient légèrement.

– Il est impossible de négocier en confiance avec la fatalité, dit-il, changeant le ton et le sujet de la conversation. Depuis hier soir, je m'évertue à déterminer exactement la probabilité de m'en sortir demain.

Il prit sur la petite table un dictionnaire et l'ouvrit au hasard :

– Mille deux cent cinquante-sept, lut-il en haut de la page. Il additionna les chiffres : un et deux font trois, et cinq font huit, et sept quinze, c'est-à-dire cinq, donc « indécis ».

– Je voudrais trouver trois fois de suite plus que cinq, ou moins... Pour savoir ce qui m'arrivera : marche ou crève. Depuis hier soir, je ne tombe que sur des résultats comme ça : six, quatre, à nouveau cinq... C'est terrible quand la fatalité oscille avec une telle fréquence. On dirait qu'elle tremble...

– Au fond, reprit Quitonce, un pronostic certain est théoriquement impossible... Même si de telles prévisions pourraient être exactes, réfléchis à combien de Quitonce comme moi attendent, peut-être ce soir même, l'opération du lendemain. Combien de malades comme moi n'y a-t-il pas en ce bas monde, qui essayent de connaître le verdict un instant plus tôt ? Alors, divisée par autant de personnes, toute prophétie devient imprécise... Trop diluée, une prévision devient brumeuse...

Il faisait un peu froid dans la chambre silencieuse. La porte de la terrasse était restée ouverte et du dehors parvenait la fraîcheur de la nuit, comme une immense aile caressante. Ils restaient silencieux tous les deux. Soudain, Quitonce fronça les sourcils, scruta l'obscurité, puis se mit à rire tout doucement, à soi-même. Il prit le dictionnaire et lut au hasard à haute voix. Emmanuel ne comprenait pas ce qui se passait. Quitonce riait toujours et lisait des absurdités. Au bout de quelques minutes, il regarda à nouveau dehors et, l'air

satisfait, referma le dictionnaire :

– Voilà, c'est bon ! Elle est partie ! Tu croyais peut-être que j'étais devenu fou ? Tu vois là-bas, dans le noir, une tache rectangulaire de lumière ? Il désigna un point précis dans l'obscurité.

– C'est le reflet de notre porte ouverte dans les vitres de la terrasse, continua-t-il. Tout à coup, j'ai remarqué une ombre qui s'y glissait. Quelqu'un venait dehors nous écouter parler...

Fort amusé par cette découverte :

– Éva, l'infirmière, l'éternelle Éva écoutait aux portes pour savoir si, par hasard, je ne t'avais pas appelé pour te vendre le phonographe. C'est pourquoi je me suis mis à lire le dictionnaire, pour lui ôter l'envie d'espionner. Je pense qu'elle ne dort pas la nuit à cause de ce phonographe.

Il lui expliqua ensuite en détail l'opération du lendemain : il s'agissait d'extraire une tumeur qui s'était formée dans une vertèbre, appuyait sur la moelle épinière et provoquait tous les désordres de ses pieds, quand il marchait. Opération extrêmement délicate : il fallait intervenir avec d'innombrables précautions pour ne pas léser la moelle épinière et ne pas déclencher dans l'organisme de troubles plus graves encore.

Emmanuel pensait qu'une visite trop longue fatiguerait Quitonce. Il le pria donc de sonner pour qu'un brancardier arrive.

Au même moment, cependant, un vieillard anodin entra dans la chambre, barbichette blanche et fines lunettes d'or.

– J'ai oublié de te dire que mes parents sont ici en vue de l'opération. Reste encore quelques minutes, dit Quitonce.

Sa mère arriva également, une femme âgée digne, aux cheveux entièrement blancs, avec une coiffure en hauteur comme une perruque. L'ingénieur s'intéressa à la maladie d'Emmanuel. Il l'encouragea avec des paroles tendres, compatissantes et parla ensuite de son garçon :

– Lui aussi guérira, dit-il en désignant son fils dans le lit. Oui, oui, j'en suis sûr. Tout ce que j'ai entrepris dans la vie m'a

réussi. J'ai accompli des audaces en lesquelles personne ne croyait. J'ai exécuté des ponts où mes élèves ne passent qu'en tirant leur chapeau. Oui, vous avez bien entendu, ils tirent leur chapeau. Vous voyez, ce n'est qu'avec les vertèbres de mon fils que les choses se sont un peu enlisées, mais il va s'en sortir ! Je vous donne rendez-vous à tous les deux dans un an jour pour jour à Paris, dans le restaurant le plus élégant. Nous y ferons une sacrée fête. C'est papa Quitonce qui paye !

L'optimisme du vieux se dissipait dans le silence de la chambre comme un mécanisme qui tourne à vide.

L'air préoccupé et grave, la mère de Quitonce arpentait la chambre, écoutait la conversation et s'arrêtait de temps en temps devant la bibliothèque, pour lire les titres des livres avec l'attention fébrile d'une inquiète qui en réalité ne voit rien devant ses yeux...

Le lendemain matin, Emmanuel sortit très tôt avec son carrosse sur la plage. Le ciel s'était dégagé jusqu'au bleu intense, presque dur. C'était une journée calme et ensoleillée de décembre.

À l'arrière-plan, l'océan scintillait comme une immense surface de platine. La rangée de villas sur l'esplanade s'était illuminée, toutes fenêtres dorées par le soleil, comme une minuscule construction d'un jeu enfantin.

Quelques marins arrivaient depuis la ville, se mettant aussitôt au travail. La marée montait et ils poussaient leurs bateaux dans l'eau, pour pêcher au large.

– Oh ! hisse ! oh ! hisse ! criaient-ils longtemps et en cadence, en tirant sur les cordages reliés aux énormes voiliers. Pénible besogne ! Les bateaux glissaient difficilement sur le sable ; les muscles des hommes se tendaient, prêts à éclater.

– Oh ! hisse ! oh ! hisse ! criaient-ils et derrière eux, les carènes laissaient dans le sable de profondes rigoles comme labourées par une charrue.

Emmanuel se promena avec son carrosse, seul, le long de la plage.

« Que faisait-il en ce moment même ? C'était l'heure où Quitonce se trouvait certainement dans la salle d'opération.

Tandis que moi, libre, je regarde l'océan... Quel est ce bistouri qui s'enfonce profondément dans sa chair ? »

Il perçut brusquement la vanité de cette splendide journée. À l'instant précis où la grandiose matinée se levait dans toute sa fraîcheur, quelque part un malade gisait sur une table d'opération et des ruisseaux de son sang coulaient. Absurde et grotesque contraste ! Quelle calme et incommensurable vanité l'océan renfermait-il ce matin-là, à l'échelle de l'inquiétude et du tourment d'un seul homme ?

Enfin, Emmanuel se rendit compte qu'il avait entraîné le cheval un peu trop loin. L'océan montait toujours ; il devait rebrousser chemin tout de suite, de peur que les vagues ne le surprennent. Il atteignit l'esplanade vers dix heures. Il abreuva le cheval à la fontaine pierreuse. Pendant qu'il regardait d'un air distrait Blanchette aspirer avidement l'eau, il détourna son regard et aperçut les parents de Quitonce se promener main dans la main.

L'opération était-elle déjà finie ?

Emmanuel leur fit un signe de la main et esquissa un sourire. Il était plus facile de se faire à l'idée que tout était déjà fini que de supporter cette obsédante et interminable attente. Son sourire ne rencontra que la tristesse qu'affichaient les deux visages.

– Est-ce déjà fini ? demanda Emmanuel, qu'en pensent les médecins ? Comment va-t-il ?

– Ils l'opèrent à l'instant même, dit l'ingénieur en regardant, comme hypnotisé, le bout de ses doigts.

Emmanuel demeura stupéfait.

– Je croyais que, enfin, je ne savais pas, murmura-t-il, confus.

Pendant ce temps, la petite vieille reprit à nouveau la main de son mari dans la sienne pour continuer la promenade.

– Allez, Quitonce, le convia-t-elle. Il avait déjà remarqué cette impressionnante habitude française : l'humble déférence avec laquelle les femmes plus âgées s'adressent à leurs maris comme à des étrangers en les appelant par leur nom. « Allons,

Quitonce... »

Ils continuèrent vers l'esplanade à petits pas, les regards fatigués et sages.

De retour à la clinique, Emmanuel tenta en vain d'apprendre quelque chose en interrogeant les infirmières et les brancardiers, qui répondaient tous de la même façon stéréotypée :

– Il va bien, il va très bien, comme une formule abrutissant les malades et un cliché commode et médiocre pour leur cacher les mauvaises nouvelles. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi sans informations précises et fiables. Emmanuel, le matin, lorsqu'on le conduisait au petit déjeuner, passait en gouttière mobile devant la chambre de Quitonce, où un épais tapis était installé pour amortir les bruits du couloir. Aucun bruit ne lui parvenait de cette chambre.

Un après-midi, l'ingénieur, seul, vint chez Emmanuel lui dire qu'il pouvait rendre visite à son fils, qui allait mieux.

À la tombée de la nuit, lorsqu'il entra dans la chambre de Quitonce, Emmanuel ne distingua presque rien. Dans toute la pièce ne brillait qu'une petite lampe, près du lit, recouverte d'un épais voilage bleu ; l'air renfermé sentait l'iodoforme et peut-être la valériane, un mélange d'antiseptiques et de parfums légèrement écœurants de stupéfiants.

Dans cette lumière incertaine, très estompée, Emmanuel découvrit Quitonce, livide et fatigué, la tête perdue dans les oreillers, très vieilli. La clarté faible de la lampe projetait sur son visage des ombres verdâtres et mates, de sorte que par endroits sa joue paraissait translucide.

Il était seul dans la chambre et attendait sa visite.

– Comment vas-tu ? murmura-t-il faiblement, appuyant sur chaque syllabe.

Emmanuel n'eut pas le courage de répondre « bien » ni de lui retourner la question. Il demeura silencieux.

– En ce qui me concerne, poursuivit péniblement Quitonce, je pense que je m'en vais... J'en réchapperais peut-être si... ils me faisaient plus d'injections par jour, de l'huile

camphrée, voilà ce qu'il me faut, mais ils ne veulent pas... Ce sont tous, tous... tous... des porcs, oui... des porcs, des porcs...

L'attaque d'asthme l'essoufflait plus que d'habitude et il toussait de temps en temps d'une toux sèche, avec un bruit bref et sec qui provenait de sa poitrine, comme le craquement d'un objet qui se brise. Il s'accrochait à un mot et le répétait, obsédé et distrait, jusqu'à se rappeler brusquement ce qu'il voulait dire.

À l'instant où Emmanuel allait lui répondre, Éva entra, une seringue à la main. Elle venait pour l'injection de l'huile camphrée ; en tout, il en avait deux par jour et, quoi qu'il en soit, il n'aurait pas pu en supporter davantage, bien qu'il se fût mis en tête que les injections qu'on lui faisait n'étaient pas suffisantes.

Rien n'aurait pu le convaincre du contraire.

– Cela ne prend qu'une minute, tu peux rester.

Pour y voir plus clair, l'infirmière découvrit la lampe. La chambre tout à coup s'illumina et tout le désordre et la crasse qui y régnaient se révélèrent. Par terre, des morceaux de coton hydrophile, des papiers froissés, tandis que sur la table des flacons de médicaments se mélangeaient à diverses boîtes et poudres.

L'infirmière retira les couvertures et dans la lumière crue apparut un Quitonce nu, enveloppé de pansements, au corps terriblement amaigri, au visage sale et mal rasé (tout à l'heure dans le noir, la joue semblait recouverte d'ombres).

Au milieu de la nudité, un sexe recroquevillé et violacé se cachait sous un pubis chamboulé, maculé de grandes taches jaunes, et un épiderme brûlé par l'iode. C'était le même sexe qu'Emmanuel avait vu jadis, sur une photographie, en pleine érection et rien ne l'impressionnait plus à présent que la superposition de cette image mentale et de la réalité présente, pauvre et miséreuse...

Il regardait stupéfait ce sexe humble et rétréci, cette masculinité rabougrie et inutile, qui dénotait la terrifiante vacuité de la vie : quel détail plus humain et plus incisif que

tous les pansements et que l'opération elle-même ! Il s'agissait incontestablement de la preuve que le corps humain n'a hélas et quoi qu'il en soit qu'une valeur dérisoire.

« Quoi qu'il en soit, quoi qu'il en soit, répétait Emmanuel, que peut faire un homme avec son corps ? » L'impression de torture de la douleur se cristallisait ainsi singulièrement en une très humble évidence, qui révélait soudainement l'épuisement du principe même de vie et la froide invasion de la souffrance déprimante jusqu'aux limites du corps, là où Quitonce d'un homme viril, avec ses envies et ses élans, devenait un simple ensemble d'organes qui se putréfiaient tour à tour, avec ses vertèbres pourries, et son sexe – jadis ce sexe était la vivacité et la raison d'être de ce corps – devenu un simple morceau de viande qui se rétractait, flasque, et se décomposait lentement, avant la putréfaction finale.

L'infirmière le piqua dans la cuisse et la peau livide et molle gonfla, exsangue. Quand elle en eut fini, elle examina le pansement et remit en place une compresse de gaze pour mieux le couvrir.

– Penses-tu que cette gaze soit nécessaire ? dit Quitonce dès qu'Éva fut repartie. Elle vient donc contrôler des choses imaginaires, simplement pour montrer qu'elle est dévouée. Ah, le phonographe !...

Emmanuel voulut repartir, mais Quitonce leva la tête comme s'il voulait lui dire quelque chose d'important.

– Je voudrais te donner un souvenir de moi... Pour que tu gardes un signe de Quitonce...

De sa main amaigrie, il fouilla dans le tiroir pour en extraire un petit paquet enveloppé dans du papier.

– J'ai d'abord songé à quelques photographies, tu sais lesquelles et ensuite je me suis dit que c'est peut-être trop douloureux de regarder un homme qui fait des cochonneries, sur une photographie, alors qu'on le sait déjà enterré.

Sa toux l'étouffait davantage, peut-être la fatigue, peut-être l'émotion. Il tendit le papier à Emmanuel, qui ouvrit le paquet.

Qu'est-ce que c'était que ce petit morceau à l'intérieur ?
Au hasard une écharde, ou un petit caillou ?

– C'est un morceau d'os de ma vertèbre, l'éclaira Quitonce. J'ai prié l'assistant-chirurgien de me le mettre de côté, tu peux le prendre dans ta main, n'aie crainte, il a été désinfecté, lavé et relavé à l'alcool. Tu penseras à moi quand tu le regarderas.

Emmanuel était trop ému pour répondre. Le sang battait si fort dans ses tempes que, si le brancardier n'était pas arrivé au même moment pour l'emmener, il aurait peut-être perdu conscience là-bas, dans cette chambre qui empestait la valériane.

Quelques jours après ces événements, il rencontra le père de Quitonce dans le jardin. Il venait lui apporter des nouvelles.

– Il va mieux, dit-il, beaucoup mieux. Ce matin, il s'est rasé, bon signe, a dit le médecin. Peut-être que dans une semaine, il pourra à nouveau descendre au réfectoire, ajouta le petit vieillard, avec un accent de joie.

Quitonce mourut deux jours avant Noël, dans un fou rire. Jusqu'au bout, la maladie s'était moquée de lui. Son agonie fut un éclat d'hilarité, de même que chez d'autres elle était d'habitude profusion de gémissements et de cris. Mais comment Quitonce aurait-il pu mourir autrement, lui qui, toute sa vie, avait marché comme un pantin, en jetant ses pieds, que dans un vacarme convulsif et grotesque ? Qu'il était terrible, ce rire dont les éclats s'entendaient la nuit jusqu'à la chambre d'Emmanuel ! Dans tout le sanatorium, leur écho libre résonnait comme le hurlement d'un animal, pour s'achever dans des saccades effrayantes. Quel véritable rire de pantin souffrant, quelle amère gaieté qui resserrait et affligeait le cœur !

Le lendemain, Emmanuel évoqua cette question avec le médecin :

– Parfois la douleur se trompe, lui expliqua le docteur Cériez. Au lieu d'allumer un cri, elle déclenche un accès d'hilarité sur la même trajectoire nerveuse. On dirait une main invisible qui se trompe de commutateur. C'est le même courant qui circule, mais finalement se transforme en un fou rire, au lieu d'une grimace de douleur.

On l'enterra avec la discrétion habituelle au sanatorium. Dès l'aube, un camion emporta le cadavre vers le cimetière de la ville. Il fut inhumé à Berck, selon ses dernières volontés écrites.

Le matin, quand Emmanuel passa avec sa gouttière mobile devant la chambre du mort, du papier était déjà collé autour de la porte, de peur que les vapeurs du soufre avec lequel on désinfectait la pièce ne s'échappent vers le couloir. Une opération suivie de mort se signalait toujours ainsi au

sanatorium. Pendant quelques jours dans le couloir apparaissait un épais tapis pour amortir les bruits, car dans une de ses pièces se trouvait un malade qui avait été opéré ; ensuite, quelques jours plus tard, on enlevait le tapis et on calfeutrait la porte avec des journaux : le malade était mort. Mis à part cela, pas un mot, pas de lamentations, et on expédiait le cadavre pendant la nuit pour que l'affaire soit liquidée le plus discrètement possible.

Pour Quitonce, par exemple, qui depuis un mois ne descendait plus au réfectoire, à part Ernest et Emmanuel, personne d'autre au sanatorium ne savait qu'il était mort. Ils interprétaient tous de manière tout à fait normale son absence prolongée et le croyaient parti dans une autre clinique.

La journée était sombre, fouettée par le vent et la pluie. Des flocons de neige mélangée à de l'eau tombaient et formaient une fine couche de gadoue dans laquelle tout pataugeait : les objets, l'air, les paroles à peine prononcées...

Près de la fenêtre, Emmanuel observait le jardin. Depuis chez lui, on voyait parfaitement la terrasse de Quitonce : tous les objets avaient été sortis et étalés pour être aérés. Éva les rangeait avec des gestes énervés, manifestement en colère.

Vers quatre heures, Emmanuel reçut la visite d'Ernest. Il avait des cernes d'insomnie et paraissait très fatigué : il avait passé deux nuits blanches à veiller Quitonce, dont il avait accompagné le cercueil au cimetière à l'aube. Par la fenêtre, il aperçut Éva un matelas à la main, furieuse de dégoût :

– Elle est fâchée à mort, murmura-t-il. Quitonce l'a bien eue : il a disposé par écrit que le phonographe soit laissé aux enfants pour qu'ils aient aussi une distraction dans leur chambre.

Au même moment éclata depuis la terrasse des enfants le formidable bruit d'une marche militaire jouée par un phonographe. L'infirmière lança un regard foudroyant dans cette direction et jeta par terre le matelas qu'elle tenait à la main. Elle avait probablement proféré les pires injures.

– Elle est rouge de colère, remarqua Emmanuel.

Ernest raconta ensuite quelques détails de l'enterrement.

Il avait plu sans arrêt : la fosse était à moitié remplie d'eau. On ferma le cercueil et on descendit le cadavre presque complètement dans le bourbier, l'immergeant dans la fange. À quoi bon Quitonce avait-il pris la précaution, toute sa vie, de garder à dessein dans son armoire un beau costume noir pour ce dernier usage ! La pluie et la boue avaient gâché ses habits en un rien de temps.

– Puis, je ne sais qui, son père me semble-t-il, a lancé dans la fosse un bouquet de fleurs, ajouta Ernest. Et le bouquet flottait sur la fange.

Emmanuel se couvrit les yeux de la main et s'immergea dans les oreillers, encore hanté par son ultime image de Quitonce comme une réalité tangible, à présent fort éloignée et douloureusement insaisissable.

L'hiver à Berck apportait un vent du nord tourmenté, avec des cataractes de pluie en rafale. Un redoux brumeux recouvrait fréquemment toute la ville de saleté.

Par moments, le ciel devenait noir, tel le charbon, puis se liquéfiait en troupes de nuages délavés et gris comme de l'eau marécageuse au-dessus des maisons.

La veille de Noël, les enfants du sanatorium présentaient un spectacle. La robe noire de Solange affinait et élançait sa silhouette. Dans le hall se dressait un énorme sapin débordant de jouets et de bougies allumées. Quel tohu-bohu ! On ne comprenait plus rien. Les gouttières mobiles étaient entassées dans un coin. Les enfants applaudissaient et criaient à tue-tête. Un garçonnet qui avait reçu en cadeau un tambour, une fois qu'il eut fini de taper dessus avec les baguettes, déboutonna sa chemise et se mit à tambouriner dans son propre corset de plâtre. Au milieu de la pièce, le sapin dégageait une fumée étouffante et une odeur de résine brûlée. Tous les enfants chantaient en chœur une vieille mélodie de fête, remplie de nostalgie.

Ernest prit un verre de vin avec Emmanuel et Solange :

– C'est le sixième Noël que je fête au sanatorium, déclara-t-il.

– Moi, seulement le premier, s'attrista Emmanuel en

guise de réponse.

Le soir même, les malades furent conduits à l'église pour la messe de minuit. Solange tenait à pousser la gouttière d'Emmanuel elle-même. La promenade nocturne sous la pluie lui fit du bien. Depuis longtemps, elle n'avait plus admiré les rues de la ville une nuit pluvieuse. Le bitume scintillait comme une peau tendue, les candélabres déversaient sur lui des mèches tremblantes d'électricité livide.

L'intérieur de l'église n'éblouissait qu'au premier abord, lorsqu'on venait de l'extérieur. C'était une église humble, édifiée par des marins, avec des poutres et des piliers exactement comme dans un navire.

Le prêtre passait entre les malades alignés, de l'un à l'autre, comme un médecin lors de sa visite à l'hôpital.

Le vent chaotique soufflait à travers les poutres et agitant la flamme des bougies. Les malades, bien que convenablement couverts, étaient frigorifiés.

Au retour, Emmanuel invita dans sa chambre Ernest et Solange. Ils débouchèrent une bouteille de vin.

Ernest leva gaiement son verre :

– À la santé des bien portants !

– Et les malades ? demanda Solange

– Les malades n'ont pas besoin de santé, poursuivit Ernest sur le même ton. Ils se sentent très bien sur leurs gouttières mobiles, tels qu'ils sont, couchés, conduits partout en promenade avec leurs carrosses... Heureux vraiment, pleinement heureux...

– Tu crois ? demanda Emmanuel, sceptique.

– Bien sûr, répondit Ernest. Plus tragique encore est ma situation, car je suis guéri et il me faudra de longs mois pour retourner à la vie normale. J'aurai besoin d'une bonne santé, tandis que la gouttière mobile me permettait une soirée de fièvre par-ci, quelques vomissements par-là. Le verre de vin, qu'il but presque en entier, le rendait bavard.

– Que ferais-je encore d'une vie ordinaire ? Que pourrait-elle encore avoir d'inouï pour moi ? Brossage de dents, déjeuner, café au lait le soir, et ça tous les jours, peu

importe si dans la journée une catastrophe ferroviaire s'est produite quelque part ou si un membre de ma famille est mort. Plus je me brosserai les dents, plus je prendrai des repas, plus je serai moi-même. Comprends-tu ? Comprends-tu quel animal effroyablement monotone je deviendrai ?

Bref silence, avant de reprendre :

– Lorsque quelqu'un a été mis à l'écart de la vie et qu'il a eu le temps et le calme nécessaires pour se poser une seule question essentielle la concernant – une seule – il en reste empoisonné à jamais... Bien entendu, le monde continue d'exister, mais quelqu'un a effacé avec une éponge sur la surface des choses ce qui constitue leur importance...

Depuis quelques minutes, Emmanuel était distrait : un léger incident accaparait son attention. En portant son verre à ses lèvres, une seconde d'inattention et il avait renversé une partie de son contenu, qui avait aussitôt coulé sur le cou et les épaules, directement dans le plâtre. Tout son dos était mouillé et Emmanuel tenta d'introduire sa main retournée sous le plâtre pour écarter la flanelle de sa peau. En la retirant, il fit le constat fort désagréable que sa main dégageait une odeur putride. Il découvrit soudain toutes les salissures et crasse, dans lesquelles il était couché, de son corps qui n'était pas lavé depuis tant de mois. Il explorait ainsi pour la première fois son corset par en dessous. Violent dégoût de soi, tandis qu'il s'efforçait de cacher au mieux ce qui le troublait. La tristesse s'accroissait visiblement sur son visage.

Ernest, pensant qu'Emmanuel s'était attristé à cause de ses affirmations, sourit de satisfaction, à l'instar d'un dialecticien dont le raisonnement a réussi, et se versa donc un nouveau verre de vin...

À la place de madame Wandeska, une nouvelle malade se présentait au réfectoire. Ernest la connaissait : elle habitait depuis plusieurs années à Berck avec une gouvernante, qui veillait sur elle : elles partageaient à deux une villa de l'esplanade. À présent que sa maladie s'était aggravée et nécessitait des pansements quotidiens, elle avait déménagé à la clinique, où les infirmières étaient à sa disposition.

Elle était entourée d'une aura de mystère et d'excentricité. Dans le jardin, quelqu'un avait parlé d'elle et raconté comment, tout d'abord, elle s'était rendue en Belgique par avion, malade comme elle était, étendue sur une gouttière mobile. Un autre jour, Emmanuel rencontra Cora sur son trente et un et très émue :

– Je rends visite à Isa, c'est aujourd'hui jour de réception là-bas...

Isa était la malade nouvellement arrivée au sanatorium.

Emmanuel ne s'y trompa point quand il la vit pour la première fois au réfectoire. Il y avait dans sa tenue vestimentaire et ses gestes un raffinement tellement dissimulé qu'on pouvait le considérer comme de la banale simplicité.

Ce qui l'intriguait, c'étaient surtout les traits étranges de ses joues avec ses pommettes retroussées qui lui donnaient un vague air mongol, avec ses franges de cheveux sur le front coupées court à la chinoise (plus tard, il apprit qu'elle était née dans une colonie du sud de l'Asie et que sa mère était métisse). Son teint pâle, mais nullement anémique, rappelait la brillance mate d'une pierre jaune longuement polie.

Ernest entraîna Emmanuel auprès d'elle :

– Puis-je te présenter un ami ? demanda-t-il, après avoir échangé quelques paroles.

Il indiqua Emmanuel, qui se trouvait une table plus loin.

Isa retourna le miroir vers lui, sourit en faisant un signe amical de la main.

Le soir même, au dîner, Emmanuel trouva sous la serviette un livre, qu'elle avait envoyé avec un petit mot : « Est-ce que tu aimes lire ? Connais-tu ce livre ? »

Cette attention inattendue flatta Emmanuel, qui ouvrit l'épais volume relié en maroquin rouge, pour lire au hasard :

« Là-bas, dans un bosquet entouré de fleurs, dort l'hermaphrodite, profondément assoupi sur le gazon, mouillé de ses pleurs. Les oiseaux, éveillés, contemplent avec ravissement cette figure mélancolique, à travers les branches des arbres, et le rossignol ne veut pas faire entendre ses cavatines de cristal. Le bois est devenu auguste comme une tombe²¹... »

Quelqu'un avait souligné en appuyant fort avec son ongle : « ... mes yeux, endoloris par l'insomnie éternelle de la vie²² ».

« L'insomnie éternelle de la vie... » Qui était donc cet étrange auteur dont la tristesse se révélait si profonde et si émouvante ?

Emmanuel chercha la réponse dans le titre : Comte de Lautréamont et, en dessous, en gras et en capitales : *Les Chants de Maldoror*.

Il passa sa nuit à lire ce livre épatant. À l'aube, il le feuilletait encore avidement, sous le charme de cette merveilleuse mélancolie, torturé par ses amères imprécations, par sa sublime abjection et son hallucinante poésie. Il y avait dans ce livre tout ce que l'ennui, la tristesse, le rêve et la frénésie pouvaient réunir en poèmes de fantastique et troublante beauté. En vain cherchait-il dans tout ce qu'il avait lu auparavant un équivalent : ce livre ne partageait avec aucun autre ne serait-ce qu'un vers, une douceur poétique ou

21 Le texte figure entre guillemets en roumain, sans précision sur l'auteur de la traduction. Pour la version française, le retour au texte original s'imposait. L'édition suivante a été utilisée : Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, Paris, 1995, Booking international, chant deuxième, p. 71 [N.d.l.T].

22 *Ibidem*, p. 64 [N.d.l.T].

une crise littéraire. Il contenait un fluide vénéneux qui lentement, lentement puis au fur et à mesure de la lecture, s'injectait directement dans le sang et créait des vertiges et des fièvres, tel un subtil et virulent microbe.

Le lendemain, il renvoya le volume avec un petit mot d'accompagnement qui demandait la permission de lui rendre une visite... Il souhaitait connaître de plus près cette fille aux regards obliques et à l'air mystérieux qui sut d'emblée l'intriguer avec une lecture aussi fascinante.

Elle lui répondit qu'il pouvait venir l'après-midi même. La gouvernante l'attendait dans le couloir à l'heure convenue. Emmanuel fut saisi dès l'entrée par une odeur chaude et agréable de thé et de biscottes. La chambre avait quelque chose de différent : également peinte en blanc, comme les autres chambres du sanatorium, ses cloisons étaient cependant recouvertes d'une tapisserie de couleur rouge très sombre, ce qui lui donnait une ambiance un peu étouffante, presque funéraire.

– Je déteste le blanc sanitaire, clinique... Dans les chambres laiteuses du sanatorium, on a l'impression de ne rien faire de plus limpide et de plus convenant que de devenir fou, expliqua Isa à Emmanuel, une fois leurs salutations échangées.

Pour toute décoration de la pièce, un seul énorme vase de cristal contenait des pommes de pin desséchées, sur une commode. Emmanuel la remercia pour le livre, étonné de ne voir nulle part une quelconque bibliothèque, ou au moins un livre.

– Ah, je n'aime pas les livres !... Un livre, ce n'est rien, ce n'est pas un objet, dit Isa. C'est un contenant mort pour des contenus vivants, comme un cadavre en putréfaction dans lequel bruissent des milliers et des milliers de nécrophores. Je garde tous mes livres dans la pièce adjacente, celle de ma gouvernante, dans une caisse sous le lit.

Elle ajouta, en chuchotant, comme un aveu : j'ai honte de ne connaître la vie qu'à travers les livres...

Elle appela la gouvernante afin de la présenter. C'était

une petite vieillarde gibbeuse, la joue incolore comme du pain sec.

– Je te présente Céline, dit-elle, regarde-la et dis-moi si elle ne ressemble pas à un hanneton. C'est tout juste si elle ne bourdonne pas.

La gouvernante portait en effet une petite cape de couleur café que son brillant faisait ressembler aux élytres d'un insecte. Elle tenait ses mains sur son ventre et les frottait sans cesse l'une avec l'autre comme une mouche. La remarque d'Isa la fit rire doucement, par saccades brèves et prudentes, comme si elle avait mesuré en son for intérieur la quantité de joie dont pouvait décemment exulter une vieille de son genre.

– Tu vois comme elle est voûtée ? dit Isa, une fois Céline partie chercher le thé. C'est le réflexe moral de la modestie... Céline est l'être le plus frugal en ce qui concerne ses besoins propres et le plus dévoué lorsqu'il s'agit des caprices des autres...

Le thé fut servi fumant sur une petite table installée entre Isa et Emmanuel.

– Cela faisait longtemps que je n'avais pas éprouvé ce sentiment d'intimité, dit-il. Cette pièce recèle un calme et un silence que j'ai presque oubliés. Je me rends compte à présent de la vie solitaire et d'isolement que j'ai menée jusqu'à ce jour dans ma chambre de sanatorium...

– Je mène pour ma part cette existence d'étrangère depuis des années, dans des pièces et des lieux qui ne m'appartiennent pas, où je n'ai pas grandi, avoua Isa tristement. Je m'y suis néanmoins habituée, comme je me suis habituée à la maladie, au plâtre, au pansement, à tout.

Isa ne pouvait pas lever la tête et sirota l'infusion dans cette étrange petite tasse qui ressemblait à une théière.

On aurait dit des amis de longue date.

– J'ai beaucoup d'admiration pour ceux qui sont indifférents à la maladie, déclara Emmanuel. Pourtant, je serai bien malheureux le jour où cette parfaite résignation me gagnera. Je me réveille parfois la nuit et je touche mon plâtre

comme un fou... Est-ce vrai ? Est-ce bien vrai ? Je grince des dents quand mes doigts impuissants glissent sur sa dureté...

Isa réfléchit un instant :

– Tu penses peut-être que moi, je n'étais pas pareille ? Nous avons tous été agités, nous nous sommes tous réveillés au beau milieu de la nuit, nous avons tous touché le plâtre avec désespoir. Tous, tous... Puis, quand les coups se sont intensifiés, nous n'avons plus rien ressenti... Sais-tu ce que l'on nomme en médecine le « tissu cicatrisé » ? C'est cet épiderme aubergine et ridé qui se transforme en une plaie guérie. Il s'agit d'une peau presque normale à ceci près qu'elle est insensible au froid, au chaud ou au toucher.

De la chambre adjacente de la gouvernante, le sifflement de la théière se faufilait par la porte ouverte et, pendant quelques secondes, rompit le silence. Isa reprit en chuchotant :

– Vois-tu, les cœurs des malades ont reçu dans leur vie tant de coups de couteau qu'ils se sont transformés en tissus cicatrisés : insensibles au froid, à la chaleur et à la douleur, insensibles et bleus de cruauté...

Elle prononça ces paroles avec son sourire de paix intérieure la plus aboutie.

Céline sortit de quelque part en dessous de l'armoire un électrophone et mit un concerto pour orgue de Bach, disque choisi par Isa. Bien entendu, aucune autre mélodie ne se serait mariée aussi bien avec la nuance merisier, solennelle et sombre des tapisseries et avec cette atmosphère grave, mais reposante de la pièce.

Le morceau n'était pas encore terminé quand quelqu'un frappa à la porte. C'était une grosse femme en robe verte de velours, avec des lunettes fines et fragiles sur le bout du nez, qui vibraient lentement à chaque pas comme un oscillographe de la sensibilité intérieure, que la masse de chair et de gras ne laissait pas remonter à la surface.

– Alors, comment vas-tu ? Comment te sens-tu ? dit-elle en haletant.

Elle se renseigna sur Emmanuel : qui il était, d'où il

venait, de quoi il souffrait, quel docteur le soignait. Un flot de questions comme une explosion longtemps contenue.

Isa fournissait tous les éclaircissements avec un ennui manifeste. La femme prit une tasse de thé, goba quelques gâteaux secs l'un après l'autre, broyait concomitamment les biscottes et les mots.

Emmanuel regretta que sa visite fût interrompue de manière aussi désagréable. Isa fit aussi quelques signes désespérés. On approchait de l'heure du repas. Finalement, la femme partit, jugeant bon de répandre une vague de conseils bienveillants et encourageants.

– Celle-là appartient à l'équipe de consolateurs professionnels de Berck, dit Isa dès que la porte se referma. C'est une espèce extrêmement abjecte de personnes qui n'ont absolument rien à faire de leur journée et viennent offrir aux malades quantité de charité bon marché. Je bois un thé par-ci, je mange un casse-croûte par-là. Puis elle revient chez elle, rassasiée, la panse remplie et la conscience satisfaite d'avoir accompli une bonne action...

C'est à ce moment-là que vint le brancardier pour les emmener au repas.

– Je regrette que tu sois resté si peu, dit-elle. Mais tu reviendras, n'est-ce pas ?

Au moment où le brancardier saisit la gouttière mobile :

– Voudrais-tu que nous soyons amis ? Est-ce que tu te plais chez moi ?

– J'aime les pièces étrangères qui me deviennent si vite familières, rosit Emmanuel.

En douceur, le printemps s'installait à Berck. L'âpre végétation des dunes s'efforçait visiblement de paraître fragile et le ciel lui-même abandonnait son exuvie pour de plus tendres couleurs. Chaotique, la plage s'étendait, irisée d'immenses déchirements. Le monde ne pesait plus que vapeur et lumière.

Emmanuel sortait régulièrement dans son carrosse, en compagnie de Solange. Ils avaient cultivé durant tout l'hiver un amour mesuré et tempéré dans sa chambre. Ils reprirent leurs excursions à la campagne.

Le plâtre le gênait de plus en plus et Solange aussi, peut-être. Emmanuel dévoilait son corps en soulevant sa robe et l'embrassait, enivré de la blancheur de sa peau :

– J'offre un bain de propreté à ton corps, disait-il, en pensant à toute la crasse et la moisissure dans laquelle il baignait sous le plâtre.

Sur son corps, autour de ses hanches, il rencontrait des régions fraîches et parfumées, comme un soudain zéphyr d'une odeur nouvelle dans l'air, venue d'on ne sait où. Il avait ensuite des coussins de repos, auxquels il pouvait adosser sa tête. La tendresse blonde et chaude de son ventre rond... La cavité, minuscule et sombre, du nombril où Emmanuel versait un peu d'eau claire, et voilà que le ventre devenait un paysage, au milieu duquel trônait le seau de la fontaine.

Tous ces jeux faisaient platement naufrage le lendemain matin, quand l'aide-soignant venait le laver et introduisait les doigts aussi loin que possible sous le corset pour en extraire des petits tas de crasse et de saleté malodorante.

Il fermait la porte à clé pour ne pas être surpris pendant cette abjecte occupation intime. Puis, l'opération terminée,

l'aide-soignant le retournait et introduisait sous le plâtre une longue tige avec laquelle il lui grattait le dos.

Brûlé par les démangeaisons, Emmanuel lui arrachait la tige des mains et essayait tout seul de se gratter frénétiquement, jusqu'à l'évanouissement...

L'après-midi, à l'heure à laquelle Solange devait arriver, il avait envie de fuir, pour que Solange ne le retrouve plus. En effet, il devrait accomplir les rituels quotidiens de l'amour avec les mêmes caresses, les mêmes baisers (car leur amour, comme l'amour le plus suave du monde, avait créé ses habitudes et ses disciplines stupides).

Le sentiment de son immense admiration pour le corps pur de Solange commençait lui aussi à l'agacer, sa peau fine et leur amour limpide, les manières simples qu'elle avait apprises auprès de lui pour lui plaire l'ennuyaient. En vérité, il ne voulait vraiment plus toucher à autant de perfection. À quoi bon la liberté et la propreté d'un autre corps ?

Tout ce qu'il accomplissait était pourtant méticuleux de précision, comme lors de leur première fois, pour qu'une fois délivrés de ces rites, ils ressentent plus voluptueusement encore leur absence et à quel point il en était fourbu. Plus il serait précis, plus sa libération serait grandiose, pensait-il.

Solange posait sur tout cela un regard bleu clair de calme compréhension.

Un beau jour, elle reçut un télégramme inquiétant de son grand-père gravement malade, qui souhaitait revoir sans plus tarder sa seule héritière. Solange se mit en route le jour même, et convint avec Emmanuel d'un rendez-vous téléphonique le troisième jour, samedi, à dix heures du matin.

Quelle merveille pour Emmanuel que ce premier jour de solitude ! Tout un après-midi de libre lui apparaissait infiniment long et cependant extrêmement agréable : il organisa sa journée, lut, sortit en promenade seul, délesté de ce corps qu'il lui avait semblé contenir avec le sien dans son plâtre, jusque-là. Dans un tabac, il acheta un briquet au mécanisme compliqué, dont il n'avait aucunement l'utilité, puis, dans une confiserie, des bonbons. Caché dans les dunes,

abrité par le planchéiage du carrosse, il sortit son briquet de sa poche et il l'alluma et l'éteignit un nombre incalculable de fois, l'air un peu timbré, se réjouit de la flamme, et partagea seul, oh oui seul, ce petit amusement. Il s'était mis en tête de ne pas le montrer à Solange à son retour et de le réserver à son plaisir personnel et secret.

Le lendemain, il partit avec son carrosse à la campagne. Le vent soufflait terriblement et soulevait le planchéiage, prêt à s'envoler ; le cheval galopait en diagonale sur la route, tenant tête à la tempête.

Il fit halte à l'auberge, trempé jusqu'aux os, grelottant de froid, les mains gelées.

– Où est passée votre fiancée ? enquêta le tenancier.

– Elle est partie, je suis seul, comme vous voyez, répondit Emmanuel avec une tristesse évidente.

Il se dit que la prochaine fois, il viendrait avec Solange et prendrait l'aubergiste à témoin : « Eh, dites-lui, vous, n'est-ce pas que j'étais très triste le jour où je suis venu ici sans ma fiancée ? »

Solange serait très certainement flattée.

Il demanda une assiette de café et le sirota en prenant tout son temps. Il était seul, rien ne le pressait et il ne fallait pas qu'il se brûle afin de finir au plus vite et repartir dans les dunes, accomplir son rite journalier. Emmanuel se dit qu'il lui était bien sûr très agréable de faire l'amour, mais que parfois ne pas le faire s'avérait tout aussi agréable.

Enfin, le jour du rendez-vous téléphonique.

Il descendit au bureau une heure plus tôt, fuma une cigarette roulée que le directeur lui avait offerte par politesse et qu'il avait acceptée par impertinence, lut les journaux et se félicita du calme de son attente.

Toutefois, à l'instant où la sonnerie de téléphone retentit, avec quelques minutes de retard, Emmanuel sentit une soudaine agitation l'envahir.

– Dépêchons ! Dépêchons ! aiguillonna-t-il le brancardier qui l'approchait du téléphone.

Tout le calme de tout à l'heure se transforma dès la

stridulation de la sonnerie en une immense impatience, à l'instar d'une solution sursaturée qui cristallise brusquement, quand on y introduit un fragment de substances chimiques...

Il décrocha le téléphone d'une main si tremblante qu'elle contamina celui-ci de cette inquiétude par petites touches. La voix de Solange surgit, fort estompée, métallique... Mais que recélait-elle de miraculeux pour envahir soudain la cabine entière de sa présence ? De quel déferlement d'images le simple murmure de cette voix éloignée, mais bien connue perfusait-il sa chair !

– Je dois rester encore une semaine, mon grand-père est décédé, l'enterrement aura lieu demain... Je suis perdue entre les condoléances, les gens, les questions de succession avec le notaire, j'ai couru au téléphone comme une folle...

Dans le combiné, Emmanuel entendit sa respiration précipitée, en l'absence des spasmes de son corps, quintessence du plaisir éprouvé à se faire écraser sous le plâtre, purifiée ici du poids charnel, de la besogne...

– Pourquoi ne dis-tu rien ? demanda-t-elle, essayant de calmer le vibrato de sa voix.

Il ferma les yeux et se laissa enivrer par les paroles.

– Parle-moi, toi, raconte-moi ce que tu veux...

Elle se mit à raconter un long débat qu'elle avait eu avec le notaire. D'anciens désirs s'emparèrent d'Emmanuel comme si se transmettait par ce simple fil, sa voix, la chaleur de sa peau injectée directement dans le sang.

Il se rendait bien compte de ce qu'il faisait et, glissant une main sous les couvertures, pendant que Solange continuait à parler, il pétrissait sa terrible excitation...

– Je t'en supplie, dis-moi encore quelque chose, insista-t-il, un peu ahuri, torturant sa chair pour obtenir une satisfaction commode, immédiate...

Elle poursuivait, sans se douter de rien.

Puis, sa voix devint extatique et Emmanuel se répandit en une brève, mais écrasante exténuation, comme un évanouissement.

– Merci, merci, murmura-t-il dans l'appareil.

– Pourquoi ? demanda-t-elle, surprise.

– Pour tout ce que tu m’as raconté, pour tout cela, pour tout...

De retour dans sa chambre, il pesta d’avoir été aussi indulgent avec lui-même. Il se rendit néanmoins à la gare pour l’attendre, et matérialisa ainsi jusqu’au bout les apparences de l’amour parfait. À l’instant où elle montait dans le carrosse, il sentit comme une chiquenaude... Solange s’installa à côté de lui sur le tabouret. Emmanuel lui sourit ; dans une rue déserte et un peu à l’écart, elle se pencha sur sa bouche et l’embrassa.

– Tous ces jours sans toi, je ne les ai vraiment pas vécus, murmura-t-elle en regardant ses yeux avec une expression placide d’animal dévoué.

Sous son plâtre, Emmanuel tremblait d’énervement, de dégoût surtout à l’encontre de l’indulgence avec laquelle il acceptait tout cela.

La même semaine, sur la plage, un accident attisa son irritation à l’égard de Solange. Certaines situations se délitent spontanément sous l’effet du quotidien, de même que les eaux calcaires s’incrument dans une pierre, simplement parce qu’elle est positionnée dans leur course. Ce jour-là, Emmanuel avait mené le cheval comme d’habitude loin sur la plage, à des endroits peu fréquentés.

La marée montante avait inondé en grande partie l’étendue de sable. Solange lui conseilla de faire demi-tour, mais il s’obstina à faire galoper le cheval plus loin, avec la conviction qu’il trouverait quelque part une montée vers la falaise.

– Je t’assure qu’il n’y a ici aucune montée. Je connais l’endroit, implora Solange. Bientôt, nous ne pourrons plus rebrousser chemin. La plage tout entière sera immergée... Voyons, Emmanuel, écoute-moi...

Qu’elle eût raison et que nulle part on ne vît de montée vers la falaise l’énervait. Quelle cruelle et sublime satisfaction aurait-il éprouvée si soudain une montée était apparue pour leur permettre de se retrouver en haut, sur la côte, en moins

de deux !

Finalement, fatigué et agacé, il fit demi-tour. Toutefois, c'était toutefois un peu tard. L'océan avait envahi une bonne partie de la plage et à présent il devait conduire avec prudence sur une étroite portion de sable entre des rigoles pleines d'eau.

Pour couper, il passa avec le carrosse en plein milieu des torrents d'eau, sous le regard terrifié de Solange. Soudain, le cheval s'arrêta devant un canal plus large et refusa d'avancer.

– Il est impossible de passer par là, dit Solange. Tu vois bien à quel point c'est profond, contourne ! Donne-moi les rênes ! Au comble de la furie, Emmanuel fouetta le cheval et le carrosse s'enfonça dans l'eau.

Pendant quelques instants, le cheval tira de toutes ses forces, mais au milieu du canal, les roues du carrosse s'enlisèrent jusqu'à mi-hauteur dans le sable humide et se bloquèrent.

Emmanuel tirait désespérément, mais en vain, sur les rênes ; il cravachait le cheval. Dans cette situation extrêmement grave, le carrosse s'immobilisait, la marée continuait de monter, les vagues n'étaient plus qu'à dix mètres...

Livide d'effroi, Solange enleva à toute vitesse ses bas, ses chaussures et courut comme une folle sur la plage, pour chercher de l'aide. Inerte, Emmanuel gisait dans le carrosse, allongé, le regard vers le ciel, les tempes palpitantes, écrasé par l'émotion, l'irritation et la peur.

Les vagues sifflaient dans ses oreilles comme une apocalypse qui pénétrait jusque dans son cerveau, pendant que tout son sang et l'eau et l'océan et l'air commençaient à bouillir, à bouillonner...

En moins d'une minute, Solange fut de retour avec quelques marins, qui ouvrirent le carrosse, descendirent le cadre sur lequel Emmanuel était couché, et le déposèrent de l'autre côté du canal sur le sable. Ils dételèrent ensuite le cheval et, en poussant vigoureusement, ils réussirent à sortir

le carrosse de l'eau.

Ils se dirigèrent tous vers l'esplanade dans un cortège qui ulcérait Emmanuel jusqu'aux bas-fonds de son âme. Couché comme il était, porté sur les épaules par quelques marins costauds, à peine sauvé d'un terrible accident, il reprit le fil logique de son irritation : « Il ne manquait plus que ça, lui devoir de la reconnaissance ! » songea-t-il avec amertume.

En tête du cortège, Solange marchait pieds nus, ses bas et ses chaussures dans la main, puis le carrosse vide, poussé lentement par deux marins aux pantalons retroussés bien au-dessus des genoux, Emmanuel porté comme un mort illustre sur un bouclier et enfin le cheval derrière eux, tenu au licol par un garçonnet.

Derrière, les enfants (d'où étaient-ils venus si nombreux ?) et quelques badauds qui commentaient l'accident (d'où venaient-ils soudain ?) : « Un véritable enterrement de chef militaire », se dit Emmanuel.

Solange tournait de temps en temps la tête, lui souriant avec une innocence qui le dévorait.

De retour au sanatorium, il la remercia avec une effusion extraordinaire, pour mieux se torturer en son for intérieur.

Pour s'infliger la sanction suprême à cause de sa faiblesse au téléphone, il retira de sa poche le briquet secret qu'il devait conserver à l'abri des regards de Solange :

– Ça te plaît ? interrogea-t-il. Je te l'offre...

« C'est la dernière chose que je lui offre, songea-t-il. C'est l'objet qui mettra un terme à notre idylle. Peut-être que si elle ne l'avait pas accepté, tout aurait pu continuer, mais puisqu'elle l'a pris, cela signifie que c'est ici que notre amour s'achève... »

L'idée de la séparation le torturait affreusement. Il n'entrevoyait pourtant aucune solution. Quitter le sanatorium ? Quand et comment ? Il resterait toujours à Berck, et Solange le retrouverait rapidement.

Quelques jours plus tard, de manière tout à fait

inattendue, Emmanuel s'évada du sanatorium de façon si simple et si surprenante que, pendant longtemps, il fut stupéfait de son extraordinaire désinvolture.

On aurait dit un tour de passe-passe : « Fermez et ouvrez les yeux ! » Il se trouvait dans une pièce du sanatorium et voilà qu'en ouvrant les yeux...

Au mois de mai commençait à Berck l'invasion des villégiateurs. La ville tout entière changeait alors d'apparence, comme sous l'occupation d'une horde sauvage.

Au sanatorium, on préparait les chambres des étages inoccupés pendant l'hiver. Une insupportable agitation s'engageait dans les escaliers et les couloirs, on frottait les parquets, des seaux d'eau attendaient partout, des portes claquaient en vitesse et les femmes de ménage frottaient les pièces métalliques de l'ascenseur à la sueur de leurs fronts. Petit à petit, le sanatorium se transformait en hôtel. Les malades n'avaient plus l'autorisation de stationner en gouttière mobile dans les couloirs. Cela nuisait à la clientèle estivale.

Commençait ensuite l'irruption des phonographes. C'était d'abord un soir un cliquetis clair, une vibrante mélodie de violoncelle dans une pièce perdue quelque part à l'étage, ensuite le lendemain la symphonie s'amplifiait et un électrophone de voyage soutenait le violoncelle avec une mélodie de piccolo, pour qu'enfin, dans une autre chambre, éclate immédiatement comme une intervention de tempête dans une œuvre wagnérienne, féroce et tonitruante, une fanfare militaire. De pièce en pièce se répandait le virus de la musique terrible et dévorante. En l'espace de quelques jours, le sanatorium tout entier vibra frénétiquement d'un mélange compliqué d'orchestre, de violons, de marches et de romances. Le bâtiment se transformait en une immense usine de grésillements de plaques de phonographe.

Affolés par l'absence de sommeil, les malades bouchaient leurs oreilles avec du coton, de la cire ou s'enroulaient des foulards autour de la tête.

Horrifié, Emmanuel prenait son carrosse pour quitter l'hôtel.

La plage était elle aussi envahie. Les cabines s'alignaient à l'infini, revenues de là où elles avaient passé tout l'hiver : entre les mauvaises herbes. Des familles entières habitaient entre quatre murs de planches et les portes grandes ouvertes vers le large. On faisait du linge là-bas, des confitures, les enfants pleuraient pendant que le père de famille lisait le journal couché par terre, savourant lentement son café mélangé à du sable. La plage elle-même était trouée, remuée, creusée de tranchées, de rigoles, de châteaux... Une immense clameur se levait de toute son étendue, mélangée aux cris désespérés des commerçants de ballons et de bonbons. Des quatre coins de la plage, de toutes les cabines se déversaient dans un flot incontrôlable, des ruisseaux de papiers froissés, des rivières remplies de vieux journaux, papiers et boîtes vides et à nouveau de papiers, un océan de saleté à côté de l'océan de vagues.

Emmanuel cherchait des cachettes dans les dunes, loin des avenues débordantes d'automobiles. À l'extérieur de la ville se trouvait un endroit silencieux et à l'écart de toute circulation, où il se rendait souvent quand il était seul. Il n'y avait jamais emmené Solange. Il se réservait ce refuge pour les heures de solitude absolue. Il aurait voulu y rester caché pour toujours, ne jamais revenir au sanatorium. C'était un endroit sauvage abandonné par l'humanité. Quelques villas aux murs écaillés et recouverts de lierre s'élevaient hors du sable qui les enterrait à moitié ; personne n'y habitait. Il avait été question jadis d'édifier une gare et de créer là-bas un quartier de villas luxueuses à l'écart de la ville. Les travaux furent interrompus par la guerre. On voyait encore les rails le long de l'océan, les roues de quelque voiture de train dans les mauvaises herbes, les murs endommagés de la vieille gare. Les après-midi d'été, quelques poules picorait de l'herbe dans les ruines, pendant qu'un coq monté sur la crête d'un muret lançait en agitant ses ailes un cocorico strident et prolongé comme un appel de détresse venu du désert. Un

seul bistrot, un local exigü avec une véranda décorée de géraniums rouges, résistait comme un dernier rempart de vie... Se rendaient là-bas pour prendre un verre, de temps en temps seulement, les marins qui s'égarèrent à cet endroit avec leurs filets de pêche.

Emmanuel s'était lié d'amitié avec le tenancier. Il passait des heures entières devant la véranda, sur le monticule de sable depuis lequel il pouvait voir l'océan au loin et il surplombait en quelque sorte l'endroit, les villas figées dans le sable, la gare délabrée, et les vastes ondulations des dunes.

– Quel dommage que la gare projetée n'ait pas pu être construite, j'aurais érigé un hôtel de toute beauté ! disait le tenancier, un homme grand, légèrement voûté, les pommettes violacées, les cheveux toujours ébouriffés par le vent. Ses yeux reflétaient la calme mélancolie de cet endroit abandonné...

– Ah ! si vous saviez quel chantier c'était jadis ici ! Quels travaux ! Quel tohu-bohu ! Quel fourmillement ! Le prix du terrain était monté jusqu'à un demi-million...

Il poursuivit avec tristesse :

– Alors qu'aujourd'hui, on n'en offre même pas mille francs...

Les marins apportaient des sacs entiers de sardines fraîches. La tenancière, une femme petite, ronde comme une bille de chair et de graisse, avec une perruque jaune décolorée sur la tête, négociait âprement avec eux, par avarice et pour passer le temps. Elle servait à Emmanuel du poisson frais grillé sur des charbons.

Emmanuel eut une idée. Ce pouvait être une bonne chose que d'habiter là-bas, au bistrot. Dans n'importe quelle pièce, même la plus petite, même la plus inconfortable, mais isolée du reste du monde. Cela se passait quelques jours après la mésaventure avec Solange sur la plage. Certainement que là-bas, dans les dunes, elle ne pourrait pas le retrouver. Il disparaîtrait soudainement du sanatorium, sans que personne ne sache où il est parti. Il s'enquit auprès du tenancier, qui demanda conseil à sa femme.

– Impossible, répondit-elle. Ici, nous vivons seuls

précisément pour ne pas avoir de casse-tête. Nous menons une vie tranquille et nous n'avons pas besoin, tu vois bien, ni de clients ni de pensionnaires...

Emmanuel fut contrarié.

– Dans ces villas, personne n'habite, absolument personne ?

– Mais si, répondit le tenancier. Dans une seule, là-bas...

Il indiqua le toit d'une villa de pierre sur un endroit où la falaise s'avancait vers la mer, cachée par quelques dunes très élevées.

– Mais elle n'est pas habitée toute l'année, ajouta-t-il. Une Américaine vient seulement l'été, avec son fils. Elle reste quelques mois et repart ; à présent, elle est ici depuis une semaine environ...

Emmanuel réfléchit un petit moment :

– Et cette dame américaine, elle pourrait peut-être m'accueillir chez elle ? Contre rémunération, bien entendu, contre rémunération...

Le tenancier et sa femme lui sourirent avec une ironie indulgente.

– C'est une femme riche, monsieur ! Qu'a-t-elle besoin de pensionnaires malades ? Au bout du compte, pourquoi voulez-vous habiter par ici dans ce désert ? s'enquit le tenancier avec curiosité.

– Eh bien, ça, c'est une autre question ! répondit Emmanuel. Comment pourrais-je parler avec elle ? Et si j'y allais avec mon carrosse ?

Le tenancier fut abasourdi :

– En carrosse, dites-vous ? Mais vous ne voyez pas que jusque-là, il y a des dunes hautes comme cette maison ? Pouvez-vous escalader les dunes ? Vous avez un cheval acrobate ?

– Vous dites qu'elle est déjà arrivée depuis une semaine ? demanda Emmanuel, préoccupé. Pensez-vous qu'elle soit chez elle en ce moment ?

– Peut-être, je ne sais pas, répondit le tenancier.

– Eh bien, je vais voir et lui parler, dit calmement

Emmanuel, se saisissant des rênes.

– Quoi ? fit longuement le tenancier. Avec le carrosse ? et il le regardait avec étonnement.

– Avec le carrosse, bien sûr, je ne vais tout de même pas y aller à pied !

– On va voir si tu y arrives, le défia le tenancier, se mettant à rire.

– Eh bien, c'est ce qu'on va voir ! répondit Emmanuel, acceptant de relever le défi.

Il empoigna les rênes bien serrées dans la main et démarra vers la première dune à escalader. C'était seulement quelques jours après l'accident de la plage, mais son souvenir l'impressionnait trop peu.

Il se mit à exhorter son cheval. La pente n'était pas trop abrupte et le cheval parvint aisément jusqu'au sommet.

Une fois en haut, Emmanuel tourna la tête vers le tenancier et lui fit un signe de la main :

– Adieu ! Adieu ! Je m'en vais plus loin dans les montagnes !

Le tenancier, sa femme et deux ou trois marins sortis du bistrot étaient tous rassemblés sur la véranda et regardaient bouche bée l'espiègle carrosse qui escaladait les dunes.

Devant lui s'étendait un morceau de sable plat et ensuite des bosses beaucoup plus hautes, à la file, plantées là-bas presque comme une barrière.

Emmanuel s'était engagé dans une aventure à laquelle il ne renoncerait d'aucune façon. Le fouettaient à présent l'ambition et surtout la terrible curiosité de rencontrer la propriétaire de cette villa. Le bistrot disparut derrière les sables ; il ne lui restait plus qu'à aller de l'avant...

Il s'approcha des tertres et s'arrêta. Il accorda sagement un repos de quelques minutes à son cheval, ensuite tira brusquement les rênes et à nouveau le cheval grimpa d'une seule course jusqu'en haut.

À présent, le reste était un jeu d'enfant, il parcourut aisément les quelques ondulations jusqu'à la villa. Le voilà arrivé : les volets étaient fermés, les portes verrouillées. Le

tenancier s'était-il moqué de lui ? La villa était peut-être déserte ? Il commença à taper de la cravache dans la clôture ; les coups résonnèrent alentour avec des échos qui se répercutaient de dune en dune, comme un mot d'ordre. Dans la cour éclata l'abolement d'un chien et aussitôt un volet s'ouvrit.

Dans l'embrasement de la fenêtre, une femme rousse apparut, dans un peignoir violet :

– Qu'y a-t-il ? Qui est là ? cria-t-elle, cherchant du regard qui cela pouvait être.

Stupéfaite, elle découvrit Emmanuel avec son carrosse devant le portillon.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, étonnée. Que désirez-vous ? Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici avec ce carrosse ?

Emmanuel criait, mais l'abolement du chien couvrait sa voix ; il fit un signe de la main à la femme pour qu'elle descende.

Un garçon d'environ quinze ans, grand, fort, avec les mêmes nuances de roussure sur le visage, ouvrit le portillon. Emmanuel entra avec son carrosse dans la petite cour goudronnée. Le chien aux aboiements assourdissants sautait autour du carrosse.

– Silence, silence, le garçon essayait de le calmer, le prenait par le cou et bataillait avec cet énorme chien noir, presque aussi grand que son maître, lorsqu'il se levait sur ses deux pattes arrière pour s'appuyer avec celles de devant sur ses épaules.

Emmanuel contemplait la villa. L'édifice semblait plutôt négligé que vieux. Au sommet, sous la crête du toit, était plantée une ardoise rouillée, envahie par le lierre. « Villa Elsenieur²³ », déchiffra-t-il.

Au final apparut aussi la dame de la fenêtre. Elle avait

23 Elsenieur ou Helsingør est un port et une station balnéaire du Danemark sur le Sund, situé sur l'île de Sjælland (*Grand Larousse Universel*, Paris, Librairie Larousse, 1989, p. 3670). La villa Elsenieur rappelle le château de Kronborg, qui donne sur la mer et où Shakespeare situa l'action de sa tragédie *Hamlet* [N.d.l.T].

coiffé un peu ses cheveux et elle s'était probablement repoudré le nez. La brise amenait jusqu'à Emmanuel un vague parfum d'eau de toilette féminine, douceâtre et agréable.

– Que désirez-vous ? demanda-t-elle.

Emmanuel se présenta. Elle lui tendit la main, et dit s'appeler madame Tils. Tout à coup, sur un ton très familier :

– Comment allez-vous ?

C'était l'habitude anglaise d'aborder avec cette formule les personnes qu'on ne connaissait que depuis quelques instants.

– Veuillez m'excuser de vous déranger de bonne heure, dit Emmanuel. Je passais par ici avec mon carrosse...

– Avec votre carrosse ! répéta-t-elle, étonnée.

– J'aime beaucoup cet endroit. Je me suis dit que c'était la seule villa habitée et je voudrais vous poser une question...

Emmanuel hésita, puis débita sa phrase pour se décharger de l'obligation de la prononcer, comme on avale un médicament amer.

– Voilà, si c'est possible, je voudrais habiter ici, j'aime cette solitude. Accepteriez-vous que j'habite dans votre villa, me recevriez-vous comme pensionnaire ?

– C'est pour cela que vous m'avez appelée ? dit la femme, éclatant d'un léger rire.

Emmanuel était si confondu qu'il ne pouvait que susciter l'hilarité. Il remarqua que, pendant qu'elle riait, sur sa joue, apparaissaient des rides profondes. Il en déduisit qu'il s'agissait d'une femme âgée, mais qui disposait d'une désinvolture admirable dans ses gestes et d'une apparence soignée de jeunesse.

– Je suis vraiment désolée, je n'accueille pas de pensionnaire, je n'en ai jamais accueilli, et je ne saurais pas comment m'y prendre.

Pendant qu'elle parlait éclata soudain à l'étage dont la fenêtre était restée ouverte une formidable roucoulade, une succession de cris comme les imprécations d'une vieille

hargneuse qui se querellait avec quelqu'un sur un ton aigu.

La fenêtre suscita la curiosité d'Emmanuel, confus, mais silencieux, ce qui n'échappa pas à madame Tils :

– Tu vois, je ne suis pas seule dans la villa. En plus de mon fils Irving et de la cuisinière, j'ai aussi un invité... Une personne extrêmement nerveuse, comme tu peux le constater, qui crie et profère des jurons...

– S'il te plaît, Irving, vas-y et ramène-le ici ! dit-elle.

Le garçon remonta. Les cris cessèrent et, quelques secondes plus tard, il redescendit avec un perroquet dans sa main.

– Dis bonjour ! lui demanda madame Tils.

Le perroquet lança une formidable injure. Ils se mirent tous à rire. Le perroquet becqueta les cheveux de madame Tils, et les tira avec force. Un chien, un perroquet... Emmanuel était consterné de ne pas pouvoir rester là-bas. Il décida de s'en aller.

– Comment vas-tu faire pour revenir ?...

– Toujours à travers les dunes, comme je suis arrivé...

Irving voulut assister lui aussi à la montée des dunes.

– Bravo ! Bravo ! cria-t-il en applaudissant, une fois Emmanuel parvenu au sommet.

Le même après-midi, tandis qu'il parcourait tristement les rues et qu'il arrêtait son carrosse devant une vitrine, quelqu'un s'approcha pour lui parler. C'était madame Tils, méconnaissable en tenue de ville.

– Je voudrais te dire quelque chose. J'ai changé d'avis et je suis disposée à t'accueillir chez moi si en échange tu donnes des cours de mathématiques à mon fils. J'ai une grande chambre et un salon avec vue sur la mer. Mais, tu t'y connais en mathématiques ?

Emmanuel lui assura qu'il avait déjà donné des cours et accepta avec plaisir. Peu favorables encore ce matin, les événements de la journée lui donnaient finalement raison, en lui réservant d'agréables surprises. Il se laissa porter par le hasard avec le sentiment d'une délicate volupté intérieure :

- Et quand puis-je venir, madame, avec mes valises ?
- Quand tu veux, répondit-elle, dès demain ?
- Je vous prie alors de m’attendre demain matin, vers dix heures...

... Et, lorsqu'il ouvrit les yeux...

La pièce dans laquelle il se trouvait à présent était un vaste salon aux portes ouvertes vers l'océan. Des tableaux de style anglais, avec des cadres dorés ternes, étaient accrochés aux murs. Ici, une imposante scène de chasse, où des cavaliers en habits rouges rassemblés dans une clairière, entourés de meutes de chien et de rabatteurs, soufflaient dans des cors de laiton, là un petit vieillard en robe de chambre, aux cheveux blancs et la peau des joues fine, mais très ridée, comme tous les vieillards sur les lithographies, se préparait pour le coucher. Au fond, son lit de style ancien, avec des colonnes et des rideaux fleuris de cretonne.

Les vagues de l'océan résonnaient de manière chaotique dans l'énormité de ce vaste salon. Le jour s'accrochait péniblement à des nuages gris, descendus comme un plafond juste au-dessus des dunes.

Les tableaux sur les murs intéressaient Emmanuel : sa propre situation se trouvait résumée dans ces deux gravures. Le petit vieillard qui se préparait pour le coucher, c'était lui-même, dans la solitude de la villa « Elseneur ». Retiré du monde comme le petit vieillard, paisible, Emmanuel se retrouvait dans une chambre inconnue, seul au milieu de vieux meubles désuets. En lui tournant le dos, le petit vieillard semblait éviter le vacarme du tableau de chasse, qui, en face, représentait exactement le brouhaha de la ville qu'Emmanuel fuyait.

Les rideaux de velours bordeaux s'agitaient au vent comme les bannières funèbres suspendues dans les chambres mortuaires. Emmanuel ferma les yeux de fatigue. Tout s'était passé miraculeusement, et depuis le matin où il avait fait ses

bagages dans sa chambre, et jusqu'à cette heure tardive de l'après-midi, à laquelle il se retrouvait dans les dunes, pensionnaire de madame Tils, la journée avait décidément changé de caractère, comme si elle appartenait à une autre année, à une autre saison, à une tout autre réalité... Qui soupçonnerait qu'il se trouvait dans cette cachette perdue entre les vagues de sable, lui, Emmanuel, l'inaltérable Emmanuel ? C'était comme s'il avait changé d'identité...

Un peu ahuri, il se prélassait dans un coin du salon, comme un être rejeté par l'océan dans le creux d'un rocher. Lui aussi attendait une vague salvatrice pour le ramener à la vraie vie, à la vraie compréhension des choses.

Il se souvenait, comme de faits anciens, d'il y a fort longtemps, de tout ce qui s'était passé ces deux derniers jours : la façon dont il avait donné son préavis au directeur dès son retour de la ville, après la conversation avec madame Tils, la préparation hâtive des valises.

– Et quelle est votre nouvelle adresse ? demanda le directeur.

– Inutile de vous la communiquer, répondit Emmanuel. Je viendrai moi-même de temps en temps pour relever mon courrier.

Puis, comment il était arrivé à la villa « Elseneur », à dix heures précises du matin, comme il l'avait indiqué, de la cuisinière d'Irving et du tenancier du bistrot, venu donner un coup de main, qui le portèrent à l'étage. Ce dernier était très étonné que madame Tils l'acceptât en pension.

– Est-ce bien vrai que tu ne la connaissais pas avant ? chuchota-t-il, cherchant à lui tirer les vers du nez.

– C'est vrai ! C'est bien vrai ! répondit Emmanuel, courroucé. Ce qui est vrai ou pas, dans cette affaire, vous savez...

À présent, il attendait le souper. Il faisait bien noir. La marée atteignait le pied de la falaise et se heurtait à la digue dans un fracas sourd et irrégulier. Il avait passé toute la journée seul dans le vaste salon vide. De temps en temps, il entendait à l'étage comme une roucoulade, les syllabes

écaillées du perroquet et, du dehors, les rares aboiements du chien.

Où était passé le sanatorium ? Et Solange ? Aucune image ne se fixait dans l'atmosphère silencieuse et purifiée du salon.

La cuisinière apporta une lampe et la posa sur la table. Autour de l'abat-jour, la roue de lumière dessina sur la nappe de velours une minuscule arène de cirque à l'intérieur de laquelle des fleurs multicolores s'animèrent d'étranges acrobaties...

Par temps chaud, Emmanuel se reposait sur la terrasse devant le salon. Les étendues de l'océan brillaient en paillettes de diamants, comme une fabuleuse robe de bal, l'écume des vagues en guise de dentelle. La clarté de l'eau se transformait en phosphènes gélatineux. D'immenses taches de lumière se fondaient dans l'air et laissaient derrière elles des contours verts et immatériels. Les vagues devenaient alors sombres au loin, comme le bleu du cobalt...

Il s'entretenait souvent avec madame Tils. Elle évoquait son mari, qu'elle accompagnait à Berck. Lui aussi avait souffert du mal de Pott, et était mort il y a huit ans, à la villa « Elseneur ». Lui aussi avait apprécié la solitude des dunes, lui aussi était passé un jour avec son carrosse dans le coin et, sous le charme de la villa, il n'avait plus voulu habiter ailleurs. Elle avait acheté la villa pour une bouchée de pain à la municipalité. Lui aussi avait eu sa chambre dans le salon donnant sur la mer.

– Voilà pourquoi j'ai accepté de te recevoir chez moi, déclara-t-elle. Lorsque je t'ai vu si triste de ne pas pouvoir habiter ici, je me suis souvenue de la mélancolie de mon mari et de son indicible soif de solitude. C'est en sa mémoire que je t'accueille... En sa mémoire et parce que, dans cette villa où il a disparu, je voudrais qu'un jeune homme guérisse...

Elle parlait avec la simplicité et le dévouement les plus grands. Elle témoignait pour Emmanuel d'une amitié spontanée et sincère, semblable à l'amour qu'elle portait à son chien, à son fils et à son perroquet, avec, pour tous, les mêmes

expressions et le même ton de la voix.

Les journées passaient, ensoleillées et calmes. Solange... Où était passée Solange ? Cela faisait presque un mois qu'il avait emménagé à la villa et il n'avait aucune nouvelle de Solange. Dans l'atmosphère désuète de la vieille bâtisse, dans la transparence de la vie qu'il menait à présent ne se fixait plus aucune ombre de celle qui jadis le traversait silencieusement.

En plein soleil, illuminé et éclairé par lui jusqu'à cette limpidité de l'eau qui ne reflète aucune image, Emmanuel se rendait enfin compte de la fragilité de leur amour si profond, de la fragilité de sa propre vie ; de l'inconsistance de la réalité de ces journées qui passaient : rivières calmes, qui s'écoulaient à travers lui, l'inerte aux yeux fermés. Un jour, il écrivit au docteur Cériez, lui demandant quand et où il pouvait venir pour la consultation. Il reçut une réponse brève :

Ami disparu,

Viens à la clinique quand tu veux. L'idéal : demain matin à dix heures. Je me demande comment tu as découvert la villa « Elseneur ». Mes hommages à madame Tils.

Dr Cériez

Emmanuel était surpris. Comment le docteur connaissait-il madame Tils ? Il le lui demanda.

– C'était un des meilleurs amis de mon mari : il nous rendait souvent visite, répondit-elle. Il connaissait bien cet endroit et il aurait assurément habité par là, si bien sûr il n'avait pas été médecin. Lui aussi languit de l'incantation du désert...

Le lendemain matin, Emmanuel envoya Irving en ville pour lui rapporter un carrosse de malade devant le bistrot. Et jusque-là, Emmanuel fut transporté à travers les dunes, étendu sur le cadre. Ce matin-là, la clinique était déserte. Il entra directement dans la salle, dès son arrivée. La consultation ne dura pas plus de quelques minutes. Le docteur Cériez examina attentivement l'endroit de l'abcès,

introduisit sa main en dessous du plâtre et palpa les vertèbres.

– Je pense que je vais t’enlever le corset, lui dit-il et dans un mois ou deux, tu commenceras peut-être à marcher sur tes propres jambes.

– Enlever le plâtre ? demanda-t-il, grisé par la joie. Est-ce bien vrai ?

Depuis le temps qu’il l’avait, il s’y était tellement habitué qu’il ne songeait même plus qu’un jour on le lui enlèverait. Il avait considéré cette saleté comme une fonction organique supplémentaire, insupportable et définitive. Sentir son corps libre à nouveau éveillait une crainte inhabituelle devant cette renaissance, ce début d’une nouvelle vie.

– C’est vrai, alors ? murmura-t-il, éberlué.

– Oui, samedi matin, on enlève.

Le docteur lui serra la main et quitta la pièce, superbe, grand, magnifique avec sa coiffure léonine comme un géant bienfaisant, qui répand des miracles autour de lui.

Emmanuel attendit quelques minutes dans le couloir pour que le brancardier le conduise au carrosse.

– Je t’ai eu ! s’exclama quelqu’un, venant par-derrière en lui couvrant les yeux des mains.

Emmanuel tressaillit. Il crut que c’était Solange, mais les mains dégageaient une forte odeur de tabac : Ernest, bien sûr.

– Où t’es-tu évadé ? Quand et comment es-tu parti ? Tu sais, ta disparition a fait sensation au sanatorium.

Ernest toucha sa poitrine, ses mains comme s’il ne pouvait pas croire qu’il l’avait retrouvé.

– Je peux dire que je t’ai cherché dans tous les sanatoriums de la ville... J’ai enquêté de clinique en clinique, pension par pension, j’ai même été jusqu’à la police... Où étais-tu passé ? Où étais-tu caché ?

Emmanuel arborait un air énigmatique. Quelle matinée résolument agréable : le médecin lui annonçait qu’il allait enlever son plâtre, Ernest était intrigué de sa disparition...

– Et tu sais qui m’a poussé à mener toutes ces investigations ? Sais-tu qui a été la personne la plus perplexe

au sanatorium ?

– Qui donc ?

– Devine !...

Emmanuel chercha en silence.

– Je vais te le dire, Isa, s'exclama Ernest, elle bout de curiosité !...

Emmanuel constata qu'en effet, la matinée devenait de plus en plus agréable.

Céline passait justement elle aussi dans le couloir.

– Mais que vois-je ? s'exclama-t-elle, pétrifiée, les mains sur la poitrine, dans sa position de hanneton avec ses élytres resserrés. Mais c'est monsieur Emmanuel lui-même ? D'où sortez-vous ? Je vais vite annoncer à mademoiselle Isa la bonne nouvelle ! Mais je vais la ménager pour qu'elle ne soit pas surprise tout d'un coup. Depuis quelque temps, elle est souffrante, elle a toujours de la fièvre.

– Quand est-ce que je pourrais la voir ? demanda Emmanuel.

– Tiens, je vais aller demander. Quand je suis partie en ville, elle n'était pas encore réveillée...

Quelques minutes plus tard à peine, Céline fut de retour.

– Elle vous attend, ainsi que Monsieur Ernest.

Isa semblait en effet fatiguée, les yeux somnolents.

– Où t'étais-tu caché ? Tu t'étais enfui ? interrogea-t-elle.

Dans la pièce flottait une vague odeur de désinfectant et de matières purulentes. De violents et irritants relents de légumes putrides s'emparaient l'été des pièces occupées par les malades avec abcès, face auxquels le parfum qu'avait pulvérisé Céline quelques minutes auparavant s'avérait complètement impuissant.

Isa, un album photo à la main:

– J'admirais quelques vieilles photographies... me voici...

Elle tendit l'album à la page ouverte. Sur une photographie presque entièrement effacée figurait une petite fille d'environ deux ans dans un parc avec des statues et des arbres enneigés. Le minuscule visage aux yeux si émerveillés

lui donnait une allure de poupée.

– Je me demande à quoi j'étais en train de penser au moment où la photographie a été prise, dit Isa. Quelle sorte d'étonnement présentait pour moi le monde à cet instant ?

Sur un ton plus triste :

– Ah ! Moment de pure naïveté capturé par la photo ! Quelle horrible illusion ! Tant d'amertumes lui ont succédé depuis...

Ernest s'attarda, lui aussi, sur cette photo.

Céline ouvrit la fenêtre ; le jardin débordait de malades et de touristes. Emmanuel jeta un regard effrayé vers le bruit prodigieux de cet attroupement. Il se sentait si bien protégé ! Un phonographe se mit à grignoter sa quote-part métallique de bruit. Mais, c'était sans compter sur la dizaine d'électrophones de voyage alignés sur des tables. Un groupe de jeunes leur changeait les aiguilles et les plaques ; ils avaient trouvé quelque chose de nouveau à faire.

– Il y a deux ou trois jours, ils ont inventé un jeu stupide, prévint Isa. Ils alignent les électrophones et les font démarrer au même moment : une dizaine d'appareils, avec dix plaques différentes...

En effet, cette dizaine d'appareils mis en marche simultanément répandit soudain une formidable cacophonie de sons et de hurlements.

– Qu'en pense le directeur ? Et les malades ? hurla Emmanuel pour se faire entendre.

– Les malades bouchent leurs oreilles avec du coton. En ce qui concerne le directeur, il ne dit rien, car il a trop peur de perdre ses clients.

Un déferlement sauvage de tons, un véritable embouteillage de musiques, tel l'éclatement d'un cataclysme aérien que l'atmosphère tout entière aurait longtemps couvé et qu'elle aurait inopinément expulsé avec d'assourdissants cris, hurlements, détonations...

– Ferme ! Ferme la fenêtre ! cria Isa, affolée.

– Pourquoi ne changerais-tu pas de sanatorium ? lui demanda Emmanuel.

– C’est la même chose partout, dit Ernest. Tout le monde le sait : l’été, la ville appartient aux vivants...

Céline apporta du café pour tous les trois. Ils échangèrent sur les malades du sanatorium.

– Comment va Tonio ? demanda Emmanuel, qui ne l’avait pas vu depuis longtemps.

Ernest, en effet, disposait de nouvelles fraîches le concernant.

– Je peux vous livrer les dernières nouvelles. Un de ses frères est passé pour récupérer une valise de livres, qu’il avait laissée au sanatorium. Il m’a raconté des choses sensationnelles à son sujet, absolument sensationnelles...

– Par exemple ? Vas-y, raconte ! insista Isa, impatiente.

– Vous savez que, aussitôt après le départ de madame Wandeska, lui aussi est parti pour Paris chez son frère. À Berck déjà, il avait pris l’habitude de boire. À Paris, en revanche, il se traînait littéralement de bar en bar. En vain son frère avait tenté de l’assagir, en vain lui furent prodigués des conseils, des menaces... Un soir, quelque chose d’extraordinaire advint... C’est le sourire aux lèvres que son frère m’a raconté l’aventure qui m’a, pour ma part, horrifié, pauvre Tonio !

Il garda quelques instants le silence, puis :

– Ainsi, un beau soir, après avoir bu tout ce qu’il pouvait contenir (et peut-être plus encore), il a erré dans les rues pendant un certain temps puis s’est couché sur un banc à côté d’une station de métro. Il fut soudain la victime d’une crise de foie – chez les alcooliques, cela arrive couramment – et il se mit à hurler de douleur, à râler et, ivre comme il était, à se vautrer par terre. Il était deux heures du matin. Un policier qui passait par là, voyant l’homme se tortiller sur le bitume, essaya de l’interroger sans succès. Il ne comprit rien de ce que l’autre marmonnait. Bien entendu, on voyait que l’homme était ivre, mais ses hurlements de douleur ressemblaient plutôt à ceux d’un blessé... Le policier appela donc deux autres hommes en renfort et Tonio fut ainsi transporté à la clinique la plus proche.

On l'installa, sans plus tarder, dans la première pièce libre et le gardien de nuit partit à la recherche de l'interne de service. Pendant ce temps, la crise diminua d'intensité, les douleurs disparurent probablement, enfin on ne sait pas très bien ce qui s'est passé, et, quand Tonio ouvrit les yeux et se réveilla dans cette pièce inconnue, il fut en proie à une aveugle furie. Il se leva de son lit, commença à jeter tous les objets de la pièce, les matelas, les oreillers, vandalisa les chaises. Ensuite, il trouva dans un tiroir des ciseaux, oubliés Dieu sait pourquoi, s'en empara et sortit, menaçant, dans le couloir, prêt à les planter dans le premier homme venu... Il écumait de furie, l'alcool bouillonnait méchamment en lui... Il trouva une porte entrouverte, d'où un mince rai de lumière pénétrait dans le corridor... Et ainsi, il s'embarqua dans une aventure inédite, ridicule et terrifiante, au dénouement le plus grotesque qui soit... Tonio ouvrit la porte, entra dans une chambre désertée et aperçut sur le mur une photo de femme, la mit en lambeaux avec les ciseaux. La chambre appartenait à une aide-soignante qui s'occupait d'un malade dans un état très grave... La porte contiguë était ouverte, laissant passer les râles du moribond. L'aide-soignante s'était absentée pour quelques instants, mais elle était sur le point de revenir. Tonio, les ciseaux dans sa main levée, menaçant, terrifiant, entra dans la chambre du moribond et se retrouva nez à nez avec un maigre vieillard, relevé dans ses oreillers, le visage hideux et l'œil desséché... Il était dans le lit, enfilait les chapelets, allongé-accoudé, et murmurait des litanies, sa voix interrompue par les râles... Son bon œil avait gardé sa vigueur et son acuité. Un regard globuleux et froid, qu'il dirigea vers Tonio sur le pas de la porte.

– Je veux tuer quelqu'un, marmonna-t-il vaguement en laissant tomber les ciseaux.

Étonné, le petit vieillard posa le chapelet et très calmement indiqua de la main :

– Approche-toi, jeune homme, fort amusant, fort amusant...

Le pauvre malade s'ennuyait horriblement pendant ses

longues nuits d'insomnie et, maintenant qu'enfin il se passait quelque chose d'intéressant dans sa chambre même, il voulait être aux premières loges.

– Viens, jeune homme, n'aie crainte...

Tonio, pulvérisé par le paroxysme de cette crise à présent dépassé, s'effondra sur une chaise près du lit. L'aide-soignante, qui entra à ce moment même dans la chambre, avait assisté depuis quelques secondes à ce qui s'était passé. Elle s'en alla chercher de l'aide afin d'évacuer Tonio.

À son retour, la scène aurait pu être fort impressionnante, si en même temps elle n'avait pas été grotesque : le borgne dans le lit enfilait les chapelets et récitait à voix haute l'Ave Maria, tandis que Tonio, le furieux assassin de tout à l'heure, sagement assis à ses côtés, docile et calme, d'une voix éteinte d'écolier assidu, répétait lui aussi la prière sous le regard hypnotique et glacé du cyclope... Voilà le récit de son frère. Ernest en avait fini.

L'histoire les impressionnait.

Vu l'heure, Emmanuel devait partir.

– Je repasserai peut-être samedi, dit-il à Isa. Je viens à la clinique pour « ôter » mon plâtre, détailla-t-il joyeusement, particulièrement de bonne humeur. Emmanuel se laissa porter par le brancardier, entièrement satisfait de cette matinée, exalté par la pensée que bientôt il serait délivré du corset.

Cette idée, ainsi que d'autres plutôt agréables occupaient son esprit, quand soudain, arrivé au fond du jardin où se trouvait le carrosse, il écarquilla les yeux avec grand étonnement : impossible néanmoins de fuir...

Dans le carrosse, sur le tabouret, un journal à la main, parfaitement calme, attendait Solange...

Emmanuel aussi essaya de garder son calme.

– Je t’ai vu entrer à la clinique, dit-elle. Pardonne-moi de t’avoir attendu jusqu’à maintenant. Si je t’importune, je m’en vais.

En effet, à son arrivée, il l’avait retrouvée sur le tabouret, paisible et absorbée par la lecture du journal, mais le trémolo de sa voix et la respiration accélérée qui s’intensifiait sous le chemisier (on voyait presque les battements de son cœur) trahissaient toutes les émotions réprimées.

Emmanuel n’avait pas le courage de l’impolitesse commise sciemment, en plein jour. Pendant que le brancardier le chargeait dans le carrosse, il la pria de venir avec lui :

– Il faut que je te parle, que je t’explique, dit-il.

Une fois seuls, il constata avec surprise qu’il n’avait rien à lui dire. Que pouvait-il lui expliquer ?

Il y avait quelque part dans les dunes une villa Elseneur, où il se sentait bien, seul. Il y restait des heures entières en plein soleil sur la terrasse ; il avait retrouvé le silence... Quel rapport avec Solange ? Il s’évertuait à trouver une parole suffisamment claire et pertinente. Hélas, il torturait son cerveau inutilement, car rien ne venait, absolument rien...

Il décida de compter jusqu’à cent. À ses côtés, Solange, mutique, abasourdie, grimaçait silencieusement, tараudée par une pensée secrète.

Lentement, au pas, le cheval les promenait dans les rues d’une ville amuïe elle aussi. Les sabots broyaient le silence, le hachaient menu, presque exaspérants. Ces battements uniformes sur le bitume rythmaient toute cette impossibilité de parler. Que vais-je lui dire ? s’inquiéta Emmanuel, se sentant brusquement solidaire avec les maisons autour de lui,

avec leurs volets baissés, avec l'impassibilité des arbres et le parfait embarras de tant de lieux qui, eux, n'ont jamais besoin de fournir d'explications à personne.

« Il y aura enfin un moment, plus tard, où Solange ne sera plus auprès de moi. Je tendrai par exemple la main, le tabouret sera vide et moi à nouveau seul... Il s'agit à présent de supporter ce silence, se dit Emmanuel avec les tempes qui palpaient, accumulant en plus de tout l'énervement l'intense vibration de la crispation. »

– Où habites-tu ?

Ah ! Quelqu'un avait parlé ? sursauta Emmanuel. Dans ce carrosse, la promenade dans des rues peu fréquentées de la ville, au rythme des sabots sur le bitume, paraissait dissoudre pour toujours la possibilité de prononcer un mot.

Il éclata en une longue description de la villa Elsenieur. Il lui dit combien il se sentait bien là-bas, il lui décrivit la cuisinière, madame Tils, le tenancier du bistrot, lui raconta comment il était arrivé là-bas. Toute sa retenue de jadis n'avait donc attendu qu'un seul mot pour se répandre en bavardages. Le bloc compact du silence n'avait connu qu'une seule fissure, suffisante néanmoins pour que tout sorte. L'irritation de parler ou la contrainte de se taire suscitaient la même impatience.

Solange reprit les rênes pour arrêter le cheval. Il s'était trop éloigné de la ville, dirigé vers les dunes, et elle voulait faire demi-tour. Un mendiant traversa la route. Solange l'arrêta pour lui donner quelques pièces. Emmanuel observa alors à quel point elle était transfigurée.

Solange fouilla dans son sac à main, le regard perdu dans le néant comme une aveugle qui inventorie ses affaires, les yeux atones et dilués dans le vide.

Emmanuel sortit lui aussi son portefeuille, un petit morceau de papier plié avec grand soin en tomba. Solange revint de sa profonde dilution et son regard se fixa sur le morceau de papier.

– Un petit mot d'amour ?

Enfin, Emmanuel se rendit compte des violents poisons

qu'avait filtrés jusqu'alors le silence de Solange. Avait-elle d'ailleurs prononcé ces paroles ? La marque du désespoir surgit aussitôt, scellant sa joue livide de rougeurs agressives comme des stigmates de douleur.

– Qu'y a-t-il, Solange ?...

Elle inspira profondément et ses paroles résonnèrent calmement comme l'écho lointain d'un tumulte secret.

– Mon âme est gelée, Emmanuel... Quelque chose en moi est gelé, j'ai froid, j'ai froid ici à l'intérieur. Et sa main désigna sa poitrine. Qu'est-ce que c'est, ce billet ?

Emmanuel hésita.

– Désolé, mais je ne peux pas te le dire. Ensuite, d'un geste rapide, il le remit dans son portefeuille. Il regrettait horriblement de ne pas pouvoir le lui montrer. C'était le morceau d'os de Quitonce. Depuis que l'infirmier lui avait donné ce petit paquet, le lendemain de son opération, et jusqu'à présent, il ne l'avait jamais touché ; il aurait éprouvé une immense sensation d'horreur à l'ouvrir.

– Il m'est impossible de te le montrer, mais je peux te dire ce qu'il contient...

Solange quitta le carrosse :

– Je te remercie, mais je n'ai plus besoin de savoir.

Elle tendit la main, une main molle et moite qu'Emmanuel tint quelques secondes dans la sienne comme un petit animal mort, encore chaud.

– Adieu, Emmanuel...

– Comment, adieu ?

Soudain, inquiet :

– Je voudrais que l'on continue à se voir, qu'on reste amis.

Elle sembla le traverser du regard :

– Adieu, je te dis adieu...

Elle s'en alla, se retournant vivement, au moment précis où les larmes lui montaient aux yeux.

Le lendemain, c'était l'anniversaire de la mort de feu monsieur Tils.

Dès le matin commencèrent à la villa Elseneur les

préparatifs pour le pèlerinage au cimetière. Emmanuel avait passé une mauvaise nuit, ponctuée de terribles cauchemars dont le souvenir persistait comme des ombres dans la limpidité du matin.

La villa tout entière exhalait l'odeur pesante des lys et des narcisses livrés la veille. Ce jour-là on s'imposait des rituels stricts tels qu'une nourriture frugale ; éplorée, madame Tils gardait le lit, à l'étage dans sa chambre, noyait les mouchoirs par dizaines de ses larmes ; la cuisinière toute de noir vêtue et coiffée d'une toque s'affairait ainsi dans la maison, époussetait et servait le thé avec cette coiffe ridicule tandis qu'Irving mettait une muselière au chien pour qu'il n'aboie pas. La cohorte de fleurs rassemblées en bouquets répandait une senteur funèbre et douceâtre.

Vers dix heures, tout le monde était prêt pour le départ. Une difficulté survint toutefois : le cimetière était loin et ils ne reviendraient que tard dans l'après-midi. Qui veillerait sur Emmanuel ? Pour rien au monde, la cuisinière n'aurait renoncé à cette cérémonie. Emmanuel la pria en vain de reporter son pèlerinage au lendemain, quand le bouquet de fleurs serait tout aussi présentable sur la tombe.

– C'est aujourd'hui l'anniversaire de « monsieur » et vous dites que je pourrais lui rendre visite demain ? Cela n'a pas de sens ! Quelle signification auraient encore mes fleurs un tout autre jour de l'année ?

On aurait dit que l'esprit invisible du défunt leur avait donné rendez-vous à tous sur sa tombe le jour même de son anniversaire. Tout autre jour, les bouquets devenaient superflus, puisque l'esprit ne s'y trouvait plus.

– Monsieur m'appréciait tellement, je lui étais tellement chère, éclata-t-elle en sanglots

– Dans ce cas, je resterai seul. En définitive, je n'ai besoin de rien, je pense que la maison ne brûlera pas précisément aujourd'hui...

Ils lui préparèrent un sachet avec un casse-croûte pour le déjeuner, près de lui, sur la petite table ; ils installèrent la gouttière mobile au fond du salon à l'abri du soleil. Les

rideaux étaient tirés, Emmanuel se retrouva dans la fraîcheur de la pièce et la solitude parfaite de la villa... C'était la première fois qu'il s'y retrouvait tout seul. Une fois les autres disparus derrière les dunes, une vague inquiétude s'empara de lui.

La porte qui donnait sur la terrasse était restée ouverte et la faiblesse de ce courant d'air qui défiait la canicule ondulait lentement les rideaux. Il aurait peut-être mieux valu que la porte soit fermée. Un autre jour, il aurait sonné pour appeler quelqu'un et certainement que tout serait passé inaperçu. Mais puisqu'il ne pouvait pas fermer la porte lui-même, l'inutile et monotone agitation des vagues de velours en marge de la pièce l'agaçait affreusement.

Il essaya de laisser pendre ses bras pour atteindre les roues de la gouttière mobile et se diriger ainsi vers la porte, mais il ne réussit qu'à accroître son irritation à en suer. Quelle chaleur, quel air irrespirable ! Du côté de la terrasse lui parvenait le bruissement paisible de la mer comme une respiration haletante et défaillante. Tout mijotait à l'étouffée. Sous son plâtre, Emmanuel marinait dans l'humidité acide de la transpiration.

Sur l'une des dunes derrière le bistrot apparut inopinément le facteur. Ah ! très bien, pensa Emmanuel, je vais le prier de fermer la porte...

D'habitude, le facteur faisait le tour de la villa et remettait le courrier à la cuisine à l'attention de madame Tils. Emmanuel ne recevait presque jamais rien. Cette fois-ci, le facteur se dirigea directement vers la terrasse.

– Courrier pour vous, annonça-t-il en entrant, le visage rouge, trempé de sueur.

– Pour moi ? s'étonna Emmanuel.

Sur la grande enveloppe de deuil à bordure, l'adresse était écrite à la machine. Le facteur était pressé de faire halte au bistrot.

– Fermez la porte, s'il vous plaît, cria Emmanuel derrière lui.

Lorsqu'il fut enfin seul, il déchira l'enveloppe et resta

coi. Il aurait voulu hurler, rappeler le facteur, mais il était trop tard. L'immensité des dunes baignées par le soleil rendait inaudible jusqu'au cri le plus puissant. Il s'était enfermé stupidement dans le salon comme dans une chausse-trape. Il aurait dû avoir la prudence d'ouvrir l'enveloppe en présence du facteur... Hélas, trop tard, il tournait dans sa main le papier au contenu amer et irritant : en marge s'alignaient quelques dessins macabres, un crâne avec deux os, un squelette et au milieu une seule ligne :

Quand tu liras ces quelques mots... Adieu ! Solange

Emmanuel sentit que toutes ses forces s'évadaient, le laissant fourbu. La terrible chaleur de l'extérieur asséchait jusqu'à sa bouche, où il ne restait guère de salive. Sa gorge se nouait d'émotion. Il aurait voulu que le sens de la lettre qu'il retournait encore et encore dans sa main fût moins explicite. Ces dessins mal faits et sans doute esquissés en hâte l'irritaient plus que tout. Ah ! c'est pour ça que Solange l'avait quitté l'air si triste la veille. Maintenant, il comprenait tout.

Où se trouvait-elle en ce moment ? Gisait-elle, morte, sur le lit de sa chambre à la pension ou alors râlait-elle, victime de spasmes spectaculaires, les yeux écarquillés, entourée d'un ramassis de concierges et de badauds ?

Peut-être qu'on pouvait encore la sauver. Dans ce genre de cas, tout se joue à quelques secondes. Il songea à se traîner sur le ventre jusqu'au bistrot, à travers les dunes, afin d'envoyer quelqu'un en ville, mais son plâtre le clouait à sa gouttière mobile telle une griffe qui le serrait énergiquement et ne lui laissait aucune chance de s'échapper. Il se dit plusieurs fois, pour se donner du courage, sans trop d'illusions, qu'après tout le petit mot n'était pas si menaçant et sinistre. Hélas, quand il le reprit sur la table pour l'examiner à nouveau il y découvrit encore plus de désespoir et d'égarement !

Il essaya de fermer les yeux et d'attendre, mais en vain, car nul ne peut mesurer le temps au seul rythme de son

pouls. Autour de lui, tout mijotait dans la canicule. Tout son combat se désagrégeait lentement dans l'inconsistance de cette journée d'abandon.

Parfaitement conscient que l'attention avec laquelle il guettait le moindre bruit venant des dunes se perdait irrémédiablement dans l'atmosphère dilatée par la chaleur, il rêvait curieusement d'un déferlement de forces téméraires, qui ne matérialisaient que leur propre mollesse. Le paysage était devenu désertique jusqu'à la désolation et, en son for intérieur, l'impatience se recroquevillait, comme si elle mimait le noyau de cette journée exaspérante.

Il continua à fixer de son regard perdu, à travers la vitre de la porte, la ligne fine de l'extrémité azur qui délimitait le sable, jusqu'à ce que le contour des dunes se brise comme le verre éclate, en d'aveuglantes taches lumineuses.

« Ce qu'on attend brûlant d'une trop grande impatience finit par ne jamais arriver », songea-t-il.

L'intensité de l'attente le poussait comme un vortex qui rejette vers l'extérieur tous les objets dans sa rotation... « Tant que je ne m'apaiserai pas, ils ne reviendront pas. »

Il essayait de se calmer, mais c'était perdu d'avance.

« À l'intérieur de la même journée se côtoient aussi bien mon impatience que la mésaventure avec Solange. Que peut-elle bien faire en ce moment ? Est-elle morte ? Est-elle vivante ? »

Pleurer l'aurait peut-être soulagé, mais comment envisager une action aussi concrète dans ce marasme de placidité molle ?...

Une heure plus tard, au retour du cimetière, il ne restait presque plus de forces à Emmanuel pour dépêcher Irving en ville à bicyclette :

– Au cas où sa chambre serait fermée à clé, qu'on la force, dit Emmanuel à voix basse. Qu'on cherche, qu'on enquête partout, une question de vie ou de mort, et quand tu auras trouvé madame Solange, donne-lui ce petit mot...

Il griffonna en hâte quelques lignes, que lui-même ne comprenait pas très bien...

Tous les soirs, avant de se coucher, madame Tils se rendait dans la chambre d'Emmanuel pour discuter un peu et lui souhaiter bonne nuit.

Ce soir-là, cependant, épuisée par le pèlerinage au cimetière, elle s'excusa de ne pas pouvoir quitter sa chambre. D'ailleurs, les émotions de la journée avaient submergé Emmanuel. Depuis la ville, Irving revint avec la nouvelle que la dame à qui le billet s'adressait avait quitté la pension vers midi et n'était toujours pas revenue... Dehors, il faisait encore jour lorsque tout le monde se coucha à la villa Elseneur, après cette journée trop riche en fatigue et péripéties.

Emmanuel exigea qu'on tire les lourds rideaux de velours pour que la pièce soit plus obscure, mais la lumière venait de la terrasse et il se tourmenta longtemps sans trouver le sommeil. La clarté bleue de la soirée estivale bourdonnait au-delà de ses paupières fermées.

Il s'endormit finalement d'un sommeil lourd, sans rêves. Il transpira abondamment et se réveilla après une heure de sommeil dans une mare d'humidité. Il alluma sa lampe, vérifia la montre : dix heures. Dehors, il faisait noir et toute la villa dormait dans un profond silence.

Il s'essaya à la lecture, sans y parvenir, car il y avait trop de silence et les mots se détachaient du livre, si lisses et si ronds qu'ils n'avaient plus aucun sens.

Soudain, il entendit des pas sur le ciment, dans la cour. Irving avait enfermé le chien pour qu'il n'aboie pas. On entendait distinctement quelqu'un marcher et essayer la fenêtre, ensuite la porte.

Il s'apprêtait à appeler quelqu'un, lorsque la sonnerie retentit.

– Qui est-ce ? cria Emmanuel.

Aucune réponse. La sonnette continua son tintamarre, plus long, plus insistant encore. La cuisinière s'était réveillée et traînait dans le couloir en chaussons.

– C'est ici la villa Elseneur ? demanda de l'extérieur une voix qu'Emmanuel ne reconnut point.

La cuisinière entrouvrit la porte et échangea quelques chuchotements avec la personne qui avait sonné, se rendit ensuite dans la chambre d'Emmanuel, où elle frappa doucement.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Quelqu'un veut vous parler de suite. La cuisinière entra. C'est la demoiselle, qui... elle semble un peu... Elle mima la folie... Elle dit que vous l'avez appelée.

– D'accord, dites-lui d'entrer.

Elle apporta la lampe vers le milieu de la table et augmenta la puissance de la flamme ; la pièce s'illumina brusquement comme un homme lève les sourcils dans l'attente d'une surprise. Sur le pas de la porte, Solange fit son apparition.

Il s'agissait bien d'elle, et la domestique avait bien eu raison de s'interroger sur son état mental. Sa joue entière était souillée de fange, sa robe en lambeaux et ses cheveux défaits pleins de sable. Dans quelles ordures s'était-elle vautrée pour acquérir cet aspect de mendiante aliénée ? Le cœur serré, Emmanuel trouva la situation plus pénible encore qu'à la réception du courrier.

Et ce n'était pas tout.

Quand elle entra dans la pièce, il aperçut les objets hideux qu'elle avait apportés, ramassés certainement sur un terrain vague abandonné.

Dans une main, elle tenait une vieille chaussure déchirée et putride, et dans l'autre, la tête en bas, l'horrible dépouille d'un oiseau déplumé.

Devant Emmanuel perplexe, Solange, la bouche entrouverte (un écoulement de salive à la commissure), se figea, le regard mou, terriblement brumeux et vitreux.

– Qu’y a-t-il ? Que s’est-il passé ?

Emmanuel aurait voulu crier suffisamment fort pour la réveiller, la prendre par la main et la secouer énergiquement pour la ramener à la réalité.

– Je t’apporte ceci, dit-elle, déposant ses présents sur la table.

Dépourvue de toute trace de couleur, sa joue affichait une lividité grise et indéfinie comme celle des pierres, comme celle du sable...

– S’il te plaît, assieds-toi, dit Emmanuel.

Solange se laissa glisser sur un fauteuil, mordillait ses lèvres et aspirait de temps en temps la salive. Elle était installée en pleine lumière, pétrifiée, fixait l’abat-jour de la lampe, sans cligner des yeux, indifférente à la flamme, comme si ces yeux avaient contracté l’insensibilité de tout son corps, pour n’être plus que deux simples morceaux de verre fichés dans le visage de pierre.

– Tu m’as appelée, je suis venue, dit-elle enfin.

Emmanuel improvisa un bref plan d’attaque plein de conviction. « Il faudra que je parle lentement et le plus clairement possible pour qu’elle comprenne... Elle est complètement égarée, étourdie par le désespoir... »

– Je te comprends fort bien, dit-il à voix haute avec un accent manifestement compatissant dans la voix. Je te comprends, et pourtant cela aurait pu se passer autrement. Je sais à quel point notre séparation a dû être douloureuse.

Il mentit calmement :

– D’ailleurs pour toi comme pour moi... Moi aussi, je souffre, au fond de ma chair, de mon sang... Tu étais pourtant une partie de moi-même.

Un éclair jaillit dans la pièce. Les nuages s’agglutinaient dans le ciel de braise, l’atmosphère se purifia dans ce brusque roulement de tonnerre. La chaleur paroxysmique ; grosses perles de sueur sur le front d’Emmanuel. La lumière circulaire de l’abat-jour enfermait hermétiquement la pièce dans un espace clos, comme une cloche de verre sous le déluge.

– Pour moi, la séparation a été tout aussi difficile, tout aussi insupportable, poursuivit-il. Mais je ne voulais pas que notre amour devienne une simple habitude, tu comprends ? J'ai tenté de le sauver d'une noyade annoncée dans la routine. Que reste sans pareil ce qui a été si pur et si extraordinaire...

– Si pur et si extraordinaire, répéta Solange inconsciemment. Elle passa sa main sur les yeux, comme pour chasser une obsédante image, peut-être un souvenir.

– Ensuite, dit Emmanuel j'ai simplement voulu interrompre notre amour et en aucun cas l'achever. Y créer une pause, un silence dans lequel il prenne contour et se fortifie...

Tout ce qu'il disait résonnait dans sa tête comme une réaction stérile, prononcée par une bouche étrangère. Il s'écoutait parler, presque avec complaisance. La chaleur atrophiait tout, y compris leurs paroles. Où tout cela se passait-il ? La nuit déversait assurément sa hideuse et suffocante besace dans ce miroir d'eau déformant et s'infiltrait à présent dans l'air fragile et incertain de l'autre côté du verre...

Solange pétrissait ses mains, se tordait les doigts. Soudain, elle reconnut sur la table la lettre envoyée le matin même. Emmanuel la suivit du regard, puis il empoigna subitement le papier, et d'un geste superbe, le déplia et le déchiqueta.

– Que signifient ces menaces ? dit-il avec une soudaine violence, jetant les morceaux dans le cendrier, comme s'il les jetait à la figure de Solange.

Elle en fut achevée. Voilà bien la plus atroce et la plus brutale désillusion de toute la journée. Très humblement, elle regarda les papiers dans le cendrier et son visage devint encore plus soumis et plus docile, celui d'un animal battu.

– Je te répète que notre séparation n'est que provisoire, reprit Emmanuel et quand bien même elle serait définitive... N'avons-nous pas retiré de notre amour le plus passionnant ? Tout ce qui était unique et inimitable ?...

– Oui, tout... tout... répéta Solange et l'on voyait bien

qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait. Ensuite, les yeux mi-clos :

– Tu entends ?... La mer, la mer bruit toujours... Elle porta mollement sa main au front.

À l'extérieur, dans l'arène nocturne, s'affrontaient dans une lutte sanguinaire, d'un côté les forces des nuages prêts à éclater, le tonnerre qui redoublait de force et la tempête devenue écrasante, et de l'autre la canicule amorphe et annihilante qui les empêchait d'avancer. Quelques gouttes lourdes bombardèrent le toit de leur crépitement, mais le vent éclata de plus belle, chassant à nouveau la pluie. Il était très tard. La cuisinière écoutait peut-être à la porte. L'impatience s'empara d'Emmanuel.

– Tout ce tintamarre, toute cette agitation, tu aurais pu t'en passer, cria-t-il, furieux.

– Tu oublies que je suis un homme malade ? Un infirme ?

Il fut ému en prononçant ces paroles : l'épuisement, la transpiration sous le plâtre, tout l'énervement de cette soirée lâchèrent soudainement prise. Il éclata en sanglots. Oui, Emmanuel pleurait quelques lourdes larmes salées et reniflait. Il couvrit son visage des mains et se cacha sous l'édredon.

Il était sauvé : il pleurait, rien de plus et ne voulait plus rien savoir de ce qui se passait autour de lui. Que Solange reste toute la nuit ou parte aussitôt, cela lui était indifférent. Il l'entendit se lever et s'approcher de sa gouttière mobile. Puis il sentit le poids d'un corps au-dessus du sien, au-dessus de l'édredon.

– Pardonne-moi, Emmanuel, pardonne-moi...

Solange s'esclaffait avec des soupirs de désespoir. Ah non, ça, il ne pouvait plus l'endurer ! Qu'il pleure sous la couette et elle au-dessus avec les cheveux défaits, les bras grands ouverts, dans une attitude de repentir, comme sur les gravures... Ah, non ! Il avait vraiment envie d'en rire. Il essuya ses larmes et lui demanda sans bouger :

– Tu devrais peut-être y aller, la pluie va te surprendre...

– Tout de suite, répondit Solange entre les sanglots.

Emmanuel sortit la tête hors de l'édredon.

Nettoyée par les larmes, Solange semblait revenir à elle-même et arrangea sommairement ses cheveux devant le miroir, puis s'éloigna vers la porte.

– Pardonne-moi, Emmanuel, j'ai oublié que tu es malade...

– Un infirme, compléta Emmanuel.

Elle aperçut les objets sur la table et voulut les emporter avec elle.

– Laisse-les ici ! dit Emmanuel féroce.

« Il vaut mieux qu'elle soit consciente d'avoir laissé derrière elle des signes manifestes de démence, songea-t-il ; demain, en plein jour, cela la tourmentera quelque peu... »

Solange quitta la pièce.

« Seul enfin, enfin seul... », exulta Emmanuel. Avec une serviette, il essuya son visage et ses mains. Il entendit les pas de Solange s'éloigner au-dehors, puis un coup de tonnerre puissant et long comme une décharge de mitraille. Un instant, il songea que la foudre pouvait s'abattre sur Solange, mais au lieu de l'attrister, cette pensée le revigora quelque peu.

Du bout des doigts, il réussit à prendre sur l'étagère une bouteille d'alcool. Il en versa un peu sur ses bras, frictionnant sa nuque, son visage, son cou ; la forte odeur l'étourdit un peu. Il inspira l'air rafraîchi dans ses poumons jusqu'à ce que sa teneur en alcool irrite son nez.

Éreinté par la chaleur, légèrement étourdi par les vapeurs d'alcool, il s'immobilisa dans les oreillers, regardant le plafond, rompu par la fatigue et pourtant cruellement satisfait.

Longtemps ainsi gisant, il respira doucement, avec régularité, jusqu'à ce qu'il ait entendu dehors le début de la pluie, la pluie bienfaisante et apaisante comme une douche de calme après la canicule de la journée et ses terribles péripéties.

Ce matin même, Emmanuel devait se rendre à la clinique pour ôter son plâtre.

La pluie avait nettoyé l'atmosphère et les aventures de la nuit ; sur la table, dans la lumière pure et froide de la matinée, la chaussure et l'oiseau rapportés par Solange semblaient indiciblement caducs et sans importance. Il se lava abondamment, fit ruisseler de l'eau sous le plâtre (jadis, il évitait autant que possible), pour se griser amèrement du flic flac, pour se torturer quelques instants encore avant de quitter le corset.

Avec Solange, tout s'était passé de manière nette et définitive. À présent, seul le plâtre restait sur lui comme un ultime vestige de l'horrible aventure. « Cela me dépouillera en même temps de mes souvenirs d'elle », se dit-il.

Dans le carrosse, la présence adolescente d'Irving, qui l'accompagnait, rajeunissait l'atmosphère. Ils avançaient vers des rues résolument neuves, dans une matinée absolument neuve, qui résonnait comme une coupe de cristal.

Il entra directement dans la cour de la clinique, où il était attendu. Ils le déchargèrent en vitesse pour l'emmener à l'intérieur. Le docteur Cériez, volubile, arriva de suite, et entra dans la salle avec un rire qui prolongeait une conversation entamée dans la pièce d'à côté.

Il se pencha avec attention sur son ventre et palpa l'endroit de l'abcès.

– Bien, c'est parfait, marmonna le médecin, satisfait. On t'enlève le plâtre aujourd'hui et dans un ou deux mois, peut-être recommenceras-tu à marcher...

Il saisit des ciseaux sur la table, énormes comme un outil de jardinage, aux bouts recouverts de gaze pour ne pas

piquer, les introduisit sous la tunique blanche et commença à couper l'enveloppe dure et épaisse.

Rougi, son visage témoignait de l'intensité de l'effort. L'infirmière tirait de toutes ses forces, morceau par morceau, et les jetait dans un seau. C'était pour Emmanuel comme si son être intérieur et secret retirait sa carapace hermétique et pesante. La carapace craquait de toutes ses articulations et la toile séchée du plâtre remplissait la pièce de poussière blanche et suffocante. À chaque morceau qui tombait par terre, son exaltation augmentait. Enfin, le dernier fragment de corset fut arraché et le corps demeura nu.

Mais ce n'était plus son corps de jadis. Une répugnante couverture de crasse grise et stagnante l'enduisait entièrement d'une strate épaisse d'écœurantes saletés, qui se détachaient par grandes croûtes hideuses. L'infirmière apporta une bouteille d'essence. Emmanuel ferma les yeux :

– S'il te plaît, rends-moi mon corps propre et intact, tel que je te l'ai remis avant le plâtre, se dit-il.

Éva se mettait vite au travail, le frottant avec des compresses humides.

Lorsqu'il entrouvrit les yeux, Emmanuel constata qu'un petit territoire de propreté rose fit surface. Enfant, il attendait, les jours de pluie, avec la même impatience que le bitume sèche sur les trottoirs et que des portions éclaircies surgissent... Lentement, les zones de blanc et de propreté s'étendaient sur la poitrine, puis sur les cuisses.

Emmanuel palpait l'épiderme, en extase. Son toucher se réveillait comme une calligraphie d'effluves, petits et précis, qui serpentaient sous la peau. Il avait envie de sauter de sa gouttière mobile et de se mettre à courir, n'importe où, sur la plage, nu, propre, lumineux...

Il endossa sa chemise, ensuite ses autres habits, grâce à l'aide d'Éva. Ils flottaient sur lui comme des drapeaux ; la chemise n'adhérait plus à son corps, flottant sur son derme nouveau et un peu irrité.

Pour calmer sa joie (et le corps lui-même, sous l'épiderme, bouillonnait légèrement de satisfaction), il

demanda à être conduit dans le jardin.

Maintenant, l'été, les malades ne restaient plus sur les pelouses fleuries à l'arrière du sanatorium, où des tables et des chaises avaient été installées pour les estivants, qui sirotaient des limonades, affaissés dans des *chaises longues*²⁴, ou alors tournaient sans arrêt des manivelles de phonographes.

Pour les malades, on avait réservé une petite cour cimentée, au fond, à côté des écuries, clôturée par des buissons, comme des paravents destinés à les cacher. Emmanuel y fut conduit. Dévorés par le soleil, les malades ouvraient leur couverture sans gêne, étalaient en pleine lumière jambes et corps de plâtre. Dans un coin, il retrouva Zed, toujours la pipe à la bouche, les pieds dans son caisson de plâtre – calme, fumant nonchalamment, avec des gestes normaux, comme si la moitié supérieure de son corps n'avait plus aucun lien avec les membres estropiés de la partie inférieure.

Il aperçut également le garçonnet d'un Autrichien, avec lequel il s'entretenait souvent, dans le salon. Il commençait à marcher et à bouger dans la cour, en prenant appui sur des béquilles. Il portait un plâtre spécial qu'on appliquait toujours aux malades lorsqu'ils commençaient à marcher, pour les habituer pendant un certain temps à tenir leur corps bien droit.

La poitrine était attachée à un corset dont une saillie ronde se prolongeait jusque sous la nuque. Ainsi, la tête restait immobile et ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. Le malade marchait en regardant droit devant lui, tâtonnant le sol comme un aveugle, comme une statue ambulante qui prendrait cette pose solennelle d'illuminé.

– Aujourd'hui, cela fait cinq jours que je me suis relevé, expliqua le garçonnet à Emmanuel, en regardant sa montre-bracelet, et j'ai encore une minute...

Chaque jour, les malades convalescents essayaient de

24 En français dans le texte [N.d.l.T].

marcher une minute de plus que le jour précédent. Lorsqu'ils parvenaient à tenir debout une demi-heure, tous ceux qui étaient couchés les enviaient cruellement. On les considérait comme les hommes les plus vigoureux et les plus alertes du monde.

– Que voudrais-tu faire lorsque tu seras grand ? lui demanda Emmanuel, incidemment.

– Pilote d'avion, répondit le garçonnet, fièrement.

Le corset jusque sous le menton, son regard figé en avant lui donnaient un peu l'air d'un homme volant ; il ne lui manquait plus que le casque et les lunettes. Dans l'apparence ou les habits, certains petits détails anticipent les aspirations profondes.

À l'écart, solennelle, en dentelle et dans sa robe énorme, trônait la marquise avec un ouvrage de tricot auquel elle consacrait beaucoup d'attention. Plus loin, la fine toile d'un chapiteau tamisait la lumière colorée, tel un cube de verre qui confinait les malades à l'intérieur d'une vitrine fantastique exposant des corps estropiés dans un cabinet de cires. Quelle secrète satisfaction pour Emmanuel de toucher ses côtes en glissant sa main sous sa chemise ! Quelqu'un cria et sautilla inopinément vers lui.

Katty, une Irlandaise rousse qu'il n'avait plus vue depuis longtemps, portait une robe rouge toute simple qui, si elle ne marquait pas la taille, dévoilait presque ses seins à chaque secousse de sa respiration.

Sa peau brûlée et tout son corps écorché par le soleil présentaient des plaies fraîchement cicatrisées sur les bras et les épaules.

– Tu as ton carrosse ici ? demanda-t-elle. Tu m'emmènes moi aussi en promenade ?

Elle l'enlaça :

– Vois-tu comme je brûle ? Je passe mes journées en plein soleil... Je suis allumée de l'intérieur comme une torche et lorsque je rentre dans la mer, l'eau crépite autour de moi, comme la braise rouge jetée dans un verre...

Emmanuel appela un brancardier pour le charger ;

Irving partit en ville et il resta ainsi seul avec Katty dans le carrosse, après le départ du brancardier.

– Qu'est-ce qu'on est bien ici, chez toi, dit la fille en s'allongeant dans le carrosse, à l'ombre sous les arceaux. C'était une sorte d'alcôve.

Elle partit d'un rire bruyant et saccadé.

– Et où as-tu envie d'aller ce matin ? demanda-t-elle.

Emmanuel se sentait libre et léger.

– Peu importe, répondit-il, peu importe, je jouis ce matin d'un corps parfaitement disponible, je viens de le retrouver et tout seul, je ne sais pas quoi en faire...

Amusée, Katty rit à nouveau.

– Je connais un endroit très frais, quelque part, pas loin de Berck. Qu'en dis-tu, tu veux qu'on s'y rende en promenade ? dit-elle. Ils quittèrent la ville et cheminèrent pendant un certain temps sur une route abandonnée de campagne, en plein soleil, à travers des champs rocailleux et blancs comme des fonds marins asséchés. Katty menait le cheval.

Soudain, elle prit un virage derrière quelques habitations et ils traversèrent un passage à niveau. Ils pénétrèrent dans une zone humide et verte, si différente des champs stériles qu'ils avaient traversés jusqu'alors qu'on aurait même dit que le rail qui brillait sur le terrassement coupait le paysage en deux secteurs bien distincts, d'aridité et de végétation. Ils traversèrent péniblement un tunnel de végétation et de buissons ; le cheval écartait avec sa tête les branches de droite et de gauche, ne foulait qu'avec parcimonie l'herbe haute et sauvage.

C'était un chemin secret que personne ne soupçonnait dans la densité des branchages. Ils entrèrent dans une grande pièce ombrageuse : un véritable salon de verdure tapi d'herbe drue, et le bruissement d'une cloison de saules pleureurs. Aux abords, une source : le susurrement ténu et vivant d'une présence secrète.

Emmanuel respira profondément, comme si, pour apaiser une soif cruelle, il buvait avidement un verre d'eau

très fraîche. Il enleva sa chemise, se retrouvant ainsi torse nu, enveloppé dans d'agréables draps d'air frais.

Katty attacha le cheval à une souche.

– Mais que fais-tu, tu es devenu fou ? dit-elle avec une joyeuse grimace, en le voyant nu et elle se jeta dans l'herbe, espiègle, tournoyant comme un chat.

Plus que jamais, la nécessité de rester couché sur une gouttière mobile, loin de l'herbe fraîche exaspérait Emmanuel, qui aurait voulu lui aussi se rouler par terre...

Il se leva soudain, prit appui sur ses coudes et se saisit énergiquement d'un arceau. Ensuite, doucement, avec des mouvements précautionneux, il glissa un pied et le posa sur l'aile du carrosse. Il chuta plus qu'il ne descendit dans l'herbe. Katty se redressa, effrayée, lorsqu'elle le vit.

– Mais tu es fou, résolument fou ! ? répéta-t-elle en bégayant, blême de surprise. Tu peux attraper un sacré rhume, cria-t-elle en courant au carrosse lui apporter son veston.

Alors qu'elle le lui glissait sous le dos, ses mains touchèrent sa poitrine et un feu comme un courant terrible parcourut sa chair. Depuis quand n'avait-il plus ressenti le contact d'une main étrangère ? C'était comme si elle avait touché un nouvel Emmanuel, lisse et velouté, à l'épiderme vibrant et hypersensible. Emmanuel culbuta dans l'herbe, saisit tout à coup les pieds nus de Katty et les enlaça, colla son front contre elle, lui embrassant les genoux âpres et rocailleux.

– Que fais-tu ? Que fais-tu ? cria Katty, en se laissant tomber auprès de lui dans une terrible étreinte.

– Que fais-tu ? murmura-t-elle encore, renversant la tête, les yeux fermés, la respiration profonde comme pendant le sommeil, alors qu'il lui soulevait entièrement la robe sous laquelle, pendant ces journées d'été, elle ne portait aucun sous-vêtement.

Il embrassa sa peau rouge, écorchée par le soleil, elle essaya encore une fois de se débattre, mais ne put se soustraire. Puis, il la ceintura pour la retourner d'une seule

impulsion, se retrouva ainsi au-dessus d'elle, son torse nu collé à ses seins brûlants, dans un flot de mouvements désordonnés et sauvages, comme un incendie de flammes vivantes, charnelles.

Un après-midi, Céline apporta à la villa Elseneur de mauvaises nouvelles d'Isa.

Son état s'était brusquement aggravé, de manière inexplicable. Elle souffrait d'une étrange infection contractée dans de lointaines régions orientales. La jambe droite tout entière n'était plus que plaies et fistules ouvertes. Des analyses furent effectuées, des traitements dispensés pendant des années, hélas, en vain ; la chair continuait à macérer et il ne restait plus à Isa qu'à se coucher sur la gouttière mobile.

C'est ainsi que beaucoup de souffrants se rendaient à Berck alors qu'au fond ils n'avaient besoin que d'être couchés et qu'on leur trouve un milieu propice à supporter leur calvaire prolongé.

– Il faudra peut-être l'amputer, dit Céline, essayant de retenir ses larmes.

Elle s'essuyait sans cesse les yeux avec le mouchoir, mais impossible de s'arrêter. Évidemment, elle contenait depuis longtemps ces pleurs amers et convulsifs en elle et l'occasion se présentait de les laisser s'échapper.

– Isa est au courant ? s'enquit Emmanuel.

– Ah ! Non ! Elle ne se doute de rien. Nous cherchons tous, ses proches, à lui cacher au mieux la vérité. Le médecin lui a dit qu'il faudra peut-être l'opérer, qu'il faudra traiter la zone malade pour qu'elle recommence à marcher. Elle s'en réjouit, elle s'en réjouit tant, elle se croit presque guérie.

Elle essuya ses yeux, tout en soupirant, des sanglots remontaient des bas-fonds de sa poitrine.

– Veuillez m'excuser si j'offre un tel spectacle.

Elle fit silence, regarda le plancher et secoua légèrement la tête comme pour souligner un monologue intérieur.

Et de se rappeler quelque chose :

– Je suis venue vous dire de sa part qu'elle voudrait que vous lui rendiez visite, cela fait longtemps que vous n'êtes pas venu...

Emmanuel promit de s'y rendre dès le lendemain.

– Ah ! Très bien ! Jusqu'à demain, elle aura le temps de recevoir sa nouvelle robe, dit Céline, pauvre fille, elle pense vraiment qu'elle remarchera, elle veut une nouvelle robe... « Une robe d'été légère, d'un imprimé généreusement fleuri », m'a-t-elle dit. Je n'ai bien entendu pas voulu la contrarier et je l'ai commandée. Une très belle mousseline, vous allez voir. S'il vous plaît, dites-lui qu'elle lui va à ravir.

– À quel moment pourrais-je venir ?

– Je pense que le plus tôt, c'est le mieux, avant seize heures, car elle a de la fièvre et est très agitée...

Le lendemain, Emmanuel sortit en ville très tôt avec son carrosse. Il rencontra une fillette, un panier de fleurs à la main. C'étaient de très petits bouquets de fleurs, totalement dépourvus de couleur, avec des plantes menues et frêles qui poussaient dans les dunes. Il lui acheta plusieurs de ses bouquets, ensuite, chez un fleuriste il rajouta quelques œillets d'un rouge plus intense.

L'étrange bouquet se composait désormais d'un mélange insolite de couleurs ternes et vives. En le recevant, Isa s'en empara et le garda près de sa poitrine, elle en retira un œillet pour le mettre dans ses cheveux.

Elle portait sa nouvelle robe et était couchée sur la gouttière mobile, sans couverture. En effet, le voilage de la mousseline lui allait à ravir. La robe s'arrêtait un peu en dessous des genoux. Une de ses jambes était entièrement enveloppée d'épais bandages de gaze hydrophile.

Elle avait ajusté la fleur rouge derrière son oreille et, devant le miroir, elle coiffait ses cheveux avec coquetterie.

La fièvre avait dessiné sur ses pommettes deux grosses taches dans sa carnation, comme un fard. Elle dégagea son front. On aurait dit une grande poupée couchée sur un petit lit ; une poupée dont une des jambes était cassée et qu'une

autre petite fille aurait enveloppée dans des chiffons blancs pour jouer « à la malade ». Dans la chambre, les volets étaient fermés et la lumière parvenait difficilement, comme le faible bourdonnement de l'après-midi chaud et calme.

Encore une odeur pestilentielle, plus percutante peut-être que d'habitude ! Céline leur servit deux grands verres d'orangeade.

Pendant qu'il sirotait, un brancardier entra pour annoncer que quelqu'un attendait dehors.

– Il est encore là, dit Céline, contrariée. Je vous en prie, ne le recevez pas aujourd'hui.

Isa n'obtempéra point.

– Qu'il entre, dis-lui d'entrer, aujourd'hui justement je n'ai pas peur, puisque Emmanuel est ici... Son regard vers lui :

– Je te serais infiniment reconnaissante si tu pouvais me débarrasser de cette obsession ! Mais c'est impossible. Il dit qu'il peut guérir grâce aux astres. Sais-tu ce que c'est ? Pouvoir mystérieux, communication avec les esprits...

Ses paroles devenaient confuses, elle semblait effrayée.

Le petit homme qui entra marchait de travers, son épaule ronde et gonflée penchait vers l'avant, le haut de la poitrine bien rebondi. À plusieurs endroits ravagé par la variole, son visage était épouvantable : des yeux globuleux, complètement sortis de leurs orbites. Accoutré d'un vieux pardessus, épais, avec un col en velours, il ne semblait nullement gêné par la chaleur de la journée.

– Que de bonnes nouvelles pour toi. Il s'adressait à Isa, ignorait délibérément la présence d'Emmanuel et claquait légèrement des doigts. Hier soir, je suis entré en communication avec un grand esprit bienveillant. Dans sa voix éraillée résonnaient comme de faibles ronflements.

Tout d'un coup, Emmanuel aperçut, sur le cou du petit homme quelque chose de noir, après examen plus attentif : une punaise. Soudain, un grand écœurement mélangé à une indicible pitié s'empara d'Emmanuel.

Isa en revanche se transfigurait, le regardait avec

émotion ; ses mains se mirent à trembler légèrement. D'évidence, le petit homme exerçait son emprise sur elle, voire la terrorisait.

– Je te rapporte un signe de la part de l'esprit, poursuivit le petit homme et il retira de la poche de son veston un petit colis enveloppé dans un morceau de papier journal. Un fragment de pierres astrales. S'il te plaît, garde-le précieusement.

Isa le prit pour le cacher profondément sous ses oreillers. Elle grelottait de peur.

– Navré, mais aujourd'hui je ne peux pas rester longtemps, ajouta le petit homme. Ce soir, à vingt et une heures et vingt-cinq minutes, pense de toutes tes forces à l'esprit, recommanda-t-il à Isa depuis le pas de la porte.

Finalement, il s'en alla. Céline le raccompagna, afin de discuter avec lui dans le couloir.

– Quel imposteur ! Quel minable imposteur ! éclata Emmanuel, lorsque la porte fut refermée. Céline a raison : tu devrais le jeter dehors.

Isa le regarda avec effroi.

– J'ai peur, Emmanuel, il pourrait se venger terriblement. Au même moment, Céline entra, fouilla dans un sac à main et ressortit aussitôt.

– Je parie qu'il t'a demandé de l'argent, dit Emmanuel quand elle fut de retour.

– C'est exact, il m'a demandé de lui prêter cinq francs.

– Tu permets, je voudrais voir moi aussi le corps astral dans le papier froissé ! demanda Emmanuel.

Isa le lui remit. Il ouvrit le petit colis et examina attentivement son contenu. Puis, il le renifla :

– C'est un simple petit morceau de fromage, dit-il. Qu'en pensez-vous, Céline ?

La gouvernante flaira elle aussi et conclut par une grimace de répugnance.

Isa lui arracha le petit papier des mains et le cacha à nouveau sous sa tête.

Emmanuel était au comble de la fureur.

– Pourquoi vient-il te guérir toi plutôt que de s'enquérir de son propre sort en priorité, s'il est réellement en communication avec les grands esprits ? Pourquoi ? Pourquoi marche-t-il de travers ?

Il se rendait cependant compte que, de cette façon-là, il n'allait pas pouvoir la convaincre.

Une seule voie à suivre : apaisé, Emmanuel dit à Isa d'une voix suppliante :

– Peut-être, que sais-je ? Peut-être qu'en effet le corps astral a des propriétés magiques : je voudrais le tester sur ma propre personne. Pourrais-tu, s'il te plaît, me le prêter quelques jours pour que je puisse le mettre sous mon corps, après tout, qui sait ?

Isa lui remit le petit colis, confiante, et reprit son souffle :

– N'est-ce pas que tu as des doutes ? C'est bien ce qui me tourmente aussi : ce « peut-être », peut-être que...

Sur ses joues, la tache rouge s'était étendue et de fines perles de sueur lui recouvraient les tempes. Sans aucun doute, elle avait de la fièvre. Et de confesser :

– D'ailleurs, je me sens beaucoup mieux depuis quelques jours. J'ai de la fièvre, c'est tout. Mais qu'est-ce que cela signifie, du moment que je me sens mieux ?

Céline quitta la pièce.

– Que je te dise un secret, Emmanuel, le plus grand de mes secrets. Hier et aujourd'hui, j'ai gagné beaucoup de jours aux cartes en jouant avec Céline... J'ai joué avec elle ce matin même...

Emmanuel ne comprenait pas.

– Que je t'explique, reprit Isa, mais, s'il te plaît, je t'implore, ne le dis à personne, je joue aux cartes avec Céline tous les jours. Nous disons que nous jouons pour rien, mais moi, dans ma tête, je joue pour des jours, des jours supplémentaires de vie. Les points que je gagne contre elle, je les convertis en journées supplémentaires de ma propre vie, soustraites à la sienne. Tu comprends ?

Elle se mit à rire, frissonnante, à sursauter d'inquiétude, comme si elle ne pouvait plus entièrement maîtriser ses faits

et gestes.

– Ce matin même, j’ai gagné en jouant contre elle trois cent quatorze jours. Qu’en dis-tu ? Presque une année complète. Bien sûr, elle n’est au courant de rien, c’est pour cela qu’elle maigrit, tandis que moi je me porte de mieux en mieux...

Elle avait complètement perdu le contrôle. Les doigts de la main écartés, elle ébouriffait ses cheveux ou les passait sur son front.

– Un beau jour, je gagnerai tous ses jours de vie... et soudain, assise à côté de moi, épuisée, elle tombera, morte... comme une de ces poupées que tu gonfles et qui se dégonfle lentement lorsque l’air fuit par la valve, oui, je vais gagner.

Silencieuse un instant, puis soudain très agitée :

– Sais-tu pourquoi je vais gagner ? Au fond, c’est bien là le secret, tu m’entends ? Tu sais pourquoi ?...

Elle suffoquait presque d’énervement.

– Parce que, parce que je triche, éclata-t-elle.

Elle était à présent enflammée, les joues brûlantes et les mains inquiètes.

– Quand je serai guérie... je deviendrai danseuse... aujourd’hui je te dis tout, Emmanuel, je danserai avec toi toute nue...

Elle s’effraya de ce qu’elle venait de dire et s’infligea une gifle sur la joue.

– Que dis-je ? Je deviens folle ?

Emmanuel aurait voulu quitter la pièce en vitesse, chaque seconde lui était encore plus pénible que la précédente.

– Tu me comprends, Emmanuel... Nous serons les plus grands danseurs du monde. Nous danserons sur du Bach. La première fois, ce sera du Bach. Comprends-tu ? Comprends-tu ? Nous remuerons les spectateurs jusqu’au fond de leurs tripes, de leurs tripes pleines de m... Que dis-je ? Que dis-je ?

Elle se mit à hurler :

– Eh, je n’ai pas honte ! J’affirme haut et fort qu’ils ont dans leurs tripes... !

Effrayée, Céline se rendit en vitesse dans la chambre.

– Ah ! Revoici la fièvre qui revient... Avec des gestes doux, elle s'approcha du petit lit et tenta de l'apaiser en lui massant les tempes.

– À chaque fois que ce petit homme vient ici, c'est toujours la même chose, elle commence à s'agiter et à délirer.

Isa, exténuée, était retombée dans les oreillers et ses lèvres poursuivaient leurs inintelligibles borborygmes.

On appela un brancardier pour sortir Emmanuel de la chambre.

Dans le couloir, Céline le suivait en courant :

– Elle m'a envoyée pour vous dire de lui pardonner, elle a insisté pour que vous lui pardonniez.

– Pourquoi ? Qu'a-t-elle fait ? dit Emmanuel, l'âme en peine. C'est elle qui doit me pardonner. Et à nous tous, elle doit nous pardonner à nous tous...

Une tristesse aride lui pesait lourdement, comme des pleurs desséchés au fond de l'âme, une cruelle mélancolie de l'après-midi.

Dans la rue, un peu à l'écart, il sortit le corps astral de sa poche et le jeta dans un canal.

Emmanuel reçut une lettre.

Paris, 7 septembre 19..

Mon cher Emmanuel,

Enfin, me revoilà à Paris après huit années d'absence. Je me suis évadé du sanatorium en douce et sans dire au revoir à personne. Mes parents étaient venus avec la voiture et en moins d'une demi-heure, j'ai été embarqué, emballé, ficelé et jeté au fond de l'automobile. C'est un superbe roadster dernier cri aux lignes aérodynamiques, de sorte qu'il faut se recroqueviller à l'intérieur, comme un prisonnier dans une geôle, les genoux aux lèvres. En ce qui concerne le confort, je maintiens mon avis : il n'y a rien de plus admirable qu'une gouttière mobile, sur laquelle on est allongé comme un roi, pendant qu'on se fait pousser tel un lord anglais, par un brancardier silencieux et grave.

Ce qui m'a le plus étonné (absurdement, bien sûr) à Paris, c'est de n'avoir aperçu aucun carrosse avec un malade à l'intérieur. J'ai découvert un jour au coin d'une rue un invalide dans un chariot mécanique et j'ai voulu lui foncer dedans, l'embrasser et le serrer dans mes bras comme si ç'avait été un frère. Mais tu ne sais que trop bien que, dans la vie, précisément les gestes les plus sensés sont interdits.

J'ai regardé longuement derrière lui l'allure étrange de cette combinaison, mi-homme, mi-bicyclette. Peut-être que la légende du Minotaure devrait être ramenée au goût du jour.

Je marche quotidiennement dans la rue et chacun de mes pas sur le trottoir résonne dans mon cerveau avec lucidité, force et indépendance comme un coup de marteau.

Dans les taxis, je ne peux m'allonger que d'un seul côté et je préfère d'ailleurs m'habituer à marcher.

Hier, il m'est arrivé quelque chose de curieux ; j'ai lu sur le

portillon d'une maison une annonce recherchant un dessinateur technique. Je dessine un peu ; la porte était ouverte, je ne pouvais pas ne pas entrer, n'est-ce pas ? Il fallait monter au cinquième étage. J'ai d'abord monté un escalier somptueux avec un tapis de peluche et des ornements de laiton sur les bords. C'était l'escalier qui conduisait au premier étage. Les marches perdaient ensuite en élégance et en solidité au fur et à mesure de mon ascension, jusqu'à ce qu'au dernier étage il faille retrouver presque dans le noir un petit escabeau étroit en bois, dont chaque marche gémissait de putridité.

Là aussi, on retrouvait la fiche du portillon, mais pas de sonnette. J'aperçus une porte entrouverte : j'ai frappé, ensuite j'ai attendu. Je suis resté ainsi quelques minutes dans le plus grand des silences dans cette maison étrangère, adossé à la balustrade, à regarder à travers la vitre de la mansarde au-dessus des toits de la ville.

Je pense avoir attendu presque dix minutes, j'ai frappé encore une fois, de façon plus énergique. Ensuite, j'ai ouvert la porte, avec cet élan que suscite parfois l'interdit. Je me suis retrouvé dans une sorte d'atelier aux grandes baies vitrées, pas dépoussiéré depuis des mois et des mois, je pense. En plein milieu se trouvait une énorme table, avec des dessins en désordre et des rouleaux de papier bleu.

Nouvelle attente, j'ai tapé avec une équerre dans la table et l'écho de mes coups se perdait dans ce bâtiment désert. Il y avait une autre porte ouverte devant moi, et il me fallait donc à présent aller plus loin, jusqu'à rencontrer quelqu'un.

Je suis entré sans frapper dans un petit salon avec une profusion d'objets en désordre, dont une grande lampe à piédestal et un abat-jour de soie rose... Une solennelle antiquité à côté d'un lit débordant de colonnettes et de spirales. J'ai légèrement toussé, je me suis fait remarquer, je me suis raclé la gorge, je me suis assis sur un tabouret et pourtant personne ne venait. Une maison abandonnée, alors ?

Au final, j'ai découvert aussi la porte qui communiquait avec le reste de l'appartement : elle était recouverte de papier peint et presque invisible... J'entrai dans une manière de cuisine pauvrement meublée. Sur la table trônait encore un reste de salade

dans un bol. Tu ne peux imaginer, Emmanuel, à quel point une pièce vide dans laquelle tu découvres des traces de présence humaine peut s'avérer étrangement abandonnée. Terrifiante sensation de désert et de solitude, qui m'a fait prendre conscience que les objets et les décors dans lesquels les gens passent leurs heures les plus familières et les plus essentielles au fond n'appartiennent à personne. Les hommes les traversent, voilà tout, comme moi j'ai traversé cette maison inconnue, insensible et sans lien avec ce tas d'intimité domestique éparpillée autour de moi.

Je suis reparti indiciblement triste, non sans avoir commis cependant un dernier geste complètement absurde, qui lui seul pouvait me sauver de l'incompréhension dans laquelle je baignais. Sur un mur du petit salon était accroché un énorme tableau, au cadre doré, représentant un officier debout s'appuyant sur une épée. Eh bien, je me suis arrêté devant lui, j'ai pris une pose réglementaire et j'ai salué brièvement, énergiquement, à la façon des militaires. Comprends-tu ? C'était le plus stupide des gestes que je pouvais accomplir là-bas à cet instant : mon suprême hommage à la pièce inconnue et à l'officier anonyme qui, dans la solitude terrifiante de la maison, était le seul à garder intacte sa raison d'être et à s'appuyer sur une épée. Je vous salue, photographies inconnues !

Je garde pour la fin quelques nouvelles vraiment sensationnelles de Tonio. Tu sais peut-être que je suis un bon ami de son frère. Je leur rends souvent visite. La semaine dernière, j'ai pris le thé chez eux. Je vais te raconter ce qui s'est passé.

Tonio a été admis un temps dans une clinique près de Paris, pour suivre un traitement censé le calmer. Tout semblait aller pour le mieux et, depuis peu, il était même revenu à la maison entièrement rétabli. C'est du moins ce que nous pensions tous. Mais voilà que nous l'avons découvert plus désespéré, plus déprimé et plus intoxiqué que jamais. Jusque-là, je n'ai pas soufflé mot à son frère de ce que j'ai vu et je ne sais pas si je vais lui en parler. Je tenterai plutôt de le faire comprendre à Tonio lui-même, mais ce sera difficile.

Je reviens donc à ce qui s'est passé : à l'heure du thé que je viens d'évoquer plus haut, il y avait beaucoup d'invités et surtout

d'inconnus. Soudain, la porte s'ouvrit pour laisser entrer un jeune ingénieur que je connais, accompagné d'une femme grande, blonde, drapée d'une hermine blanche. Eh bien, je suis resté bouche bée, tandis que ma tasse tremblait d'émotion dans ma main. La femme qui venait de faire son entrée ressemblait de manière ahurissante à madame Wandeska, de sorte que si je n'avais pas su que cette dernière avait quitté le sanatorium boiteuse, j'aurais pu croire que c'était elle-même et aller lui parler comme à une vieille connaissance.

Je cherchais Tonio du regard pour le découvrir dans un autre coin du salon, livide, transfiguré, les yeux rivés sur l'extraordinaire et hallucinante apparition... Tout, à commencer par les habits, la blanche hermine, les gestes rapides et jusqu'aux rires légers comme un cliquetis, tout contribuait à l'illusion de la terrible présence de madame Wandeska.

Tonio s'approcha de moi, marmonna quelques mots et repartit aussitôt dans sa chambre. Je l'ai suivi.

– Tu as vu ? murmura-t-il.

– En effet, c'est extraordinaire.

– Excuse-moi, s'il te plaît, reprit-il. J'ai une affaire à régler, qui ne supporte pas d'être reportée, et je vais le faire en ta présence même. Pardonne-moi, s'il te plaît, et essaye de comprendre...

Il se rendit à l'armoire, retira une petite boîte à couvercle métallique, et la posa sur la table. S'y trouvaient divers instruments desquels il extirpa une seringue. Il choisit une aiguille, qu'il chauffa avec une allumette. Ensuite, sans se presser, avec des mouvements lents et assurés, comme un médecin qui sait ce qu'il fait, il remplit la seringue avec le contenu d'une fiole, il déboutonna son bras et enfonça profondément l'aiguille dans sa peau...

– Cela fait longtemps que tu te piques ? demandai-je, effrayé.

– C'est l'infirmière de la clinique où j'ai été au repos qui me l'a appris, dit-il, c'est bien mieux et bien plus efficace que, par exemple, boire de l'alcool...

Horrifié, j'ai gardé le silence, sans avoir le courage de lui faire la morale. Je le comprends et je lui donne raison. Qui sait ? Peut-être que moi aussi, un jour... Mais non, résolument non, il existe des choses bien plus certaines, plus définitives et plus rapides encore

que ça.

Je te laisse, car j'ai cruellement envie de dormir, au point de renoncer au plaisir de t'écrire lorsqu'il s'agit de m'immerger dans les rêves.

*Bien à toi,
Ernest,*

qui te souhaite, si tu le désires, un prompt rétablissement.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la dernière visite d'Emmanuel à Isa. L'automne était de retour à Berck avec ses matinées brumeuses et les pluies fines qui n'arrêtaient plus, rendant les pièces peu lumineuses infiniment mélancoliques. Emmanuel dut déménager au sanatorium, car madame Tils quittait pour l'hiver la villa Elsenieur.

Son retour fut insipide et triste. Emmanuel revenait dans un sanatorium désolant et désert. Quitonce était mort, Tonio, Ernest et Roger Torn étaient partis, Isa était maintenant opérée. Il passait ses journées dans sa chambre, le regard perdu à travers les vitres humides et froides. Il comprenait mieux et profondément ce qu'Ernest avait dit un jour.

– Parfois on est « moins que soi-même » et moins que toute autre chose. Moins qu'un objet que l'on contemple, moins qu'une chaise, moins qu'une table et moins qu'un morceau de bois. On est en dessous des choses, au sous-sol de la réalité, en dessous de sa propre vie et de ce qui se passe alentour. On est une forme plus éphémère, plus décousue encore que l'élémentaire matière immobile. Alors qu'un immense effort serait nécessaire pour comprendre la simple inertie des pierres, on gît anéanti, réduit à ce « moins que soi-même », dans l'impossibilité d'accomplir cet effort.

Madame Tils passa pour dire au revoir. Il vivait des jours de séparation, d'éloignement et de regrets. Zed lui rendait de temps en temps une visite d'apaisement. Tous ses tracassés se résolvaient simplement en fumant tranquillement une pipe.

Dans le jardin, l'été déclinait, la verdure souffrait d'une maladie secrète et intérieure qui ne semblait cependant pas définitive. Les feuilles se recourbaient légèrement, comme la

main d'un moribond qui se resserre dans un spasme de douleur puis reste inerte. C'était la phase suprême et moisie de l'automne, quand les géraniums répandent leur plus fort parfum d'amertume, que les dahlias referment leurs pétales comme des feux d'artifice trop faibles qui finissent par s'éteindre.

Inquiète, Céline errait dans les couloirs. Emmanuel la croisa plusieurs fois sans l'arrêter. D'ailleurs, elle ne semblait rien voir devant elle.

Toutefois, un soir, elle lui rendit visite. Emmanuel somnolait dans le noir. Malgré ses efforts, Céline ne put contenir ses pleurs :

– Enfin, un endroit où je puisse pleurer, dit-elle.

Elle appuya sa tête sur son bras et aurait donné l'impression de s'être endormie sur la chaise si elle n'avait eu des soubresauts de soupirs de temps à autre.

– Comment va Isa ? demanda Emmanuel.

– Isa va très mal, bien plus mal qu'avant l'opération, qu'avant... Elle suinte comme une fontaine. C'est horrible, surtout lors du changement du pansement, le matin. Avant, elle criait, mais à présent, même crier, elle ne le peut plus. À l'endroit où la jambe a été détachée du bassin, il reste une plaie si grande qu'on pourrait y faire entrer une tête d'enfant. Des chairs béantes et en lambeaux, horrible, horrible...

Elle parlait d'une voix tremblante et semblait pourchassée par d'atroces visions.

– J'ai voulu garder sa jambe, mais ils ne m'ont pas laissée. Pendant toute l'opération, j'ai guetté devant la porte de la clinique. Voilà, j'aurais souhaité prendre la jambe et la conserver dans l'alcool, cette idée martelait mon esprit...

– Ils ne te l'ont pas donnée ? demanda Emmanuel.

– Bien sûr que non, d'ailleurs, c'est mieux ainsi. Quand j'ai vu Éva sortir de la salle avec sa jambe, je te le dis franchement, j'ai cru qu'elle tenait dans ses mains un bouquet de fleurs. C'est à cela que ressemblait la jambe enveloppée dans de la gaze et du coton sanguinolents. Un magnifique

bouquet de roses. Ah, suis-je folle ! Lorsque je me suis rendu compte qu'il s'agissait de la jambe d'Isa, j'ai couru à perdre haleine pour rattraper Éva. Elle la ramenait au sous-sol, à la chaudière pour la brûler. Qu'en dis-tu ? La brûler, la jeter au feu !... J'ai cru perdre la raison. Je n'arrive pas à me la sortir de la tête, je la vois encore s'enflammer et se consumer, et surtout, chose atroce, quand la flamme atteint la plante du pied, les orteils s'écartent brusquement comme pour que je lui coupe les ongles.

Elle racontait à présent doucement, comme pour se délivrer d'une cruelle astreinte.

– Elle délire toujours, je ne comprends pas tout ce qu'elle dit, elle insiste sans arrêt pour que je joue aux cartes avec elle.

Emmanuel se souvint de ce qu'Isa lui avait raconté un jour à ce sujet.

– S'il te plaît, joue avec elle, lui dit-il. Et laisse la gagner autant que tu peux.

Quelques jours s'écoulèrent dans le calme. Isa somnolait presque tout le temps. Un sommeil bienfaisant, selon les dires du médecin.

Emmanuel sortit avec le carrosse sur la plage. Il étouffait au sanatorium et préférait passer de longues heures dans la pluie, la bâche relevée, au bord de l'océan, plutôt que dans sa chambre blanche et triste. Solange l'accompagnait à nouveau, mais en tant que simple amie, calme, silencieuse avec des gestes prévenants et discrets, lui parlait à voix très basse comme si tous deux craignaient de réveiller quelque douloureuse amertume qui se tenait prête, quelque part en eux, à jaillir...

Un beau jour, ils rencontrèrent sur la plage quelques enfants qui portaient dans un bruyant convoi quelque chose qu'ils avaient trouvé dans le sable. Une méduse morte, un énorme morceau de chair gélatineuse et transparente aux relents âcres de poisson et d'iode.

Solange sursauta, parcourue par un frisson. Emmanuel prit l'animal dans sa main et son poids collant adhéra

étrangement à sa peau. Il fut traversé par un froid visqueux et humide jusqu'au cerveau. Il ferma les yeux, légèrement refroidi.

– Je ressens mon âme comme ce morceau inerte de vie, tout aussi dégoûtante, murmura-t-il. Berck a de ces apparitions révélatrices : quelle odeur putride elle exhale !

Emmanuel se rappela sa dernière visite à Isa et l'odeur purulente qui empestait alors sa chambre. Il rendit la méduse, déterminé à retourner au sanatorium. Ce cadavre océanique l'avait fortement impressionné, une sorte de pressentiment réel, matérialisé par cette masse de chair humide et froide. Isa allait beaucoup plus mal, son état s'était encore aggravé. On l'alimentait avec des perfusions et des ballons d'oxygène. Méduse de mauvais augure en effet !

Isa mourut. Céline accourut chez Emmanuel pour lui confier quelques affaires de la morte :

– Elle m'a priée de les rendre à son père et j'ai peur de les garder là-bas : je voudrais les mettre en lieu sûr.

Elle était presque calme et ne pleurait pas du tout.

– Si tu voyais comme elle est blanche, belle et sereine, dans son lit. Je pense qu'elle a enfin trouvé un peu de paix. On dirait qu'elle dort dans une parfaite béatitude.

Emmanuel se tourmenta toute la nuit dans d'amères hallucinations. Dans la pièce s'était répandu un air amollissant et putride comme la méduse gélatineuse.

Et pourtant, il faisait beau dehors, un soleil incomparablement blanc et brillant dans un ciel bleu d'été. Emmanuel se trouvait au milieu d'un stade, dont tous les bancs étaient pourtant vides. Il était seul, résolument seul sur la piste de bitume. En plein soleil. Et soudain surgit, en sautant, Zed. Il portait son costume de course de flanelle rouge barré d'une énorme initiale.

– Vois, je suis guéri, je commence à marcher, dit-il.

C'est alors qu'Emmanuel l'observa plus attentivement encore et découvrit ses étranges jambes. Quand avaient-elles été coupées ? Il ne restait plus que les tibias à partir des

genoux ; les pieds avaient été coupés et à leur place on avait attaché des morceaux de métal ronds comme des couvercles de boîtes de conserve. C'est pour cela que lorsqu'il sautait sur le bitume, il produisait cet insupportable bruit métallique : pac ! pac ! pac !

Zed s'éloigna comme sur des échasses. Il faisait tellement chaud que le soleil faisait fondre l'asphalte. Lentement, le revêtement du stade se transformait en goudron tiède et mou. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait, Zed s'enfonçait davantage dans l'asphalte. D'abord jusqu'aux genoux, ensuite jusqu'aux cuisses, enfin jusqu'au-dessus de la tête. À l'endroit où il disparut entièrement, englouti par l'asphalte, apparut sur le trottoir une fine pellicule transparente d'épiderme rose comme une ampoule d'eau sur une jambe brûlée.

Le lendemain matin, Emmanuel devait être conduit à la clinique pour être examiné par le docteur Cériez, qui le trouva fort livide et changé.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda le médecin, dis-moi tout, s'il te plaît, ce qui m'importe c'est ta santé morale au même titre que celle de tes vertèbres.

Les larmes aux yeux :

– Je ne peux plus rester à Berck, je suis entièrement accablé, détruit par la tristesse de la ville, toute la mélancolie du monde s'est nichée ici.

Le docteur se concentra :

– Et si tu t'en allais ? Faire une petite pause, par exemple en partant en Suisse pour quelques mois. Je pense qu'un changement de climat te ferait du bien.

– J'y songeais aussi et cela depuis longtemps, déclara Emmanuel. Et comment pourrais-je partir couché ainsi sur ma gouttière mobile ?

– C'est bien facile, sourit le médecin. Il y a un train express de nuit directement de Boulogne jusqu'à Genève. Tu prends le petit train de Berck ce soir jusqu'à la gare de correspondance, là-bas tu es embarqué dans un compartiment

spécial de l'express et tu redescends le lendemain à la gare de destination. Au besoin, une infirmière peut t'accompagner. Il y a des infirmières suisses à Paris à cet effet, qui ont l'habitude de faire la navette entre Paris et Genève. Je peux me renseigner.

Emmanuel décida de partir dans une semaine.

Le jour du départ, jour des ultimes confrontations.

Emmanuel prit le carrosse pour revoir une dernière fois des endroits connus.

D'abord, la villa Elseneur, dans les dunes, par cet après-midi tiède et ensoleillé d'automne tout comme un an auparavant, lors de son arrivée à Berck.

Le bistrot, où il prit congé du tenancier, de sa femme et de quelques marins. Ils prirent tous un verre d'absinthe et les hommes souhaitèrent à Emmanuel un bon rétablissement. Sous le soleil ardent de ces dunes abandonnées, ces paroles résonnaient bizarrement. Quelque part étaient ensevelis la fille blanche, avec sa belle frange, celle qui jadis avait, avec coquetterie, ajusté un œillet rouge derrière son oreille... et cet homme vieilli trop tôt, le même qui lui avait montré autrefois des photos pornographiques. Quelle était la réalité de ces dunes, de la lumière chaleureuse de ce soleil, et d'Emmanuel dans son carrosse ? Ces mains bien vivantes, ces yeux qui voyaient toujours, ce bourdonnement clair de l'après-midi plein la tête... ce néant du monde qui s'étend à l'infini.

Puis, il se rendit à la sortie de la ville : Céline habitait avec sa sœur et son beau-frère, pêcheurs, dans une maison si modeste et si basse, qu'on pouvait atteindre le toit de la main.

Dans la cour séchaient au soleil des filets de pêche.

Céline sortit, voûtée, par la petite porte, comme d'une tanière. En l'espace de quelques jours, son visage s'était ridé comme un fruit sec et pourri.

Ils évoquèrent Isa avec des récits-souvenirs, si calmes et si purs qu'ils sublimaient leur mélancolie lumineuse, secrète et paisible dans le silence épuré de l'après-midi, ensoleillement nouveau et profond pour les cœurs.

– Je regrette qu’on ait dû l’enterrer sans sa jambe, dit-elle. Quelle tristesse, quelle désolation ! J’ai pourtant essayé de cacher l’horrible apparence et, à la place de la jambe coupée, j’ai mis dans le cercueil une gerbe de fleurs, des lys et des tubéreuses, ses fleurs préférées.

Emmanuel continua sa promenade dans les rues étroites et tristes de la ville. Il retourna ensuite à la clinique pour les derniers préparatifs avant le départ. L’accompagnaient jusqu’au train pour l’installer dans le compartiment deux brancardiers, ainsi que l’infirmière suisse venue de Paris pour veiller sur lui jusqu’à destination.

Le soir, le docteur Cériez en personne se trouvait sur le quai.

Il était installé depuis quelques instants à peine dans le train lorsque Solange fit irruption, désorientée par son retard.

Elle s’approcha de lui, haletante, et, à voix basse, elle réussit à peine à murmurer quelques mots :

– De grâce, Emmanuel, oublie tout... Surtout cette nuit d’horreur. Oublie cette ville et ses douleurs...

Elle se pencha sur lui et lui baisa le front. Ensuite, elle quitta la voiture à toute vitesse pour ne pas éclater en sanglots. Le train démarra lentement. Il cahotait sur les rails.

L’infirmière entreprit de tricoter à la faible lueur de l’ampoule.

Emmanuel demeura quelques instants inerte, puis se leva en prenant appui sur ses coudes, et regarda par la fenêtre.

Au loin, la ville, tel un bateau qui coule, disparaissait dans le noir.